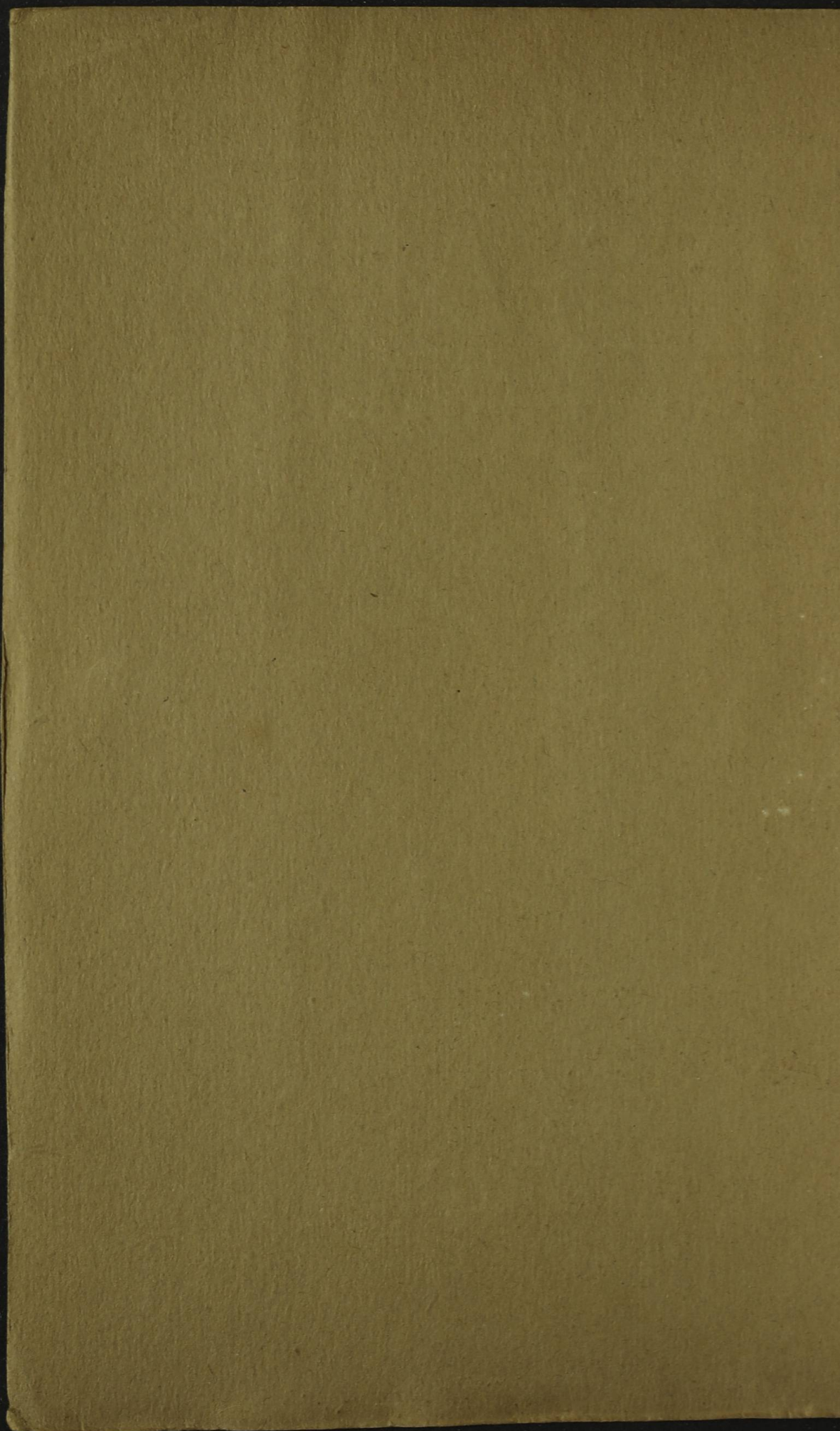


OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
PRIX TRIENNAL DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

MES AMIS

PAR HUBERT KRAÏNS

VROMANT & C^o
IMPRIMEURS - ÉDITEURS
3R. DE LA CHAPELLE A BRUXELLES
ET 37 RUE DE LILLE - PARIS VII^e



MW
25033

MES AMIS

A Charles Delchevalerie.

DU MÊME AUTEUR :

Les bons Parents. (Bruxelles, Castaigne, 1891.)

Histoires lunatiques. (Bruxelles, Lacomblez, 1895.)

Amours rustiques. (Paris, Mercure de France, 1899.)

Le Pain noir. (id. 1904.)

Figures du Pays. (Bruxelles, Association des Écrivains belges, 1908.)

84.3
R830

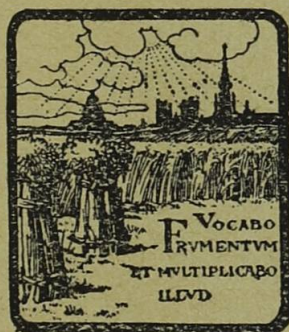
OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
PRIX TRIENNAL DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

MES AMIS

PAR HUBERT KRAINS

Ce qu'il y a de beau dans la phy-
sionomie morale des paysans, c'est
qu'ils gardent très pures les grandes
lignes de l'humanité.

A. FRANCE.

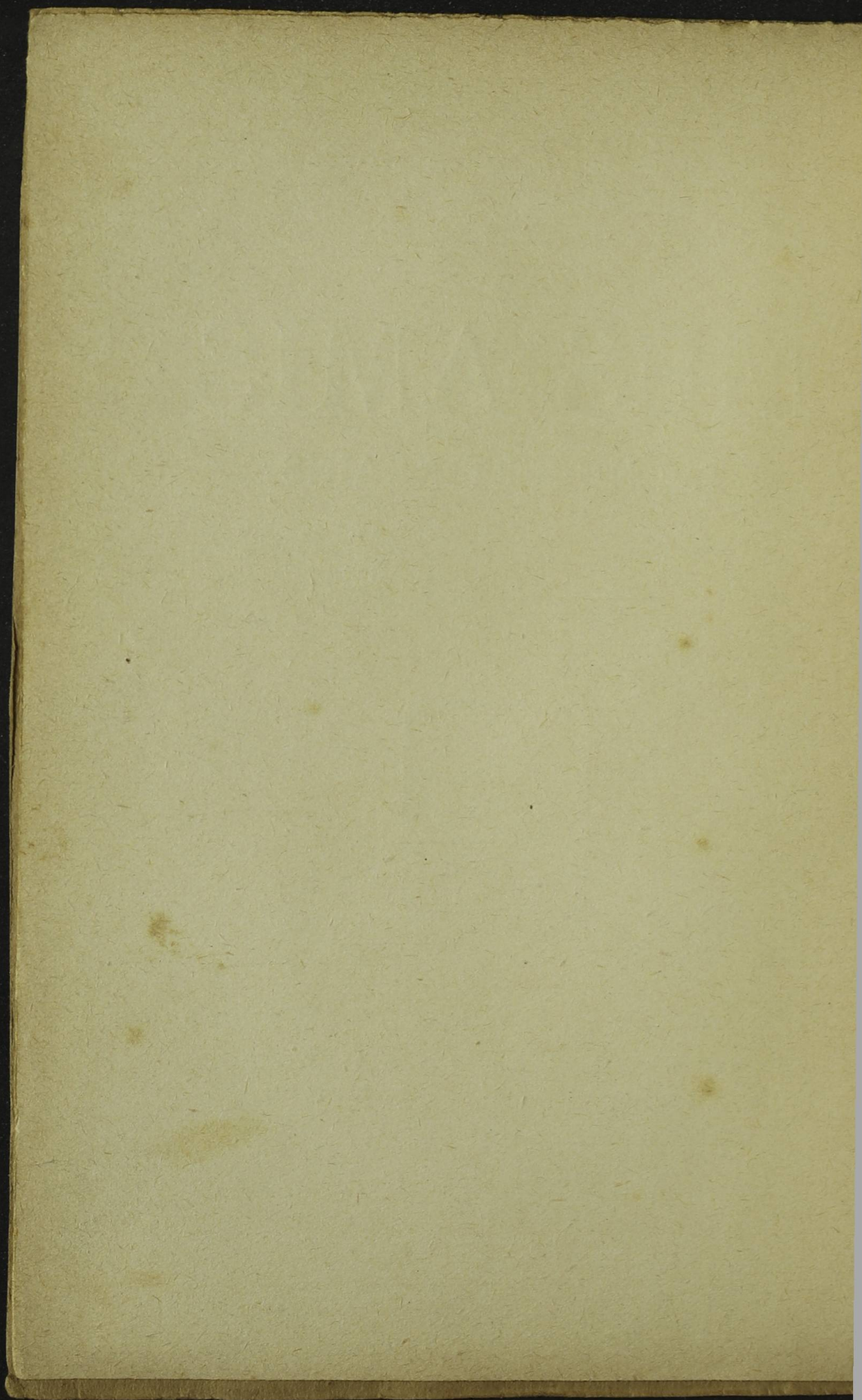


VROMANT & Co, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3, RUE DE LA CHAPELLE
BRUXELLES

37, RUE DE LILLE
PARIS (VII^e)

1921



INTÉRIEUR

MON ami Benoît n'est pas fumeur. De temps à autre, cependant, il achète une pipe en terre de Nimy et un cornet de tabac : du « Gilles Lamarche », comme l'indique la marque noire sur le papier rose.

Benoît, qui est ambitieux, rêve d'égaliser Colpin, qui n'a pas son pareil pour culotter une pipe. Il fume à petits coups mesurés, évite le vent, enroule du fil à la base du fourneau et s'abstient soigneusement de poser les doigts sur celui-ci. Semblable aux piverts qui, quand ils ont donné quelques coups de bec dans l'écorce d'un arbre, vont voir, dit-on, de l'autre côté, si le tronc est perforé, Benoît, après chaque bouffée, retourne sa pipe pour en examiner la couleur. Un jour, il a vu apparaître une petite tache jaune et son cœur a battu de plaisir.

Le soir, il est allé fumer à côté de Colpin qui, après le souper, s'accroupit volontiers une demi-heure contre le mur de sa maison, les pieds dans le fumier. La première étoile brille au-dessus des deux hommes; Christine, la femme de Colpin, fredonne pour endormir son dernier-né; dans l'étable, les cochons commencent à ronfler.

Benoît règle ses « coups de lèvres » sur ceux de son ami; à intervalles réguliers, deux fines spirales blanches montent vers l'étoile.

— Voilà ma pipe qui « perce », dit Benoît.

— Montre ! fait Colpin.

Il prend la pipe, l'examine, la scrute, la flaire, la gratte avec son ongle.

— Elle pourrit !

Benoît, mortifié, reprend sa pipe et se tait. Il la regarde d'un œil rageur pendant quelque temps, puis la balance au bout de ses doigts comme une chose malpropre. Aussitôt que Colpin tourne la tête, il la lance sur le fumier. Pour ne pas perdre le restant de son tabac, il le chique.

De temps en temps, Benoît fume aussi un cigare. Par un caprice de gourmet, il ne fume que les cigares de M. Arthur.

M. Arthur est le fils du fermier Gerbehaye. C'est un garçon de vingt-huit ans, gras, blanc et rose, que sa mère appelle « le petit ». Il mange bien, boit bien, se lève plus tard que le soleil, tourne autour des jolies filles et s'entend comme pas un à leur glisser dans l'oreille des mots qui les font sourire et qui les font rêver. M. Arthur fume des cigares qui embaument toute la ferme. Lorsqu'il s'approche de Benoît, celui-ci lève le nez et renifle l'air; quand il jette le bout, Benoît fonce dessus comme un oiseau sur une mouche.

Il arrive que les bouts de cigare de M. Arthur ont encore leurs bagues. Benoît en a vu qui étaient décorées d'une tête d'homme : une tête patibulaire, avec un front chauve, une épaisse moustache et deux yeux durs embusqués sous de gros sourcils. On lui a dit que c'était Bismarck. L'autre jour, il en a trouvé une qui portait pour tout ornement une inscription qu'il s'est fait lire par sa fille Caroline. Syllabe par syllabe, ces mots sont entrés dans son oreille : « Pour-la-no-bles-se ».

Bigre ! Benoît roule précieusement le bout de cigare dans du papier et le glisse dans la poche de son gilet.

Le dimanche suivant, après le souper, il s'installe au coin du feu et, sans prévenir personne, allume son cigare.

C'est un soir de novembre. Le vent souffle et la pluie fouette les carreaux. Benoît se balance sur sa chaise, un pied hors de son sabot; son gros orteil, qui sort par un trou du chausson, remue dans l'ombre comme un crabe.

Au-dessus de lui, le plafond étend ses planches noires, que soutiennent deux grosses poutres. Un quartier de lard pend dans un coin. L'horloge tic-taque contre le mur et, de temps en temps, des souris sautillent dans le grenier. Prudence, la femme de Benoît, répare une culotte, assise devant la table, le nez à deux doigts de la lampe, que coiffe un abat-jour de papier posé de travers. Caroline écrit ses devoirs; tandis que sa plume grince sur le cahier, elle chuchotté la phrase qu'elle copie : « Abraham ayant levé le bras pour égorger son fils... » Les cadets — Angelica, Mac et Camille — juchés sur des chaises, pratiquent des fouilles dans la boîte de zinc que leur mère utilise comme corbeille à ouvrage. Ils en sortent du fil, de la laine, des aiguilles, des épingles, des boucles, un clou; des boutons, une clef, l'almanach de l'année passée et la dent que Benoît s'est fait arracher avant-hier par le sabotier.

Prudence, qui vient de tourner la tête pour surveiller le feu, aperçoit son mari.

Benoît continue à se balancer sur sa chaise. Un nuage blanc plane au-dessus de lui. Son cigare n'a plus que la grandeur d'un dé à coudre. Comme il ne possède pas de fume-cigare, il lui a piqué une épingle dans le flanc. Il le tient par là, au-dessus de sa figure, comme un minuscule télescope; lorsqu'il avance les lèvres pour fumer, il ressemble à un astronome qui contemplerait les astres à travers le plafond.

Un noir sourire apparaît sur les lèvres de Prudence. Elle s'incline vers ses enfants :

— Allez auprès de votre père : il fume !!!

Angelica, Mac et Camille dégringolent de leurs chaises, poussent des cris et se précipitent, les mains tendues, pour saisir le cigare, pendant que Prudence les encourage sournoisement par des signes de tête.

Mais Benoît ne s'émeut pas. D'un geste lent de dormeur qui écarte un rêve, il éloigne sa progéniture :

— Vous fumerez quand vous serez grands...

Sa voix a tant de majesté que les enfants reculent, interloqués. Est-ce leur père? Est-ce le bon Dieu? A distance, les mains au dos, la bouche ouverte, muets, les yeux ronds, ils restent en extase devant Benoît qui, coiffé d'un nuage blanc, le nez en l'air, rigide comme un homme empaillé, continue à fumer son cigare, lentement, gravement — à la propriétaire !

LES SOUCIS

LES temps sont durs. La neige et le gel empêchent tout travail, les poules ont cessé de pondre, les pommes de terre se gâtent, la provision de lard est épuisée et les porcs meurent du rouget. Colpin et Benoît se confient leurs misères, assis contre la table, face à face, leurs coudes se touchant presque. Aujourd'hui, ils n'ont pas devant eux la petite « mesure » d'étain où d'ordinaire ils boivent tour à tour, à cette heure-ci, la gorgée d'eau-de-vie qui leur égaie le cœur. Prudence grelotte contre le poêle, les mains sous son tablier, et le carcel, dont on a baissé la mèche pour économiser l'huile, répand dans la pièce une lueur de veilleuse.

La bise enlace la maison avec des sifflements de bête hostile. Puis on entend un bruit de scie. C'est le « rat », l'hôte fidèle, qui tous les soirs, dès que le silence descend sur la demeure, par un trou cent fois comblé et cent fois débouché, apparaît dans la chambre voisine et rongé le pétrin.

Des paroles amères tombent des lèvres des deux hommes. Ils interrogent la destinée : D'où viennent-ils? Où vont-ils? Que font-ils sur cette terre? Comme rien ne leur répond, ils finissent par envier les morts qui dorment en paix sous leur manteau d'herbe, à l'abri du froid, de la faim, des inquiétudes et des souffrances.

— Il faut espérer qu'il y a un Dieu, soupire Prudence.

— Peut-être qu'il n'y a pas de Dieu, dit Benoît.

— Il n'y a pas de Dieu ! fait Colpin.

Un long silence s'écoule, pendant lequel ils restent tous

trois sombres et le front bas, comme s'ils venaient de frapper leurs poings contre une porte verrouillée.

— S'il n'y a pas de Dieu, reprend Benoît, on peut voler...

Le silence recommence, plus lourd et plus long. Une braise rouge tombe dans les cendres, la mèche de la lampe crépite, l'horloge grince, les pas d'un homme crient dans la neige. Colpin rapproche sa figure de celle de Benoît :

— De l'autre côté du pré « aux Chardons », contre la haie, il y a un silo de pommes de terre...

Benoît fixe ses regards sur Colpin; celui-ci cligne de l'œil.

— Le moment est favorable, continue-t-il... Le garde est retenu chez lui par un mauvais rhume... Et il n'y a pas de lune...

— Il y a des étoiles.

— Ce n'est pas la même chose... Ce qu'il faut craindre, c'est la lune qui dessine des ombres dans la nuit et vous fait reconnaître de loin.

Benoît se tait. Prudence serre la baguette du poêle dans sa main crispée; sa gorge bat très vite et ses yeux ronds sont remplis d'effroi.

— Je n'ai pas de sac, dit Benoît, en détournant la tête pour éviter le regard de Colpin, dont la longue barbe lui frôle la figure.

— J'en ai deux...

Colpin se lève, ouvre la porte et sort. Le claquement de ses sabots met le rat en fuite.

Benoît et sa femme restent seuls; ils ne bougent pas et ne se regardent point.

— Alors tu vas voler? demande Prudence.

— Je vais voler...

— Seigneur !

Benoît se déplace brusquement, comme si une bête

venait de le mordre; puis il empoigne sa tête à deux mains.

Au bout de quelques minutes, on entend des pas le long de la muraille. C'est Colpin qui revient.

— Seigneur ! répète Prudence.

Les pas grandissent, se rapprochent; la porte s'ouvre avec un grincement léger. Colpin montre sa tête. On ne voit qu'elle. Et cette tête barbue, hirsute, rouge et noire est effrayante. On dirait une tête de guillotiné pendue, toute fraîche, au haut de la porte.

— Tu es prêt? demande Colpin.

— Je n'y vais pas, répond Benoît.

— Tu ne viens pas?

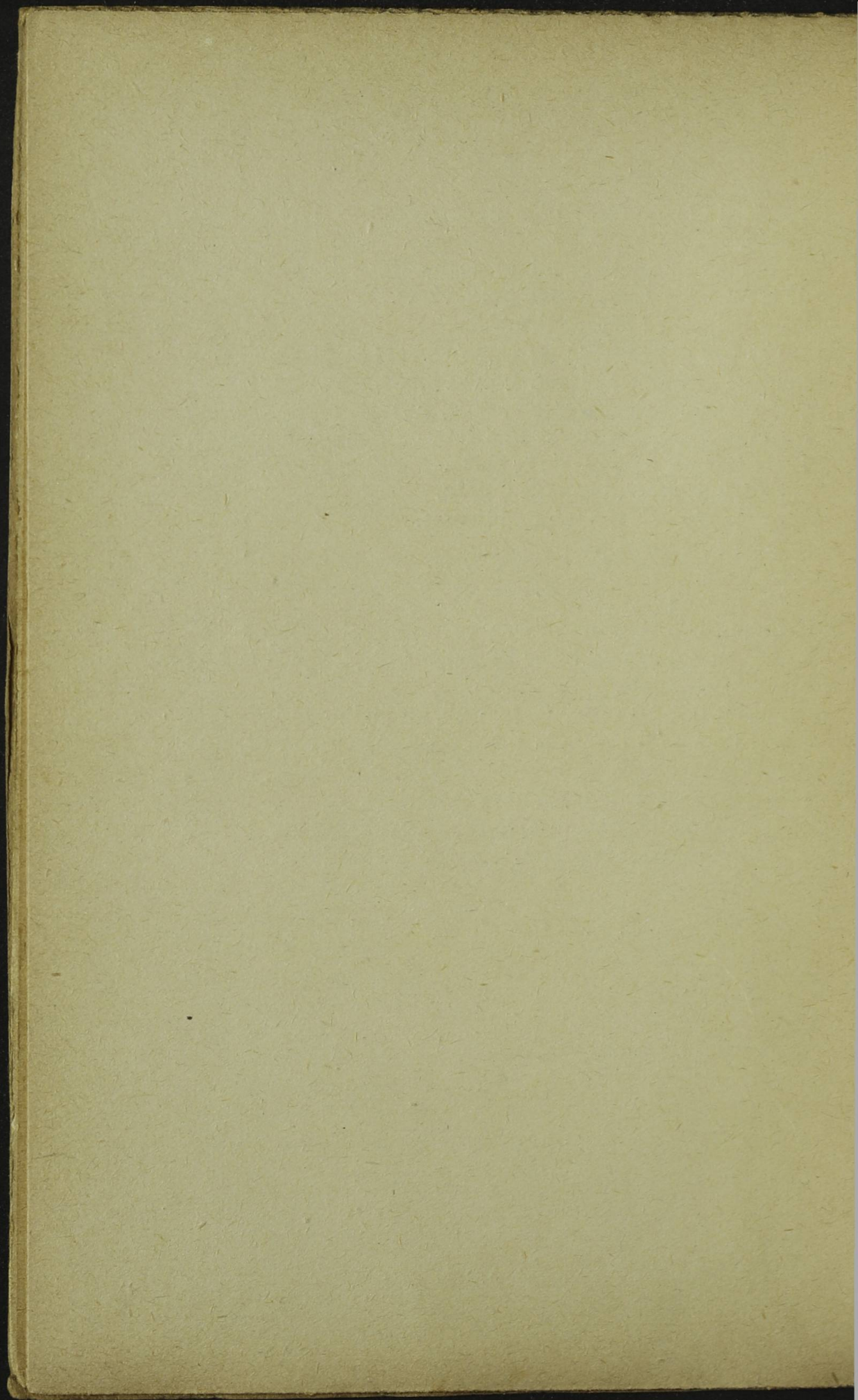
— Non.

— Lâche !

Colpin tire la porte et s'en va. Pendant quelques instants, on entend un bruit de neige froissée; puis la bise elle-même se tait.

Benoît lève les yeux. La lampe s'est éteinte et le feu est mort. Comme il quitte la table pour gagner son lit, il se heurte à Prudence, agenouillée devant une chaise, où elle prie avec ardeur, le front dans ses doigts.

Dans la petite chambre, le rat recommence son travail nocturne et ronge le pétrin.



L'HONNÊTETÉ

BENOÎT sait qu'il existe un usage que les gens instruits appellent la politesse et qu'il nomme, lui, l'« honnêteté ». C'est par honnêteté que Benoît salue le bourgmestre, le baron et le curé de son village. C'est également l'honnêteté qui lui interdit de tutoyer ses supérieurs et lui fait enlever ses sabots quand il pénètre dans une maison riche. Il pense aussi que l'honnêteté veut que, si une personne vous offre quelque chose, on dise d'abord merci.

Tout à l'heure, M. Gerbehaye a appelé Benoît et lui a parlé comme la mère du Petit Chaperon rouge parla un jour à sa fille :

— Voici un panier de pommes que tu vas porter à ma cousine d'Ormal. Tu lui feras des compliments et tu diras que toute la famille est en bonne santé.

— Bien ! répond Benoît.

Le panier sur l'épaule, en manches de chemise et en sabots, il s'achemine à pas saccadés vers Ormal. C'est une journée de fin de septembre. Toutes les moissons sont engrangées et les laboureurs commencent à retourner le chaume. Le ciel est d'un bleu de turquoise. Le soleil, n'ayant plus rien à féconder, luit pour le plaisir ; ses rayons jaunes s'enlacent aux fils de la Vierge qui flottent dans l'air ou se mêlent à la fumée des feux de fanes qui brillent çà et là dans la plaine.

Pour tuer le temps, Benoît parle tout seul : « Tonnerre ! dit-il, ce n'est pas moi qui offrirais des pommes à cette vieille sorcière... Si j'étais M. Gerbehaye !... Mais voilà... M^{lle} Jeannette a le sac... Et M^{lle} Jeannette mourra

comme tout le monde... Et, comme tout le monde, elle n'emportera qu'une chemise dans son cercueil... M. Gerbehaye pense à l'avenir... Il n'y a rien de plus malin qu'un riche... »

Comme il commence à transpirer et que le fond du panier lui scie le cou, il dépose sa charge et s'assied au bord du chemin. Il mâchonne ensuite un brin d'herbe pour se tenir la bouche fraîche, tout en regardant le moulin blanc dont les grandes ailes tournent avec des craquements sur un coteau. Puis l'idée lui vient de soulever la toile qu'on a cousue sur le panier. Dans l'ombre, les pommes brillent comme des pivouines, pleines et rouges. Il en extrait une avec le doigt et la mange. Juste en ce moment, un laboureur arrive droit sur lui avec ses chevaux.

— Veux-tu une pomme? demande Benoît.

— Ce n'est pas de refus, dit l'autre.

Benoît lui donne un fruit.

— As-tu des enfants?

— J'en ai deux.

— Tiens, voilà deux pommes pour tes enfants.

Comme l'Angelus sonne, Benoît s'empresse de recharger le panier sur son épaule.

— Où vas-tu avec tes pommes? demande l'autre.

— Chez M^{lle} Jeannette.

— Alors tu n'as pas besoin de courir : on ne t'offrira pas à dîner.

— Tu n'en sais rien, ni moi non plus, répond Benoît.

Vue de la route, la demeure de M^{lle} Jeannette n'a pas grand aspect. C'est une petite ferme couverte de tuiles noires et fermée, du côté du chemin, par un haut mur où s'encadre une porte de bois toujours close. La cour, dallée de pierres bleues, est aussi propre que celle d'un couvent. L'habitation, avec ses murs de briques patinés et ses

étroites fenêtres, qui ont conservé leurs barreaux de fer, a un air vieillot et confortable. Une vigne couvre toute la façade. Du feuillage roux sortent des grappes de raisin, qui commencent à mûrir. Dans un coin, au soleil, accroupi sur une dalle bien chaude, un chat ronronne. Benoît tire la patte de biche qui pend près du seuil; tandis que la sonnette carillonne au-dessus de sa tête, il s'avance dans le corridor et se plante devant la porte de la cuisine.

Au bout de quelques instants, la porte s'entre-bâille et deux petits yeux gris, que précède un nez en bec d'oiseau, apparaissent dans la fente. A la vue du panier, les yeux jettent un rayon.

— Hie ! mon Dieu, c'est Benoît...

— En chair et en « oss », répond Benoît. Bonjour, M^{lle} Jeannette.

Et ayant déposé ses sabots, il s'avance au milieu de la cuisine et débite son boniment :

— Voici un panier de pommes que mon maître vous envoie. Il vous fait des compliments et m'a chargé de vous dire que toute la famille est en bonne santé.

— Vous traînez de la paille à vos pieds, Benoît.

Benoît baisse la tête : deux brins de paille brillent sur ses chaussettes.

— Comment a-t-elle pu, se dit-il... Avec de si petits yeux...

Il enlève en souriant les deux brins de paille et regarde à droite et à gauche pour voir où il doit les déposer.

— Remettez-les dans vos sabots, dit M^{lle} Jeannette.

Docile, Benoît fait ce qu'on lui ordonne.

— Voilà une particulière, pense-t-il, que je ne voudrais pas servir...

Pendant que M^{lle} Jeannette, à genoux sur les dalles, découd la toile du panier, à l'aide des ciseaux qui pendent avec une boule de cire au cordon de son tablier, il vient

s'adosser au chambranle de la porte et retire sa casquette.

M^{lle} Jeannette est mince, sèche, toute petite et très pâle. Elle a une physionomie qui n'est pas celle de tout le monde et que Benoît ne peut définir.

— C'est une personne de l'ancien temps, conclut-il.

Satisfait de sa réflexion, il adresse un furtif clin d'œil au plafond, puis il inspecte la cuisine.

Sur le manteau de la cheminée, que décore une bande de cotonnade mauve, un christ de cuivre étincelle entre deux chandeliers; contre la porte de la chambre, on a collé un rat de cave bénit, roulé en spirale, pour protéger la demeure du choléra; sur la fenêtre, à côté d'un fuchsia, se trouve une sébille de bois avec des pièces de deux centimes que M^{lle} Jeannette glisse diplomatiquement (ils pourraient bouler le feu) dans la paume des mendiants lorsqu'elle les entend prier dans la cour. Mais Benoît remarque surtout un grand plat d'étain, posé au centre de la table, et autour duquel sont rangées trois assiettes de faïence. Sur le poêle, il y a aussi une marmite d'où s'échappe un fumet qui n'est pas désagréable.

M^{lle} Jeannette, ayant découvert le panier, examine les pommes d'un œil aigu qui plonge jusqu'aux pépins; elle les palpe, les fait sauter dans sa main, les gratte avec son ongle, met le nez dessus pour en humer le parfum, puis elle se redresse et demande :

— A-t-on réclamé le panier?

— On n'a rien dit.

M^{lle} Jeannette passe ses doigts dans les anses pour en vérifier la solidité : le panier n'est pas mauvais.

— Je le renverrai quand il sera vide.

— Comme vous voulez, répond Benoît.

A ce moment, le vieux Médard, qui travaille en journée chez M^{lle} Jeannette, arrive pour dîner, en balançant sa petite tête chauve, couleur d'ivoire encrassé, sur ses

épaules voûtées. Il jette un coup d'œil sur Benoît, un coup d'œil sur les pommes et va prendre place à table. Félicie, la servante, soulève le couvercle de la marmite. Benoît aspire l'air : « Ce sont des carottes », se dit-il.

M^{lle} Jeannette emporte les pommes dans un coin de la pièce, et, sans regarder personne, lance d'une voix vague :

— Voulez-vous dîner avec nous, Benoît?

— Merci bien, répond-il.

Cependant, il ne s'en va pas. Il reste collé contre le chambranle, sa casquette en main, droit comme un pieu. Médard s'en étonne; ses yeux éraillés s'allument. Est-ce que, par hasard, Benoît attendrait un pourboire?...

Non. Benoît se contente de suivre les allées et venues de Félicie. Elle a versé les carottes dans le plat d'étain; elle a mis sur la table un pot de bière que couronne un ballon d'écume blanche; elle sert des tranches de lard; et voici qu'elle apporte le pain. C'est du pain « mêlé », ni trop blanc ni trop noir, exactement tel que Benoît l'aime.

— Quand vous m'avez invité à dîner, M^{lle} Jeannette, j'ai répondu merci, dit-il; mais c'était par « honnêteté ». Vos légumes sentent si bon, que... ma foi...

Il laisse tomber sa casquette sur les pierres et s'installe sans façon à la place vide, qui est celle de Félicie. Médard ouvre la bouche, stupéfait; Félicie rougit; dans le front de M^{lle} Jeannette une mauvaise ride se creuse.

Benoît a tout vu, mais il n'est pas timide. Il se remplit une canette de bière et l'avale d'un trait : c'est l'apéritif; il s'en verse ensuite une seconde pour la soif à venir. Puis il charge son assiette de carottes, de lard et de pommes de terre. Pour montrer qu'il n'est pas un de ces goulus mal élevés, qui se mettent à table uniquement pour manger, il fait un brin de conversation. Il s'adresse d'abord à M^{lle} Jeannette. Comme elle ne répond pas, il se tourne vers Médard. C'est lui qui fait le jardin. Benoît lui donne

des conseils. Il lui explique quels sont les légumes qui demandent du fumier et quels sont ceux qui réclament de la cendre; il lui dit de semer des braises autour des haricots avant qu'ils ne lèvent, pour éloigner les limaces; quand on veut prendre une taupe, il faut la guetter face au vent, parce que ces bêtes-là ont le nez fin. Il interpelle aussi Félicie. Elle picore comme un oiseau. Pourquoi cela? Elle a mal aux dents, peut-être. Ce serait le mal d'amour. Et il veut obliger la vieille fille à lui confier le nom de son galant...

Tout à coup, il s'arrête et promène ses regards sur la table.

Il n'y a plus rien à manger.

— Maintenant, dit-il...

On ne remettra pas des légumes dans le plat; il n'y en a plus. Colpin prierait peut-être Félicie d'aller remplir à la cave sa canette vide. Mais lui est trop « honnête » pour le demander. Afin de ne rien perdre, il pique du doigt les miettes de pain qui entourent son assiette, puis il passe les deux mains sous son gilet pour desserrer sa ceinture de cuir.

— Maintenant, répète-t-il...

Il lève une épaule, puis l'autre et se dresse. Il essuie ensuite sa bouche d'un revers de main et remercie très civilement M^{lle} Jeannette. Il ramasse enfin sa casquette, rechausse ses sabots et, la main sur le bouton de la porte, promet de remettre à M. Gerbehaye des compliments dont personne ne l'a chargé. « Pour le panier, ajoute-t-il, c'est comme nous l'avons dit ! »

M^{lle} Jeannette, Médard et Félicie restent immobiles et muets, le nez penché sur leurs assiettes vides. Le vieux cependant voudrait savoir ce que sa maîtresse pense. Comme elle ne se décide pas à parler, il risque un mot :

— Il a mangé sur « tous » ses dents, le père Benoît.

— On se demande, observe à son tour timidement Félicie, où il a pu fourrer tout cela.

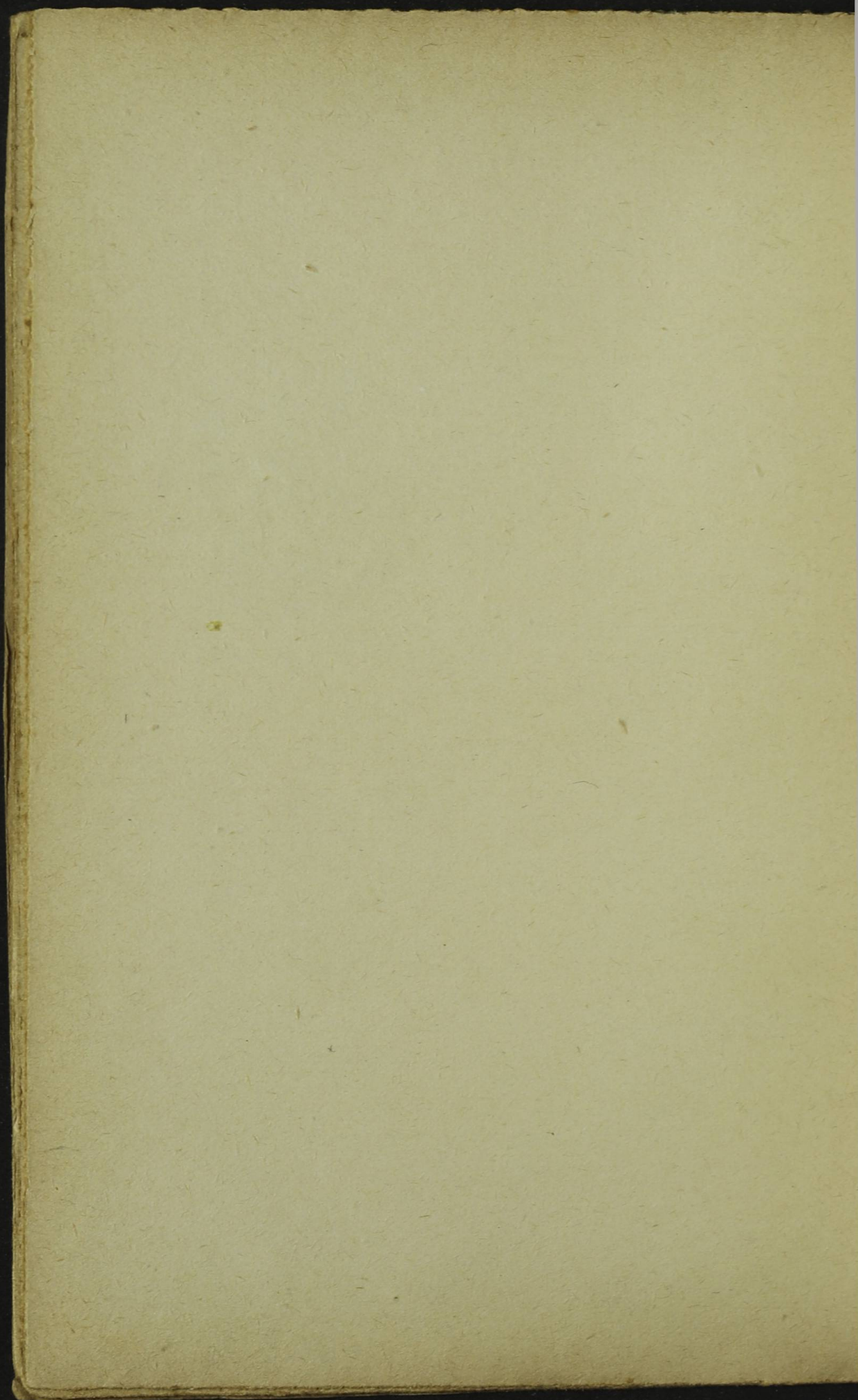
M^{lle} Jeannette ne bouge toujours pas. Ses petites mains sèches croisées sur le bord de la table, ses minces paupières baissées, elle a l'air d'une personne qu'un malheur vient d'assommer.

— Après tout, poursuit Médard, on l'avait invité...

Un frisson, cette fois, secoue les épaules de M^{lle} Jeannette. Le mot de Médard l'a piquée au cœur comme une flèche. Elle le regarde obliquement, d'un air courroucé. « Raillez, vous pouvez railler, semble dire son petit œil gris..., il y a de quoi !... » Et comme Médard, au lieu de rentrer en lui-même, a l'impertinence de sourire, elle se lève brusquement, empoigne sa chaise et la frappe contre le pavé :

— Ces gens-là mangent comme des...

Elle n'achève pas. M^{lle} Jeannette est une personne comme il faut.



LE CHIEN

MONSIEUR Musin a pris froid. Le matin, sa femme l'a installé dans un fauteuil, près du feu. Il porte une robe de chambre et un bonnet grec ; ses pieds reposent sur un tabouret. De longs poils blancs couvrent ses joues rougeaudes et fripées, qui n'ont pas été rasées depuis plusieurs jours. Les pointes d'un coussin qu'on lui a glissé sous les épaules émergent comme deux cornes blanches derrière sa tête.

En ce moment, M. Tranchet lui tâte le pouls. C'est un vieux praticien, hargneux et grognon, avec une longue tête jaune, coiffée d'une perruque brune. Ses yeux de faucon intimident les malades, auxquels il prescrit des remèdes si compliqués que le pharmacien doit piler des drogues pendant une heure pour exécuter une de ses ordonnances. Tout en comptant les pulsations de l'artère, les yeux fixés sur son chronomètre, M. Tranchet fait une moue qui ne rassure personne.

— Rien de grave, n'est-ce pas, M. le docteur ? demande timidement M^{me} Musin.

— A soixante-dix ans, répond-il sèchement, tout est grave.

Il griffonne ensuite une ordonnance et la lance sur la table comme il jetterait une pierre, puis il s'avance vers la commode où il a déposé son chapeau ; au moment de le prendre, il laisse tomber ses regards sur un grand chien couché en rond sous la fenêtre :

— Cette bête pue !

M^{me} Musin joint les mains :

— Oh ! M. le docteur !

— Cette bête pue, dis-je; elle vous empoisonnera !

Quand le docteur est parti, M. et M^{me} Musin échangent un regard inquiet; ensuite Madame appelle le chien :

— Tom?

Comme la bête ne bouge pas, elle reprend :

— Tom?

Le chien, cette fois, lève la tête, tourne péniblement son museau vers ses maîtres, puis il se dresse sur ses pattes de devant et, maladroit, l'air ivre, oscillant de droite et de gauche, finit par se mettre debout.

— Pauvre Tom ! dit M^{me} Musin, en le chatouillant au-dessus du nez de ses petits doigts gourds.

Les yeux de la bête sont troubles et chassieux; son poil brun a perdu son lustre. Il bâille et tremblote.

— Henriette? crie M^{me} Musin.

Un claquement de sabots résonne dans le corridor et la servante ouvre la porte.

— Vous ne sentez rien, ma fille?

Henriette, surprise, regarde autour d'elle, en reniflant l'air avec énergie :

— Mais non, Madame; mais non...

— C'est peut-être une idée du docteur, dit M. Musin.

— Peut-être, répète Madame.

Le lendemain, M. Musin allait mieux. Il passa la matinée dans son jardin, où il fit quelques réparations aux haies et émonda des poiriers nains. De temps en temps, il s'arrêtait pour regarder le ciel bleu, les vieux pommiers de la prairie et les fleurs qui brillaient le long des allées.

Quand il enlevait son panama pour s'éponger le front, sa femme lui criait de la fenêtre :

— Ne t'échauffe pas, mon ami !

M. Musin, tout à la joie de se sentir revivre, ne pen-

sait plus au chien, mais quand il rentra, à midi, il jeta un coup d'œil soupçonneux sur Tom :

— Il me semble tout de même qu'on sent quelque chose...

Après le dîner, il dit tout à coup :

— Écoute, je vais faire tuer Tom !

Comme sa femme ne répond pas, il croit nécessaire de justifier sa décision :

— La santé avant tout.

— Pauvre Tom ! gémit, cette fois, M^{me} Musin.

Tom est né chez eux, il y a bien longtemps. Quand il était tout petit, M^{me} Musin le portait sur son épaule et lui servait du lait dans une tasse. Pendant des années, il fut le compagnon de chasse de M. Musin, et lorsqu'ils cédèrent leur ferme pour se retirer dans la coquette demeure qu'ils habitent maintenant, ils emmenèrent le chien, bien qu'il fût déjà vieux et que son maître fût devenu incapable de chasser.

« Il mourra chez nous », disaient-ils aux gens qui leur rendaient visite...

— Qui se chargera de le tuer ? demande M^{me} Musin.

— Ce ne sera en tout cas pas moi, répond son mari.

— Si tu t'adressais à Colpin ?

— Jamais !... Il est plus féroce qu'un Turc !

— Benoît... peut-être ?

— Benoît, c'est autre chose.

Le soir, on appelle Benoît.

— Tu lui feras le moins de mal possible, recommande M. Musin.

— On ne m'a jamais vu torturer une bête.

— Ceci est pour vous, Benoît, dit M^{me} Musin.

C'est le prix du service : une paire de vieux souliers.

Benoît écarquille les yeux et réprime une exclamation de joie. Depuis trois mois, il n'avait justement plus de souliers ; il était obligé d'aller à la messe avec des sabots,

qu'il cirait lui-même, le dimanche matin, à la mine de plomb. Bien qu'il ne soit pas fier, cela commençait à le gêner.

Pour témoigner sa reconnaissance, il caresse Tom, le soulève, met sa tête contre la sienne et lui parle :

— Veux-tu que je te porte, mon ami?

Mais Tom se montre docile et plein de bonne volonté. Benoît n'a même pas besoin de tirer sur la ficelle qu'il lui a mise au cou; le chien le suit en clopinant un peu, le nez sur ses talons.

— Bonne journée, pense Benoît en s'éloignant, tandis qu'il contemple ses souliers. Quelques clous aux talons, une piqûre à l'empaigne et je serai chaussé comme un roi.

M. et M^{me} Musin, qui ont suivi le chien jusqu'au seuil de la porte, le regardent partir.

— Je n'aurais jamais cru, soupire la femme, que nous pourrions nous en séparer.

Et après un instant :

— Si nous le rappelions?...

Elle va crier : « Tom? » mais son mari l'arrête :

— Non, non; ce serait à recommencer une autre fois.

Ils restent sur le seuil, côte à côte, la figure pâle, figés comme deux momies; leurs mains seules tremblent un peu.

— Je voudrais bien qu'il se retourne, dit M^{me} Musin.

— Il vaut mieux qu'il ne se retourne pas, répond son mari.

Comme le chien disparaît, M^{me} Musin efface une larme. Au même moment, une clameur s'élève sur la route :

— On va tuer Tom !

Ce sont les enfants du voisinage qui viennent de voir apparaître Benoît. Ils se précipitent au-devant de lui, l'entourent et, pour qu'il ne les chasse pas, vont ouvrir eux-mêmes la barrière de la prairie. Les arbres en fleur découpent leurs dômes blancs et roses sur le ciel bleu; des marguerites et des renoncules brillent dans l'herbe grasse

et molle; un parfum suave flotte dans l'air, tout vibrant du chant des oiseaux.

Benoît s'arrête à l'entrée du pré; d'un coup d'œil il a découvert l'arbre qui servira de gibet.

C'est un pommier bossu, pas trop élevé et qui a poussé horizontalement une grosse branche cagneuse. Benoît dépose ses souliers contre le tronc, confie le chien au plus grand des enfants, fait un nœud au bas de sa blouse, crache dans ses paumes et grimpe à l'arbre en tenant une corde entre ses dents.

La corde mise en place, il se laisse glisser à terre. Puis, il reprend ses souliers, les examine de nouveau, les essaie. C'est sa mesure, exactement. Il revient auprès du chien, fait un nœud coulant dans la corde et la lui passe au cou. Il roule ensuite l'autre bout autour de son poing et fait jouer la corde pour s'assurer qu'elle glisse contre la branche.

Elle glisse comme sur une poulie.

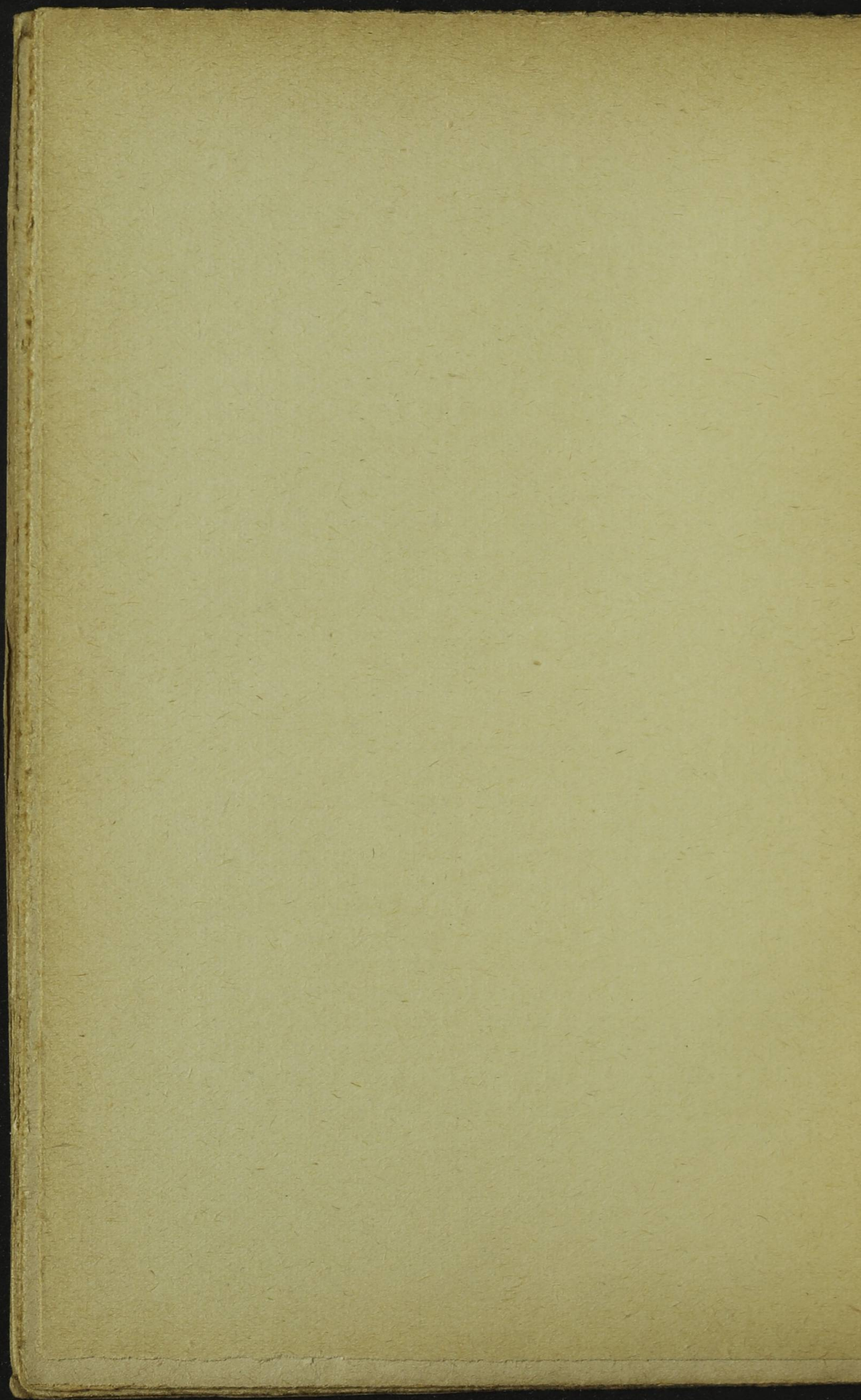
Tout est bien.

Benoît peut y aller.

Il recrache dans ses mains — avec énergie, cette fois — puis, hip ! d'une brusque secousse, il enlève le chien...

Les enfants poussent un cri, Tom hurle, se débat, essaie d'arracher avec les pattes son collier de chanvre; mais ses forces l'abandonnent rapidement, ses yeux jaillissent de leurs orbites, sa langue pend comme un chiffon rouge sur ses babines qui se contractent, ses jambes tombent et s'allongent, tandis qu'un dernier frisson parcourt ses épaules, descend le long de ses flancs, atteint ses cuisses et va mourir à l'extrémité de ses pattes...

Benoît tire toujours. Accroupi, la face élargie, les dents serrées, une ride impitoyable entre ses yeux durs, il ressemble aux bourreaux du moyen âge, à ces tortionnaires implacables et farouches qui grimacent dans les vieilles estampes.



MADAME JONAS

CHRISTINE rit sous cape... Depuis un quart d'heure, Colpin est assis devant la table, avec une enveloppe déchirée à côté de lui et, dans sa main gauche, une lettre, qu'il parcourt en remuant les lèvres, tandis qu'il peigne nonchalamment, de la main droite, les poils frisés de sa longue barbe. Comme un maître d'école ! Absolument comme un maître d'école ! Or, pas plus que Benoît, Colpin ne sait lire...

Après avoir jeté un regard indigné sur la sotte Christine, qui frotte ses yeux remplis de larmes, pendant que son ventre, agité par le rire, danse comme un coussin de plume, il se tourne vers Lina :

— Relis-moi encore une fois la lettre.

Lina, toute fière, prend le papier :

« Bruxelles, le 9 février 18..

» Chèr ami Colpin,

» La présente ait pour demandé de vos nouveles et vous dire que je vien d'avoir ma pension après une vie de labeur consacré au service du Gouvernement et je compte me retiré au village comme s'était toujours mon idée et à Léocadie. Nous aimant la campagne elle aussi il y fait plus saint qu'à la ville et j'ai doné son renon à mon locataire. Il fodrait maintenant... »

— Sabre de bois ! s'écrie Colpin. Explique-moi cela en wallon. Tu es là que tu me « pètes » du français comme un avocat !...

— Eh bien ! voici, dit Lina sur un ton rageur. Jonas dit donc qu'il va revenir... Il veut qu'on arrange sa maison... Il te dit donc qu'il faudrait l'arranger convenablement... Alors, il demande que tu t'en occupes... Il faudrait chercher un maçon, un menuisier, enfin les hommes qu'il faut... Il faudrait aussi regarder au toit, paraît-il... Tu feras cela comme pour toi... Il paiera... C'est pressé... Il te fait bien des compliments et M^{me} Jonas nous salue...

— Bon ! dit Colpin, visiblement heureux de la confiance qu'on lui témoigne. Alors, nous allons revoir Jonas !

Colpin possède un ami qu'il aime presque autant que Benoît, mais dont il est beaucoup plus fier. Un jour — voilà des années — comme il se rendait aux champs, il avait croisé, au milieu du village, un particulier « bien mis », un « monsieur », qui, après l'avoir dépassé, s'était brusquement retourné :

— N'êtes-vous pas Colpin ?

Celui-ci avait aussitôt fait demi-tour :

— Vous l'avez dit : je suis Colpin... Et vous ? qui êtes-vous ?...

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non.

— Vous ne reconnaissez pas Jonas ?

Colpin, ayant porté la main à son front pour évoquer ses souvenirs, s'écria tout à coup :

— Jonas ?... Le grand Jonas ?...

— Lui-même.

A la vérité, Jonas n'était ni grand, ni petit ; il était de taille moyenne. Mais il était plus âgé que Colpin et celui-ci le revoyait sous les traits d'un adolescent, alors que lui-même n'était encore qu'un enfant.

— Jonas ! Tiens ! le grand Jonas ! répéta Colpin, qui n'en revenait pas. Qu'êtes-vous devenu ? Et que faites-

vous ici? Vous n'avez pas l'air d'avoir la misère...

Ça, c'était toute une longue histoire, que Jonas tint à raconter à l'aise. A quelques pas, il y avait justement un cabaret; il y entraîna Colpin.

Les coudes sur la table, une goutte d'eau-de-vie devant eux, les deux hommes causèrent.

A seize ans, Jonas, qui venait de perdre ses parents, voisins de ceux de Colpin, n'ayant plus aucune attache dans le village, avait empaqueté ses nippes dans un mouchoir de poche, puis, ayant enfilé le paquet au bout de son bâton et mis celui-ci sur son épaule, était parti à l'aventure. Pendant quelque temps, on l'avait encore vu ici et là, dans les localités voisines, tantôt porcher, tantôt charretier. Finalement, il avait disparu et, petit à petit, on l'avait oublié. C'est alors — comme il le raconta — qu'il s'était rapproché de Liège, où il était devenu cocher chez un industriel. Là, il avait épousé la cuisinière d'un château, dont le propriétaire, personnage influent, l'avait casé, comme huissier, dans un ministère. Jonas détaillait tout cela avec fierté, comme un soldat qui raconte ses batailles. Maintenant, il songeait à sa retraite. Ici, il poussa un soupir, confessa qu'il devenait vieux, souleva son chapeau pour montrer sa tête pelée et déclara qu'il voulait finir ses jours dans le village où s'était écoulée son enfance. Il avait eu la chance de pouvoir racheter la maisonnette que ses parents avaient habitée. L'affaire était conclue. Il venait de signer l'acte.

— Hé bien ! dit Colpin, quand il eut fini, je suis content de te revoir ! Je n'irai pas aux champs...

Il le reconduisit chez lui et lui fit manger une omelette au lard. Le soir, quelle affaire ! « Tu ne devinerais jamais, Benoît, qui j'ai rencontré... Jonas ! le grand Jonas !... Jonas, vêtu comme un mylord ! Jonas qui a une place superbe à Bruxelles et qui doit être riche puisqu'il vient

d'acheter une maison. Et Jonas, le riche, n'est pas devenu fier. C'est lui qui m'a reconnu le premier, lui qui m'a payé un verre et n'a pas fait de façon pour entrer chez moi et manger le lard du pauvre ! »

Oui, il a fait à Colpin tous ces honneurs ! Ah ! voilà un homme ! Il ne ressemble pas à M^{lle} Agnès, l'épicière, qui ne prononce jamais le nom de Colpin sans froncer le pied de marmite qui lui sert de nez. Aussi personne ne touchera jamais à un cheveu de Jonas en présence de Colpin. Et chaque fois que Jonas reviendra au village, il trouvera son couvert mis chez son ami.

Aujourd'hui, il réclame un service de confiance. On fera pour un mieux. Seulement la lettre est vague et Colpin se tire la barbe. « Avant tout, pense-t-il, il faut consulter Benoît. » Celui-ci l'écoute en silence, réfléchit, se passe la main sur le menton, puis, les yeux fixés au plafond :

— Nous examinerons cela dimanche prochain.

Le dimanche venu, après la messe, les deux hommes vont voir la maison de Jonas. Ils ouvrent la porte, les fenêtres, les volets ; font jouer les gonds ; examinent le sol ; frappent à coups de talon sur les planches du grenier ; secouent les tuiles ; tirent sur les planches de la barrière. A tout moment, Benoît sort un mètre de sa poche et prend des mesures. Le silence qu'il observe, la façon dont il tient la tête, sa manière de respirer indiquent que son cerveau se livre à un travail ardu et compliqué.

— Eh bien ? demande à la fin Colpin.

Benoît croise les bras et se recueille quelques instants.

— Tout bien considéré, répond-il, le bazar n'est pas trop mauvais... Il n'y a qu'à renouveler le pavement du rez-de-chaussée, reclouer quelques charnières, remettre quelques tuiles, remplacer les planches de la barrière et reblanchir les murs... Peut-être qu'une couche de couleur

sur les portes et les fenêtres ne serait pas non plus de trop...

— Et les frais?

— On en sortira à bon compte... D'abord, nous n'avons besoin ni de maçon, ni de menuisier; nous ferons le travail nous-mêmes...

Colpin rayonne :

— Tu t'en tireras?

— Si je m'en tirerai !

Contrairement à Colpin, qui ne sait rien faire d'autre que remuer la terre, Benoît peut mettre la main à tout. Il possède chez lui un attirail de maçon, des instruments de mécanicien, des outils de menuisier, des pinceaux de toute grandeur pour peindre et vernir. En trois semaines, à leurs moments perdus, ils remettent à neuf la maison de Jonas. Benoît scie, cloue, rabote, peint, blanchit, pendant que Colpin, qui lui sert de manœuvre, triture du mortier et porte les matériaux. Le 15 avril, Lina peut annoncer à Jonas que tout est prêt.

Le 1^{er} mai, Jonas arrive avec sa femme. Colpin les attend. Christine a nettoyé la maison pour les recevoir et la poêle a été mise, dès le matin, sur le feu pour leur faire une fricassée. Jonas, que le voyage a creusé, mange à pleine bouche. Par contre, sa femme fait des façons. Elle regarde à tout moment sa fourchette, couverte de taches de rouille et d'autres taches plus suspectes encore. Elle contemple le plafond, où la fumée du chaudron a dessiné une sorte de grand dais noir. Elle renifle l'air, qui lui semble renfermer des odeurs hétéroclites. Elle détourne la tête pour ne pas voir les enfants rangés autour de la table, avec des tabliers souillés de terre et des chandelles au nez. Elle glisse de temps en temps un coup d'œil vers le dernier-né que Christine tient sur ses genoux, le dos en l'air, sa petite chemise ramassée sous ses aisselles. Le

gaillard est plein de vie et de santé. Ses joues sont rebondies et roses, ses bras ronds, ses cuisses potelées, ses fesses charnues. Tel qu'il est, on pourrait l'aimer. Courbet l'aurait aimé, lui qui ne voulait pas qu'on décrottât les veaux avant de les peindre. Mais tout le monde n'a pas la même esthétique et M^{me} Jonas trouve que ce marmot est bien sale. Bref, ce qu'elle mange dans cette maison pourrait lui tourner sur le cœur. Déjà des bouffées de chaleur lui montent à la tête et elle est obligée de dénouer les cordons de son chapeau. Colpin a beau dire : « Mangez ! » Christine a beau répéter, comme un écho : « Mangez ! », M^{me} Jonas dépose sa fourchette et son couteau en croix sur son assiette.

— Le lard est peut-être un peu rance, insinue Colpin.

— C'est du fameux lard, répond Jonas qui, lui, mange toujours.

Malgré son avatar social, celui-ci n'a pas dépouillé le vieil homme. Il est resté le rude paysan qui mange de tout et de préférence les choses solides, les plats rustiques qui apaisent l'estomac pour longtemps, vous coulent de la force dans les membres et procurent un sommeil paisible et réparateur.

— Nous n'avons pas le même appétit, dit-il, pour excuser sa femme.

Contrairement à son mari, M^{me} Jonas, habituée de composer, à l'époque où elle était cuisinière, des plats raffinés et de respirer toute la gamme des parfums d'une riche cuisine, a depuis longtemps le palais blasé; elle ne digère plus que les choses fines, des riens, ces mets délicats qui se préparent dans de petites casseroles de cuivre et se mangent à la becquée. Elle est néanmoins grasse et bien portante; mais il faut peu de chose pour lui causer des vapeurs et, en ce moment, elle s'évente avec son mouchoir.

— Allons, Jonas, dit-elle enfin, dépêchez-vous.

En même temps, elle sort son porte-monnaie et distribue des sous aux enfants.

Et pour qu'on ne dise pas plus tard qu'elle est allée se régaler à son arrivée aux dépens des Colpin, elle se montre généreuse. Aussi les enfants paraissent-ils ahuris; ils rouvrent les mains, les referment, les rouvrent de nouveau pour regarder l'argent et sourient.

— Que dit-on à la dame? demande Colpin.

Personne ne répond.

— Ne dit-on pas merci?

Aucun n'ouvre la bouche.

— Ils n'osent pas parler, fait Colpin pour les excuser; ce sont des timides.

— Ils n'ont jamais vu de si près une si belle dame, déclare Christine, dont les petits yeux mouillés admirent la robe de satin de M^{me} Jonas, les fleurs de son chapeau, les bagues de ses doigts, le camée de sa broche, son bracelet d'argent et la longue chaîne de cuivre doré qui lui pend au cou.

Et quand M^{me} Jonas, impatientée, tire sa montre pour voir l'heure, elle ajoute tout bas :

— Elle a, « mafrik » ! une montre d'or !

Colpin accompagna les deux époux jusqu'à leur nouvelle demeure. En route, il détailla longuement tous les travaux qu'il avait exécutés avec son ami Benoît. Lorsqu'il vit la barrière remise à neuf, les murs reblanchis, les volets repeints, le pavement renouvelé, Jonas ne se contenta plus : il tapa joyeusement sur l'épaule de Colpin :

— Bravo ! bravo !

M^{me} Jonas, elle, ne dit rien; mais quand Colpin fut parti, elle se laissa tomber sur une chaise, se prit la tête à deux mains et fondit en larmes.

— Qu'as-tu? demanda son mari, stupéfait.

— Je suis triste, répondit-elle, en secouant la tête. Il faut que je pleure.

Le chagrin de M^{me} Jonas aurait pu provenir du bouleversement de sa vie. Les déplacements coupent l'existence en tronçons et réveillent tant de souvenirs ! Le passé qui nous tenait toujours au cœur par mille liens, roule pour ainsi dire en bloc dans l'abîme du temps, avec nos vieilles pensées et nos vieilles joies. Avant de repartir, nous éprouvons le besoin de leur envoyer un mélancolique adieu. Si nous sommes jeunes, nous ne tardons pas à nous ressaisir. Il y a encore tant d'illusions et tant de chimères qui nous font joyeusement signe ! Mais, si nous commençons à vieillir, oh ! alors, nous sommes tentés de ne plus regarder devant nous, de peur de tomber face à face avec la vérité, qui n'est pas, comme le prétendent les poètes, une jolie fille, mais un homme ailé, chauve, maigre, barbu, affairé et sinistre, qui entre partout, dit l'Écriture, comme un voleur.

M^{me} Jonas n'était plus jeune. Il n'y aurait par conséquent rien eu d'étonnant à ce qu'elle fût triste et qu'elle pleurât. Ce n'était toutefois pas à ce sentiment qu'elle succombait. Elle pleurait parce que sa maison ne répondait pas à son idéal. Elle pleurait de colère, elle pleurait de rage...

Quand elle eut pleuré tout son souûl, elle mangea trois macarons et grignota une tablette de chocolat ; ensuite, elle arrangea le lit et les deux nouveaux rentiers — comme les avait appelés Colpin — passèrent leur première nuit à la campagne.

Comme le voyage les avait fatigués, ils ne tardèrent pas à s'endormir. Sur le matin, M^{me} Jonas fit un rêve. Elle était au bord de la mer, avec une robe de coton, un chapeau à bavolet et des souliers blancs. Elle marchait dans les dunes, sur du sable fin, parmi les chardons bleus

et les oyats hérissés. Tantôt il lui semblait reconnaître La Panne, tantôt Wenduïne, tantôt Knocke. Au loin, la mer brillait comme une agate. La plage était couverte de cabines multicolores et, à l'horizon, un transatlantique voguait, sous un grand panache de fumée, vers l'Océan. En ce moment, elle cherchait une villa. Elle la voulait sans prétention, parce qu'elle n'était pas riche; mais il la lui fallait mignonne, jolie, coquette, parée de roses et de chèvrefeuilles, dotée d'un de ces noms qui plaisent aux âmes sentimentales. Elle avait distingué « Bagatelle », « Ma Chaumière », « Ma Retraite », lorsqu'elle arriva devant « Mon Rêve ». Son mari, qui était déjà éveillé, la vit sourire. Elle se décidait pour « Mon Rêve », quand elle commença à agiter les mains, à haleter et à froncer la bouche comme un enfant qui va pleurer. Jonas la secoua : « Je crois que tu songes ! » — « Je songeais », répondit-elle en se frottant les yeux, après s'être réveillée en sursaut. « Ah ! que ce grand homme noir m'a fait peur ! »

— Quel homme? demanda Jonas.

— Un grand homme noir qui s'est tout à coup dressé devant moi.

Elle pensa en elle-même que c'était Colpin. Puis elle soupira à l'idée qu'elle n'était pas au bord de la mer, dans une mignonne villa, mais en Hesbaye, dans une méchante mesure, une maison d'ouvriers ! La déception était dure.

— Je ne sais, dit-elle quand elle fut levée, si je m'habituerai jamais ici.

— Pourquoi? demanda son mari. Ne sommes-nous pas bien?

Elle haussa les épaules :

— Regarde la barrière... Est-ce une barrière cela?... Peut-on appeler « barrière » cet assemblage de planches pourries et mal rabotées?... Puis, est-il permis d'avoir

été mettre sur les volets cette affreuse couleur brune !... Et le pavement?... Un pavement de mortier... et qui n'est pas même uni !... Dans la « petite pièce », il aurait fallu un plancher ou de beaux carreaux en céramique, car ce n'est que là qu'on peut mettre la table ronde, les chaises d'acajou, le buffet et la glace dorée... Enfin, tes deux hommes ont badigeonné tout l'extérieur jusqu'aux encadrements des portes et des fenêtres. Ils ont badigeonné les pierres de taille !...

— Ça, oui, concéda Jonas ; ils ont eu tort : on ne badigeonne pas des pierres de taille...

Le soir, Colpin amena Benoît :

— Eh bien ? Etes-vous contents ?...

— Oui, oui, tout est bien...

C'était Jonas, qui se hâtait de répondre, pour prévenir une sortie de sa femme. Il eut toutefois le sentiment d'avoir exagéré et, tandis que Benoît, flatté dans son amour-propre, rayonnait, il ajouta :

— Seulement, il n'aurait pas fallu blanchir les pierres de taille.

— C'est lui, dit Benoît, en montrant Colpin. Il a fait cela pendant que je remmançais un outil. Si je ne l'avais arrêté, il aurait blanchi le toit...

Comme Colpin riait, Benoît remarqua que M^{me} Jonas lui lançait un mauvais coup d'œil.

— Asseyez-vous, mes amis, dit Jonas qui, lui, voulait être aimable. Femme, ajouta-t-il, va chercher le cruchon !

La femme passa dans la pièce voisine, en marmottant quelque chose que personne ne comprit, et reparut avec un cruchon de Hasselt. Ah ! la bonne goutte ! Comme Colpin la savoura !

— A votre santé, Léocadie !... C'est Léocadie, n'est-ce pas, qu'on vous appelle ?...

— Il ne tient qu'à vous de m'appeler « Madame », répondit-elle.

Colpin hocha la tête.

— A la campagne, entre petites gens, cela ne se fait pas...

« Entre petites gens ! » M^{me} Jonas pinça les lèvres. Elle suffoquait et ce ne fut pas sans difficulté que son mari la décida à trinquer avec eux et à jouer une partie de cartes. Lui n'est pas fier. Benoît et Colpin lui plaisent. Colpin surtout. Chaque fois qu'il fait un geste, il a envie de rire. Puis quel coup de poing il frappe sur la table quand il abat une carte !... Seulement, M^{me} Jonas remarque qu'il a toujours les mains pleines d'atouts ! Elle le tient à l'œil. Tout à coup, elle jette son jeu :

— Je ne joue plus !

Colpin triche ! Colpin triche, c'est vrai. Oh ! il ne triche pas pour voler. Qu'il joue pour de l'argent, pour une simple goutte ou pour rien, il triche. C'est sa manière de jouer aux cartes. Il éprouve à rouler son adversaire une joie maligne, un plaisir secret, une jubilation sans laquelle les cartes n'auraient pas d'attrait pour lui. Aussi ne rougit-il pas quand M^{me} Jonas lui dit : « Vous trichez ! » Il s'étonne seulement qu'elle s'en soit aperçue :

— Vous êtes plus fine que le diable !

En s'en retournant, Colpin avait l'air ravi ; il marchait la tête haute et le nez en l'air. Benoît, par contre, tenait le front baissé. Il réfléchissait. Il lui semblait qu'on n'avait pas apprécié convenablement son travail. M^{me} Jonas paraissait même lui en vouloir. Il avait cependant fait ce qu'il avait pu. Il avait tout fait pour un mieux. A part Furet qui l'avait qualifié de « trente-deux métiers », tous les passants l'avaient félicité. Quand Colpin lui souhaita le bonsoir, il dit d'un ton rogue :

— Tu avais bien besoin de badigeonner les pierres de taille !

Bah ! bah ! Colpin n'est pas une sensitive. Colpin ne se gratte pas quand il a un bouton. M^{me} Jonas ne lui revient pas non plus. Mais Jonas est un homme tout rond. Et l'homme c'est l'homme. Les femmes ne comptent pas. Puis, il y a le cruchon. Un fameux cruchon, Benoît ! C'est quand on boit une goutte pareille, vois-tu, qu'on se rend compte que M^{lle} Agnès baptise son eau-de-vie...

Le lendemain était un dimanche. Colpin vint prendre Jonas pour aller à la messe. Il vint le prendre, mais il faillit ne pas le ramener... A midi, Jonas n'était pas rentré. A midi et demi sa femme l'attendait encore. Le potage refroidissait, le rôti séchait, les pommes de terre brûlaient et M^{me} Jonas allait de son poêle à la porte et de la porte au poêle, grommelant, grognant, pestant, furieuse et désespérée. Enfin, à une heure moins un quart, elle entendit un grand tapage dans la cour. Colpin poussa l'huis et montra sa grosse tête hilare, une tête rouge, brillante, enflammée, la tête magnifique d'un satyre qui s'est roulé dans l'orgie.

— Je vous ramène votre homme.

L'homme s'était laissé tomber sur une chaise. Sa face glabre souriait, son corps s'inclinait tantôt à droite, tantôt à gauche, un voile humide couvrait ses yeux dont les paupières ne se soulevaient plus qu'avec peine.

— Ah ! vous voilà, Jonas ! s'écria la femme, en appuyant sur la dernière syllabe.

Elle avait deux façons de prononcer le nom de son mari. Quand elle était de bonne humeur, elle disait Jonas, comme tout le monde. Mais lorsqu'elle était en colère, elle prononçait Jonasss... Jonasss par trois s !

— Ah ! vous voilà, Jonas !

— Écoute, balbutia-t-il, j'étais avec l'ami. Nous avons rencontré des amis. Puis...

— Venez dîner !

Elle le saisit par l'épaule et le poussa devant la table. Comme il achevait de manger sa soupe, il pâlit tout à coup, de grosses gouttes de sueur perlèrent à ses tempes, il mit rapidement son mouchoir sur sa bouche et se précipita vers le jardin.

Quand il revint, sa femme lui dit :

— Vous ne sortirez plus avec cet homme-là !

— Mais c'est un vieil ami, vois-tu, répondit-il, tandis qu'il essuyait la sueur qui coulait toujours sur son visage. Je l'ai connu tout petit... pas plus haut que cela...

— Je vous dis, moi, que vous ne sortirez plus avec lui !

Ah ! il avait déjà donné bien du mal à sa femme, Jonas ! Non pas que ce fût un méchant homme. Il était complaisant, au contraire, accommodant, serviable et doux de caractère; seulement, il ne savait pas tenir son rang ! Il tombait dans les bras du premier venu qui lui avançait la main. C'était un poids mort qui glissait toujours vers le sol, un nageur qu'il fallait toujours soutenir pour qu'il ne coulât pas dans la vase. A Bruxelles, ses cafés de prédilection étaient ces petits cabarets situés dans des rues minables, qui portent sur leurs étroites vitrines des enseignes évocatrices : « Au Pays wallon »; « A la ville d'Andenne »; « Au valeureux Liégeois ». Il se trouvait là dans son élément, au milieu des paysans fraîchement débarqués dans la capitale, des cochers habillés de gilets à carreaux qu'imprègne une odeur d'écurie, des servantes balourdes, des employés gauches, de tous les déracinés de la campagne qui se groupent pour reconstituer l'atmosphère natale et parler leur patois. Avec sa femme, il devait aller dans les grands cafés, « Aux Mille Colonnes », « Au Cosmopolite », à « Sésino », « Au Métropole », dans tous les établissements où l'on est installé comme les bœufs de nos fermes modèles à de longues rangées de tables, face à face, coude à coude, où l'on s'exhibe, où

l'on se regarde, où M^{me} Jonas pouvait étaler sa toilette et ses bijoux et contempler dans de belles glaces sa figure importante. Aujourd'hui, vous pensez qu'elle s'était parée pour aller à la messe. Aussi comme elle avait été admirée ! Comme ses voisines reluquaient sa robe de satin, ses bagues, sa chaîne de montre ! Elle en était toute transportée, quand elle entendit, derrière son dos, une voix qui chuchotait :

— Qu'est-ce donc que cette dame-là ?

Une autre voix aussitôt répondit :

— C'est des amis de Colpin.

Des amis de Colpin ! Cette réponse la fit tressaillir. Des amis de Colpin, cela voulait manifestement dire : des rien du tout !

M^{me} Jonas frémit comme si on lui avait lancé un coup de fouet dans le dos et les prières qu'elle récitait en ce moment ne montèrent pas vers le ciel avec la pureté d'un cantique. Mais elle ne perdit pas la tête. A la sortie de la messe, au moment où M^{lle} Agnès s'approchait du bénitier, avec son chapeau suranné et sa palatine, elle se présenta à point pour recevoir sur ses doigts gantés la goutte d'eau bénite que l'épicière lui tendit de sa petite main sèche recouverte d'une mitaine de filoselle. Pour M^{lle} Agnès, M^{me} Jonas était une nouvelle cliente qui lui avait déjà fait des achats et qui payait comptant. Pour M^{me} Jonas, l'épicière était une personne considérée qu'il y avait avantage et honneur à cultiver. Les deux femmes retournèrent ensemble et au ton dont on les salua : « Bonjour M^{lle} Agnès et la compagnie », M^{me} Jonas comprit que « la compagnie » signifiait quelque chose de beaucoup plus important que « les amis de Colpin ».

Lorsque Colpin reparut avec Benoît, Jonas n'était plus le même. Il fut encore poli, mais il se montra plus réservé. Sa femme l'avait sermonné et il n'était pas réfractaire

aux bonnes raisons. L'idée qu'on l'avait peut-être vu tituber dans le village, comme son épouse l'avait insinué, le tracassait. Quand Colpin lui rappela « qu'on s'était bien amusé dimanche », il répondit : « Vous ne m'aurez plus ! » Colpin se mit à rire.

— Je suis sûr, observa-t-il, que Léocadie n'a pas été contente...

Léocadie ne daigne pas répondre. Il ne tarde d'ailleurs pas à penser à autre chose. Sa courte pipe au bec, le corps replié sur lui-même, les mains passées entre les genoux, la barbe pendante, le regard fiché à terre, tantôt il demande « si l'on va rester toute la soirée comme cela », tantôt il insinue « qu'il fait sec », tantôt il avoue « qu'il voudrait bien se *remouiller* le gosier ». Ses paroles se perdent dans le vide. On ne revoit plus le cruchon. Quant à Benoît, il ne songe pas à boire. Il est trop mortifié. Il a remarqué en arrivant que la barrière a été démolie et il en conclut « qu'il n'a rien fait de bon aux yeux de ces gens-là ».

— Tu diras tout ce que tu voudras, dit-il à Colpin en retournant, ces personnes ne me reviennent pas.

— Jonas est un bon diable, répond Colpin, mais il ne tient pas la boisson... Puis, il n'a pas su dresser sa femme : La poule ne doit pas chanter devant le coq...

Quelques jours plus tard, la petite maison se transforma. Le menuisier vint placer la nouvelle barrière, une barrière taillée dans de l'excellent frêne et dont l'extrémité des montants était découpée en forme de cœur. Les pierres de taille furent grattées et le lait de chaux que Benoît avait étendu sur les murs fut remplacé par un badigeon rose, tandis que des carreaux de ciment, rangés dans la cour, attendaient le moment d'être posés. M^{me} Jonas avait aussi acheté du papier peint pour recouvrir les murs intérieurs.

En juin, les passants purent admirer dans toute sa splendeur l'habitation de M^{me} Jonas. C'était une petite maison rose à volets bleus, avec une porte bleue et une barrière bleue. Dans la cour, proprement cendrée, il y avait une corbeille où s'épanouissaient les belles fleurs du printemps. Un plant de vigne allongeait ses sarments nouveaux contre la muraille. M^{me} Jonas était enfin contente. Elle avait fait son nid.

« Un nid, c'est un tendre mystère,
Un ciel que le printemps bénit. »

Ainsi s'exprime la chanson et les chansons ne mentent pas. Heureux l'homme qui parvient à faire son nid ! Il est adapté. Il n'a plus de rêves fous. Il a mis son existence en harmonie avec le temps. Il a concilié la philosophie de La Fontaine avec celle de Candide. C'est un sage, qui excite l'admiration et l'envie. Aussi les passants ne manquaient-ils pas de s'arrêter pour contempler cette charmante demeure. M. Gerbehaye lui-même s'arrêta. Il planta sa canne derrière lui, s'appuya dessus et, la tête rejetée en arrière, son gros ventre projeté en avant, il regarda la maison à son aise, longuement, avec l'aplomb et l'insolence des gens à qui leur fortune donne le droit de se comporter partout comme il leur plaît. Dès qu'elles le virent, les commères accoururent ; les enfants, qui revenaient de l'école, l'entourèrent ; Furet, qui passait, fit halte et déposa à ses pieds la houe qu'il avait sur l'épaule. M^{lle} Agnès elle-même apparut sur son seuil. Tous attendaient, la bouche ouverte, l'avis du fermier. M. Gerbehaye est, après M. le baron, l'homme le plus important du village. Il ne dit par conséquent que des choses importantes, qui sont recueillies religieusement par les petites gens. On devinait qu'il allait parler. Ses yeux souriaient, sa bouche s'épanouissait, ses sourcils, ses oreilles,

les muscles de sa face jouaient. Enfin, il parla. Il ne laissa tomber que cinq mots, mais qui ne furent pas perdus :

« C'est un petit paradis ! »

A partir de ce moment, Jonas et sa femme ne furent plus appelés dans le village que les « gens du Petit Paradis ».

M^{me} Jonas arrangea aussi l'intérieur de l'habitation à sa fantaisie. Elle fit un « petit salon », où elle plaça sa belle glace, ses chaises de crin et la table ronde, qui fut recouverte d'un tapis en coton, à larges mailles, qu'elle avait brodé elle-même. Aux murs, elle pendit des chromos et y fixa, avec des punaises, des cartes postales illustrées. Elle aurait été maintenant tout à fait heureuse si elle avait pu se débarrasser « du grand homme noir ». Elle n'osait pas le congédier, mais elle lui faisait des affronts. « Avez-vous frotté vos sabots, Colpin ? » demandait-elle quand il entrait. « Mes sabots sont propres », répondait-il. « Vous avez encore cueilli une fleur dans ma corbeille », disait-elle aussi en le voyant entrer avec une marguerite ou une pensée à la bouche, « cela ne se fait pas ! » « Bah ! ripostait-il, quand vous n'aurez plus de fleurs, vous viendrez en chercher chez moi ! » Jonas pouffait de rire. Il avait vu le jardin de Colpin : il ne contenait que des orties. Enfin, lorsqu'il partait, elle passait ostensiblement le coin de son tablier sur la chaise où il s'était assis. « Je n'ai jamais vu une femme plus minutieuse que vous », faisait-il, en souriant. Et il lançait à terre un jet de salive — qu'il essayait aussitôt, civilement, avec son pied.

Avant de se rendre chez Jonas, il allait régulièrement héler Benoît :

— Viens, frère; nous irons passer une heure au Petit Paradis?

— Je ne vais plus là, répondait Benoît, d'un ton sec. Colpin insistait :

— Viens ! tu entendras la mer...

Un jour qu'il examinait les bibelots que M^{me} Jonas avait rangés sur une commode, autour d'une statuette de Saint Joseph en porcelaine blanche, Jonas s'était emparé d'un gros coquillage et le lui avait collé contre l'oreille :

— Tu entends quelque chose?

— J'entends du bruit...

— C'est le bruit de la mer !

Colpin, qui n'avait jamais vu la mer, fut tellement surpris d'entendre le grondement des vagues dans un coquillage qu'il le reprenait chaque fois qu'il allait chez Jonas et ne se lassait pas d'écouter cette chanson lointaine et sourde qui répondait peut-être, qui sait? à quelque aspiration secrète de son âme indisciplinée et vagabonde.

— Viens, Benoît; nous irons entendre la mer !

— Je vais arroser mes poireaux, répliquait Benoît, et repiquer des salades.

Il ne pardonnait pas à M^{me} Jonas d'avoir démoli tout son ouvrage, mais il en voulait aussi à Colpin qui semblait décidément lui préférer les nouveaux venus. Il le qualifiait de traître, d'ambitieux, de girouette, et jura, par Dieu et tous ses saints, qu'il ne mettrait plus, non plus, les pieds chez lui.

Cependant, quand il avait arrosé ses poireaux et repiqué ses salades, il sentait un vide autour de lui, l'ennui l'envahissait et peut-être aussi un autre sentiment qu'il ne démêlait pas. En quittant son jardin, il s'en allait du pas traînard de quelqu'un qui veut encore humer une bouffée d'air avant de se mettre au lit, jusqu'à la maison de Colpin, devant laquelle il s'arrêtait. Il s'arrêtait là, bien entendu, par hasard et c'était par hasard aussi qu'il lui tournait le dos. Un clair bruit de sabots s'entendait bientôt dans la cour. Puis c'était un grand silence. Debout, à mi-chemin entre la porte et la barrière, ses mains rugueu-

ses posées sur le tablier troué qui lui ceignait le ventre, Christine regardait le dos immobile de Benoît :

— Vous ne venez plus, Benoît?

— Non ! répondait-il.

Les yeux rouges de la femme clignotaient ; elle continuait à regarder le dos de Benoît, qui ne bougeait toujours pas... Puis elle disait :

— Je sais pourquoi...

C'était tout. Ils ne remuaient plus ni l'un ni l'autre. La lourde fraîcheur qui tombait du ciel étoilé et qui pèse si fortement sur les cœurs solitaires les opprimait et rendait leur respiration pénible.

— Bonsoir, Benoît ! disait enfin Christine.

— Bonsoir !

Les gens simples ont parfois de l'esprit. Christine découvrit toute seule que son mari était le plus grand saint du Petit Paradis. Elle l'appelait tantôt Saint Pierre et tantôt Saint Jacques. De temps en temps, elle lui demandait aussi, en glissant dans ses paroles un grain de perfidie :

— Pendra-t-on bientôt la crémaillère?

Chaque fois qu'elle posait cette question, Colpin avait envie de la battre. Il avait tant parlé de cette crémaillère à l'arrivée des Jonas ! Il avait tant rêvé d'un de ces festins où l'on place devant chaque convive trois ou quatre assiettes, emboîtées l'une dans l'autre, pour faire comprendre qu'on ne doit pas se bourrer le ventre dès le premier service ! C'était une chose qui lui était due, pensait-il, ainsi qu'à Benoît, pour toutes les peines qu'ils s'étaient données en arrangeant la maison. « Car, on t'invitera aussi, Benoît, sûr ! » concluait-il. « Et moi ? » demandait Christine. Il haussait les épaules : « Une paysanne comme toi ! »

Or, non seulement Jonas, ni sa femme ne parlaient pas de pendre la crémaillère, mais on ne revoyait même plus le cruchon et Colpin sortait toujours du Petit Paradis

avec le gosier sec. Mais c'était une si jolie maison ! Puis, il y avait le coquillage où chantait la mer ! Puis, Jonas lui offrait tout de même de temps en temps une pipe de tabac !

En arrivant, un dimanche après-midi, il trouva la maison vide. Comme le temps était beau, il pensa que les deux époux étaient au jardin. Il allait se retirer, lorsqu'il crut entendre un bruit de voix dans le « petit salon ». Il hésita une seconde, puis, se décidant, poussa la porte.

— Oho !

M^{lle} Agnès était là, M^{lle} Agnès en personne, attablée avec Jonas et sa femme ! Ils prenaient le café. Il y avait de la tarte sur la table. Il y avait également un carafon de liqueur, une liqueur dorée comme du miel et aussi transparente que la lumière du soleil.

A l'apparition de Colpin, Jonas voulut sourire, puis il toussa, visiblement embarrassé, tandis que sa femme faisait une grimace et que M^{lle} Agnès, dressant brusquement sa petite tête, tournait vers la porte un nez aigu comme la pointe d'une flèche.

— Je tombe bien ! dit Colpin.

Il ne regardait que le carafon. « Je vais avoir une bonne goutte ! » pensait-il. Et l'eau lui vint à la bouche si rapidement, si abondamment qu'il envoya un long jet de salive aux pieds de M^{lle} Agnès.

Cette fois, M^{me} Jonas bondit :

— Colpin ! on ne crache pas dans les maisons des gens!...
On ne crache pas à terre !...

On ne crache pas à terre ! Où voulait-elle donc qu'il crachât ? Colpin n'avait jamais employé de mouchoir, même pour se moucher. La nature, qui songe à tout, lui avait pendu à la paume gauche deux doigts, le pouce et le majeur, d'une dextérité incomparable pour s'exprimer le nez.

On ne crache pas à terre !

Il réfléchissait sur cette interpellation absurde, quand M^{me} Jonas ajouta :

— Autrefois, lorsque mon mari revenait, il a, paraît-il, mangé plusieurs fois chez vous. Vous me direz ce qu'on vous doit... Nous vous paierons...

Ceci, par exemple, c'était une injure, une sanglante injure !

Un long pli se creusa dans le front de Colpin ; ses yeux brillèrent d'un feu si sombre que Jonas se mit à trembler et que M^{lle} Agnès empoigna sa tasse, croyant qu'il allait tout briser. Mais il se ressaisit. Il fut grand. Le pli du front disparut, ses yeux s'éteignirent, une superbe expression de mépris illumina sa figure. Il fit demi-tour et, laissant derrière lui l'empreinte de ses sabots, se dirigea vers la porte qu'il referma doucement après l'avoir ouverte d'une main calme. Il passa ensuite devant la corbeille de fleurs sans y toucher et gagna la route.

Le soir, après avoir allumé sa pipe, il se rencogna dans le coin de la cheminée. Tandis que le tabac pétillait et que la fumée montait en flocons autour de sa tête, il songeait :

« Elle avait été aimable la belle dame !... Il avait été courageux, son ami Jonas !... » Il les revoyait. M^{me} Jonas ainsi... Et Jonas ainsi... « Quelles gens !... Des gens qui recevaient M^{lle} Agnès et lui offraient une liqueur couleur de miel et transparente comme la lumière du soleil !... A M^{lle} Agnès !... Ha !... »

Tout à coup, il se tourna vers sa femme :

— Pourquoi Benoît ne vient-il plus ?

— Vous devez le savoir mieux que moi.

Il empoigna sa barbe, la tortilla :

— Va l'appeler !

Christine ne se fit pas répéter l'ordre. D'un bond elle fut debout et galopa jusqu'à la maison du voisin, où elle

frappa du doigt contre la fenêtre. Derrière les carreaux assombris, elle vit bientôt apparaître une face pâle.

— Vous pouvez revenir, Benoît !...

Quelques instants après, Benoît était réinstallé à sa place coutumière, à côté de Colpin. Christine dépose deux verres d'eau-de-vie sur la table et leur laisse même la bouteille. « Tenez ! soûlez-vous ! » C'est qu'elle est si heureuse de les voir de nouveau réunis ! On est si bien tous ensemble ! Elle a tant de plaisir aussi à les entendre bavarder ! Car ils bavardent comme ils ne l'ont jamais fait. Ils bavardent comme deux vieilles femmes. Benoît surtout est loquace. On dirait qu'il revient d'un long voyage. Il ne vient que de son jardin. Mais quelles salades, Colpin ! Quels poireaux !

— Je t'en donnerai !

Colpin n'offre rien. Il n'a jamais rien à offrir à personne, à part les œufs de ses poules, le lard de son cochon, ses deux bras pour une corvée — et son cœur à qui sait le comprendre.

LA JAMBE DE BOIS

DE tous ses enfants, c'est Édouard, l'aîné, que Benoît aime le plus et dont il est le plus fier. Édouard est fort, bien découplé et n'a pas peur de la vie. Aucune besogne ne le rebute. C'est lui qui sème le blé chez M. Gerbehaye au printemps; à l'époque de la moisson, il est faucheur; quand l'hiver arrive, il travaille à la sucrerie; et, au mois de février, ceux qui ont une marnière à exploiter s'adressent à lui. Il gagne de fortes journées et remet à sa mère sa quinzaine telle qu'il la touche. Celle-ci lui restitue deux francs pour ses menus plaisirs. Jamais il n'en réclame davantage. Beaucoup de semaines s'écoulent sans qu'il dépense autre chose que les vingt-cinq centimes que lui coûte le paquet de tabac qu'il va acheter lui-même chez M^{lle} Agnès. Il n'est jamais fatigué et ignore les loisirs.

En été, après le souper, il travaille au jardin jusqu'à ce que la nuit tombe; en hiver, il ferre les sabots de la famille au coin du feu; et quand il trouve sa mère devant le pétrin, les mains appuyées sur ses côtes et de grosses gouttes de sueur au front, — la vieille femme commence à se disloquer — il l'écarte, trousse ses manches, lave ses bras, puis de son poing dur pétrit la pâte, la divise, plante un doigt dans chaque morceau, et, après l'avoir roulé dans la farine pour lui donner la forme nécessaire, le place sur une planche où il l'asperge avec de l'eau, afin que la croûte prenne à la cuisson un bel émail.

Son frère, Camille, a toujours en poche l'une ou l'autre chanson imprimée sur du papier à chandelle, qu'il apprend

par cœur le dimanche. Édouard ne chante pas, mais il fredonne parfois un refrain qu'il a entendu voilà bien longtemps et qui lui est resté dans la tête :

« L'amour, c'est le soleil !... »

L'amour... Édouard le comprend comme le reste, en homme sage. A la fête, il fait, comme les autres, sa partie de danse, mais ni la voix cajoleuse des jeunes filles, ni leur sourire enchanteur ne lui troublent la tête, et lorsque minuit sonne (l'heure des honnêtes gens), il s'en retourne sans rêvasser, du pas égal de quelqu'un qui ne fuit rien et qui ne court après personne. Plus d'une jeune fille pourtant ne demanderait pas mieux que d'être aimée par ce beau gars. Quand, par les soirs d'été, elles passent en groupe devant sa demeure et qu'elles le voient accoudé à la barrière, fumant sa pipe, nu-tête, en bras de chemise, le gilet déboutonné, calme, sérieux, la mine fleurie, avec son éternel air de bonne humeur, elles se risquent parfois à le provoquer :

— Vous ne voulez pas venir avec nous, Édouard?

— Non, répond-il, en montrant toutes ses dents dans un sourire; j'ai peur...

— Vous avez peur du loup, Édouard?

— Justement ! j'ai peur du loup...

Vis-à-vis d'Odile, toutefois, il se montre un peu plus tendre. C'est lui qui la salue le premier :

— Bonjour, Odile !

Odile marche sur ses dix-neuf ans. Elle a une jolie taille, un peu forte, ainsi qu'il convient à une paysanne, une figure régulière et colorée, de grands yeux bleus; puis elle est habile de ses mains et d'un caractère aimable et doux...

Édouard pèse tout cela, en homme sérieux, qui calcule tous ses actes, même ceux qui n'intéressent que son cœur.

Il ne dit toutefois encore ni oui, ni non, parce qu'il songe que le mariage lie les gens pour l'existence et qu'il ne veut se donner qu'une fois, loyalement et pour toujours.

Comme d'habitude, cette année-là, à la fin de septembre, M. Gerbehaye entreprit le battage de son blé. Une batteuse à vapeur fut installée en plein champ contre une grande meule carrée. Le travail commença à l'aube. Des femmes, debout sur la meule, — en jupe courte, avec un mouchoir noué sur leur tête — se passaient les gerbes, qui allaient tomber sur la plate-forme, où Édouard, perché sur un banc, les éparpillait avec les mains pour les faire glisser entre les tambours. Derrière, des ouvriers enlevaient la paille qui sortait des secoueurs, faisaient de nouvelles gerbes et recommençaient une nouvelle meule. Colpin recueillait dans des sacs le blé qui coulait du tarare.

Le temps était clair. Le matin, la rosée étincelait dans les chaumes, puis elle s'évaporait au soleil et la plaine, unie à l'ouest, un peu renflée à l'est, brillait jusqu'au soir d'un éclat dur et cuivré. Des troupeaux de porcs vaguaient çà et là ; des feux de fanes s'allumaient à droite et à gauche ; un chasseur passait quelquefois au loin ; et des volées de pigeons faisaient, de temps à autre, miroiter dans l'azur la soie délicate de leurs ailes.

La batteuse remplissait la plaine de son ronflement continu. Elle ronflait tantôt avec douceur, tantôt avec colère comme une bête irritée. La courroie qui l'actionnait marchait si vite qu'on ne la voyait pas bouger. Elle semblait mouvoir jusqu'aux ouvriers, dont les gestes uniformes et rapides se succédaient automatiquement. Vers le soir d'ailleurs, on ne les distinguait plus les uns des autres, on ne reconnaissait plus les vieux des jeunes ; toutes les figures étaient recouvertes du même masque de poussière grise. De temps à autre, une silhouette s'immo-

bilisait un instant ; et une main se posait au bas de l'échine, endolorie par ce travail violent.

Seul, Édouard est resté aussi frais et aussi dispos que le matin. La force coule dans ses membres comme l'eau d'une rivière. Au lieu de l'épuiser, l'action rapide de la machine le fouette et l'excite. Ses deux mains qui ont remué la paille toute la journée, ne lui suffisent plus. Il saute sur la plate-forme et pousse du pied le blé sur les tambours. Aussitôt que Colpin l'aperçoit, il se met à crier en faisant des gestes, mais ses paroles se perdent dans le bruit ; et Édouard, dont le corps solide se détache là-haut, tout noir dans le soleil, continue à pousser, d'un pied infatigable, les gerbes dans la batteuse.

Le soleil allait toucher l'horizon. Aucun nuage ne voilait ses derniers rayons, qui s'allongeaient librement sur la terre, mêlant leurs fils d'or aux aiguilles d'or des éteules. Le mécanicien avait jeté une dernière pelletée de charbon dans le foyer et le grand tonneau, monté sur deux roues, tiré par des bœufs, qui amenait de la ferme l'eau nécessaire pour la machine, s'en retournait pour la dernière fois. M. Gerbehaye, qui venait d'arriver pour assister à la fin du travail, regardait avec plaisir le soleil, qui planait maintenant au bout du ciel comme un ballon rouge. Il se tourna vers le mécanicien :

— Nous aurons encore une belle journée demain.

A ce moment, un cri déchira l'espace. Édouard avait glissé... Sa jambe droite était engagée entre les tambours... Renversé sur le dos, il sursautait en faisant voler la paille autour de lui, tandis que ses bras s'ouvraient et se fermaient comme deux ailes et que son crâne frappait à grands coups le zinc poli de la plate-forme...

Colpin, le premier, sauta à son secours. De ses deux bras, il lui enlaça le corps et le maintint immobile jusqu'à ce que la batteuse fût arrêtée. D'autres hommes vinrent

alors l'aider pour dégager la jambe. Puis on descendit Édouard. Le sang coulait à flots de sa blessure; des lambeaux de chair pendaient. On l'emporta sur une ridelle de chariot, capitonnée de paille.

Le docteur arriva dans la nuit. Lorsqu'il eut découvert le membre broyé qu'on avait bandé comme on avait pu pour étancher le sang, il fit une grimace :

— Il faudra qu'on te scie la jambe, mon garçon.

Édouard, dont la figure pâle suait à grosses gouttes, répondit :

— Faut la scier, monsieur le médecin.

Le docteur déballa sa trousse; on prépara de l'eau, des bandages, de la charpie, des serviettes et l'opération commença à la lueur d'une lampe à pétrole. Colpin et le curé assistèrent le docteur. Toute la famille Benoît s'était réfugiée chez les voisins. Dans la nuit silencieuse, on entendait de temps à autre le claquement d'une porte: c'était un homme ou une femme qui venait écouter sur le seuil si le blessé ne criait pas. Le matin, Colpin emporta au cimetière, cloué dans une boîte, le morceau de jambe amputé.

Pendant tout l'hiver, Édouard resta étendu sur son lit. Une corde, fixée au plafond, pendait au-dessus de lui; il s'en servait pour se hisser sur son séant quand il se sentait les reins trop fatigués. Sur une table, placée près du lit, il y avait toujours des oranges, du pain d'épices, du miel, des pommes, des châtaignes, que lui apportaient les voisins.

Lorsque la blessure commença à se cicatriser, on le sortit du lit. Il avait engraisé pendant ces longues heures d'immobilité : il était devenu très lourd, si bien qu'il fallut trois hommes pour l'enlever et l'asseoir dans un fauteuil, devant lequel on plaça une chaise où il put reposer son moignon.

Quand il eut devant les yeux son bout de jambe, il gémit :
— Me voilà arrangé !

Pour le consoler, on lui dit qu'on pouvait marcher sans difficulté avec une jambe de bois. Colpin avait connu un mendiant, amputé comme lui, qui ne se servait jamais de bâton ; il dansait même dans les cours, quand il était de bonne humeur, pour amuser le monde.

Édouard ne répondait pas, mais il réfléchissait. Ce qui le chagrinait surtout, c'était de ne pouvoir travailler et de penser qu'il ne pourrait jamais plus le faire comme auparavant.

Dès que la plaie fut cicatrisée, comme le moignon était encore trop endolori pour supporter le frottement d'une jambe artificielle, le menuisier lui apporta des béquilles, qu'il avait fabriquées lui-même à ses moments perdus. Il y avait mis tous ses soins. Les bouts étaient garnis de rondelles de caoutchouc et sur les crosses il avait fixé, avec des clous de cuivre, deux bandes de velours rouge offertes par M^{me} Gerbehaye.

Lorsque Édouard vit les béquilles qui l'attendaient, dressées à côté de son lit, des larmes lui jaillirent des yeux.

Il les essaya le lendemain et les gens sortirent de leurs demeures pour le voir marcher au milieu de la route. La figure de Benoît et celle de Prudence apparurent aussi à la fenêtre ; mais elles se retirèrent rapidement. Édouard s'avavançait à petits pas, sous la surveillance de son frère Mac, en balançant son moignon. Son inexpérience et la crainte de tomber l'obligeaient à de grands efforts ; il transpira vite ; bientôt, il fut tout en nage et dut rentrer.

Quand il put supporter une jambe de bois, ce fut un nouvel exercice. Il abandonna ses béquilles et n'employa plus qu'un bâton. Pour marcher, il renversait le corps en arrière, du côté de sa bonne jambe, et faisait décrire un demi-cercle à son pilon.

— Ça va ! ça va ! disaient les gens pour l'encourager.

Il répondait :

— Oui, ça va !

Au fond de lui, il pensait que cela n'irait jamais fort bien, parce qu'il était trop gros et trop lourd ; il maudissait sa belle santé qui lui gonflait la figure et ballonnait ses cuisses.

Vers le milieu de l'été, M. Gerbehaye vint le voir. Prudence, surprise par son arrivée, se précipita pour lui offrir une chaise. Elle saisit la première venue, l'abandonna pour une seconde, puis courut vers une troisième.

M. Gerbehaye, ayant remarqué son agitation, lui dit :

— Ne vous gênez pas. On ne doit jamais se déranger pour moi.

Il déposa sa canne sur la table, puis il y mit son chapeau et s'essuya le front. Il sortit ensuite sa blague à tabac et la tendit à Édouard :

— Tiens, bourre une pipe.

Ayant ainsi mis son monde à l'aise, il causa pendant dix minutes, sans morgue, en camarade, passant de temps en temps ses doigts brunis sur la tête de son chien.

Avant de partir, il dit :

— Maintenant que tu es retapé, mon homme, si tu veux revenir travailler...

— Voilà, répondit Édouard, en regardant sa jambe, je n'osais pas vous le demander...

Le lendemain, on le vit arriver à la ferme.

Il y répare les outils, rapièce les paniers, surveille la lessive qu'on étend dans la prairie, tire l'eau du puits, passe les étables au lait de chaux quand une bête est morte d'épidémie. Il ne touche plus que de petites journées, comme les vieux qu'on occupe par charité.

Comme il ne peut plus s'accroupir, ni s'asseoir par terre, il a roulé une souche d'arbre devant sa demeure contre le

fossé de la route, afin de pouvoir encore passer les soirées d'été avec ses amis.

Dans les premiers temps, ceux-ci ne le quittaient pas; mais maintenant ils s'éloignent, après une courte halte. Édouard pourrait les suivre; mais là où ils vont, lui n'a rien à faire; il reste sur son siège, tout seul, à fumer sa pipe dans la nuit qui tombe.

Les jeunes filles du village passent comme jadis. Le plus souvent, elles ne le remarquent pas. Édouard est un jeune homme qui ne compte plus. Seule, Odile n'oublie jamais de le saluer.

Il s'empresse de retirer sa pipe de sa bouche pour répondre :

— Bonsoir, la belle enfant !

Odile sourit; et ce sourire est si frais, si brillant, si lumineux, qu'Édouard porte instinctivement la main à sa poitrine. Sous ce sourire, son cœur se contracte. Lorsqu'elle a disparu, il fixe les yeux sur la route, dont la poussière blanche a conservé l'empreinte de ses pas. Si le bonheur l'avait voulu, cependant !

— Bah !

Édouard agite sa main pour éloigner le fantôme charmant; puis, l'âme déchirée, mais stoïque malgré tout, il fredonne son refrain d'autrefois :

« L'amour, c'est le soleil !... »

L'ASSIETTE DE FAIENCE

I

LORSQU'ON sut dans le village que le médecin collectionnait les « vieilleries », la plupart passèrent en revue leur mobilier pour s'assurer s'il ne s'y trouvait pas l'un ou l'autre objet qui eût pu lui convenir. Les découvertes furent, hélas ! peu nombreuses. Le médecin arrivait trop tard. Il aurait fallu s'y prendre il y a cinquante ou soixante ans, quand nos grands-parents vivaient encore et que nous avions toujours nos vieilles maisons. Depuis lors, nos incommodes et pittoresques chaumières ont disparu et beaucoup de nos anciennes fermes hesbignonnes, avec leurs étables de guingois et leurs corps de logis sans étage, percés de petites fenêtres à croisillons de pierre bleue, ont été transformées. Cela s'est fait après la mort des vieux et quelquefois avant, quand les enfants, arrivés à l'âge d'homme, ont connu l'ambition, le grand vice du XIX^e siècle. Les garçons, qui avaient troqué la blouse contre le veston, les filles qui ne portaient plus la cornette, mais des chapeaux empanachés de plumes et de rubans, ne regardaient plus la grande cheminée à hotte sans rougir. Les premiers insinuaient qu'ils n'osaient pas inviter leurs camarades chez eux parce que la maison était trop laide ; les autres disaient, en soupirant : « Nous n'aurons jamais de galants, notre baraque a l'air trop pauvre ! » Les vieux commençaient par faire les sourds, puis finissaient par céder : « Allons ! allons ! on changera encore cela pour vous satisfaire ! » Souvent le bâtiment dispa-

raissait tout entier et l'on reconstruisait, à front de route, une maison banale qui ressemblait à un gros pavé. Bien entendu, on ne remettait plus en service les assiettes d'étain, ni les plats à fleurs dans lesquels on avait mangé en commun jusque-là. Le dressoir de chêne, majestueux et plein de caractère, passait dans la grange, en attendant d'être dépecé pour faire des auges aux cochons. Et les bouilloires bosselées et les chenets de fonte et les crémailières s'en allaient on ne savait où, vendus le plus souvent, avec les étains, comme vieilles ferrailles. Alors le règne des chromos commençait et le christ lui-même, le beau christ de cuivre jaune, cédait la place à un minable bon Dieu de plâtre, un bon Dieu moderne...

Oui, le médecin arrivait trop tard. Sans le menuisier, un bonhomme entre deux âges, tête ronde et crépue, figure mobile, œil vif, qui se passionnait facilement pour tout ce qui sortait de l'ordinaire, son butin se serait réduit à quelques vieilles chaises, à un bénitier et à deux ou trois plats fêlés. Ce fut le menuisier qui découvrit que le vieux Badoul reposait ses os disloqués dans un fauteuil Louis XV. Cette révélation amusa le vieillard, mais quand on lui parla d'acheter son siège, qui était rafistolé avec des cordes et branlait d'un pied, il se mit à gémir et se rencogna tout au fond comme un escargot menacé d'être extrait de sa coquille. — « Comment voulez-vous, disait-il, que je me passe de mon fauteuil, avec ma mauvaise jambe ! » Et il regardait sa jambe droite, toute tordue, avec une mine longue et une lèvre qui pendait. — « Mais on vous le remplacera votre fauteuil ! » lui criait-on dans l'oreille. — « Oui, vous le dites... ». — « Alors vous n'avez pas confiance dans le médecin ? » — « Oh ! comme vous y allez ! je ne dis pas cela. » — « Hé ! on vous comprend !... vous voulez vous faire payer cher... flouer le monde... Vous ne changerez pas... vous mourrez dans la peau d'un

filou ! » — « Mon Dieu ! peut-on dire ! Un filou ! Moi ! (Badoul levait les yeux et les mains pour attester le ciel.) De ma vie, je le jure, je n'ai volé personne... Et puisque le médecin le désire, tenez ! il aura mon fauteuil ! » Mais cinq ou six minutes après, il se ravisait : « Écoutez ! je n'ai rien dit... » Puis, comme le menuisier, écœuré, faisait mine de lui tourner le dos, il craignit de manquer une bonne affaire et le rappela : « Alors, vous me donnerez un autre fauteuil... vous le promettez... un fauteuil rembourré... et une pièce de cinq francs?... Est-ce dit ? » — Ce fut dit, pour en finir.

Le menuisier passa ensuite chez la vieille Simonne. Il y alla par acquit de conscience, n'espérant rien y trouver, car Simonne était très pauvre. Sa maison — une cabane à toit de chaume — était même vendue depuis longtemps, sous réserve d'usufruit, avec son poulailler de torchis, son puits découvert, son jardin, ses trois arbres et son buisson de ronce, au propriétaire du terrain voisin. Lorsque le menuisier entra, Simonne le regarda longuement, de ses petits yeux immobiles, sans bouger de sa chaise. Elle vit qu'il inventoriait le mobilier d'un coup d'œil circulaire et se demanda : « Qu'est-ce que cet homme vient faire ici ? » Décidément, non, il n'y avait pas grand'chose chez Simonne, à part une « archelle » qui supportait trois assiettes. Le menuisier négligea l'archelle, faite de deux planches grossières, pour examiner les assiettes, qui étaient coloriées et paraissaient vieilles.

— Les avez-vous depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— Ces assiettes...

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— C'est que le docteur pourrait vous les acheter...

Les vendriez-vous ?

— Non !

— Pourquoi, non?

— Parce que c'est non.

Simonne parlait d'une petite voix flûtée, les regards fixés sur ses genoux, sans que sa figure trahît un sentiment quelconque. « Elle est encore plus rouée que Badoul, pensa le menuisier; elle nous manigance déjà un tour; soyons prudent et n'insistons pas pour le moment. » Et il s'en alla d'un pas indifférent, sans manifester ni joie, ni mécontentement, sans dire « adieu », ni « Dieu vous garde ». Mais il fit son rapport au docteur, qui vint lui-même voir les assiettes. L'une était illustrée d'un paysage oriental, avec des tours, des dômes, des minarets, des palmiers, des aloès, le tout servant de fond à une statue équestre dont le relief n'était pas suffisamment accusé pour qu'on pût décider à l'œil nu, si elle représentait Godefroid de Bouillon ou Saladin. L'autre figurait une scène humoristique : un coin de plage, avec une cabine et deux bourgeois pansus, homme et femme, qui venaient, disait la légende, de piquer une tête, ce dont avait profité un affreux crabe pour s'accrocher au nez du bourgeois. C'étaient deux spécimens parfaits du mauvais goût qui a sévi dans les arts industriels pendant la première moitié du XIX^e siècle. C'étaient deux horreurs qui arrachèrent une grimace au médecin. La troisième assiette, par contre, le réjouit. Il y reconnut un bel exemplaire de l'ancienne fabrication liégeoise, qu'il enleva aussitôt de l'archelle pour aller l'examiner au jour. Dans le fond de l'assiette, aux bords festonnés et colorés en rose, se dressait un Chinois vêtu d'une robe d'un rose sombre, avec une ceinture jaune et des manches bleues; il fumait dans une longue pipe et sa tête moustachue, légèrement rejetée en arrière, était coiffée d'un chapeau conique de couleur verte, que terminait un gros bouton; le bas de sa robe traînait dans l'herbe et, derrière lui, se dressait un grand bouquet de

fleurs roses. « Une assiette dite « au Mandarin », murmurait le docteur entre ses dents, tandis qu'il la faisait tourner dans le rai de soleil qui tombait de l'étroite fenêtre :

— Vous avez là une belle assiette, vieille mère; vous devriez me la vendre.,

— Je ne la vends pas.

— Alors, vous allez me la donner. Quand vous serez malade, je vous soignerai gratuitement.

— N'est-ce pas vous qui êtes le médecin des pauvres? Avez-vous le droit de leur prendre quelque chose?

Le docteur sourit. La remarque est juste. Mais quel hérisson que Simonne !

Oui, quel hérisson ! Petite comme une poupée, sèche comme une racine de buis, elle vit en solitaire dans sa cabane, avec ses deux poules. Contrairement aux autres vieilles, dont la bouche remue toute seule, elle n'adresse pas volontiers la parole aux gens. Elle ne fait non plus jamais de discours à son horloge, pas plus qu'à son poêle, à son moulin à café ou à ses poules. Elle tourne le dos au monde, comme si elle avait eu une querelle avec lui et qu'elle lui eût gardé une amère rancune. Deux fois par semaine seulement, elle sort de chez elle, coiffée d'un bonnet noir, les mains fourrées dans ses manches, marchant à petits pas, la tête baissée. Elle fait son tour, c'est-à-dire qu'elle va mendier ici et là, chez les rentiers, dans les fermes, chez le curé. Il ne lui faut d'ailleurs pas grand' chose pour vivre. Elle mange peu. Par contre, elle a toujours sur son poêle une cafetière qui chauffe et dont elle se verse fréquemment une demi-tasse, qu'elle avale avec un minuscule morceau de sucre. Elle est propre jusqu'à la manie. Plusieurs fois par jour, elle promène une loque sur ses chaises, sur l'appui des fenêtres, sur la tablette de la cheminée et frotte son christ de cuivre, qui

brille comme de l'or. Les uns disent qu'elle est « drôle » ; les autres assurent qu'elle n'est pas si bête qu'on le croit. Cette dernière opinion est celle du vieux Badoul, qui dit au menuisier : « Vous n'aurez pas aussi facilement son assiette que vous avez eu mon fauteuil » ; puis qui ajoute, d'une voix amère : « Vous l'avez eu à bon compte, mon fauteuil ! »

Lorsqu'on sut que Simonne avait une assiette ancienne, une assiette rare, qu'elle refusait de vendre et qui valait peut-être cher, Pierre et Paul voulurent la voir. Le garde, avec ses souliers crottés, le facteur avec sa fourche, l'agent d'assurances avec son parapluie mouillé, les fermiers avec leurs chiens passèrent successivement chez elle. Tandis qu'ils contemplaient l'assiette en disant, les uns : « C'est une belle pièce ! », les autres : « Tiens ! tiens ! » ou « Je ne m'y connais pas », elle bougonnait derrière leur dos, si l'on peut appeler bougonnement les réflexions désobligeantes que ses lèvres minces modulaient en sourdine et qui s'adressaient à la boue ou à la poussière dont ces gens maculaient sans façon le sol de sa demeure. Après leur départ, elle balayait, frottait, grattait, raclait, puis lasse, essoufflée, elle se laissait tomber sur sa chaise et murmurait : « Les diables !... Ils me feront mourir. »

Un jour, il lui vint une idée : elle enleva l'assiette. Quand Janvier, le cabaretier, se présenta à son tour, il ne la trouva plus.

— Qu'avez-vous fait de votre assiette ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

— Vous l'avez cachée ?...

— Je ne sais pas.

Janvier n'en tira rien de plus. Parlait-elle sincèrement ? Se moquait-elle ? Déménageait-elle ? Il aurait fallu être beaucoup plus malin que le cabaretier pour lire dans le cerveau ombrageux qui se cachait sous le masque cuivré de Simonne. L'homme s'en alla tout déconfit, d'autant

plus que sa démarche n'avait pas été dictée par un simple sentiment de curiosité. Il s'agissait pour lui d'une affaire dont il croyait devoir, en âme et conscience, toucher un mot à Colpin.

Le lecteur ne s'attendait sans doute pas à entendre prononcer le nom de notre ami à propos d'une assiette de faïence... Qu'il sache donc, le bon lecteur, que Simonne était la tante de Colpin, sa « droite tante ». Ils n'habitaient pas la même localité, mais se voyaient quatre fois l'an. C'était le neveu, cela va sans dire, qui se déplaçait. La première fois, à l'occasion de la petite fête de son village, qui tombait à la Pentecôte. Il portait alors à Simonne une tarte au riz. La seconde fois, c'était à la grande fête, en septembre, dans les environs de la Saint-Lambert. Il se mettait alors en route avec une tarte aux prunes. La troisième fois, c'était en décembre, quand il avait tué son cochon. Il emportait alors, noué dans un mouchoir de poche, un morceau d'échine et deux côtelettes. Colpin se rendait enfin chez sa tante le dernier dimanche d'août. C'était maintenant la fête au village de Simonne et Colpin, ce jour-là, allait « remanger » ce qu'il avait porté à la vieille femme les trois autres fois.

Huit jours d'avance, il en parlait à Benoît : « Dimanche prochain, je vais à la fête ! » Et passant les pouces dans ses bretelles, il gonflait son jabot : « Dimanche prochain, je vais à la fête ! » Il gonflait son jabot et se purléçait les lèvres. On allait boire, manger et rire toute une journée, toute une longue et sainte journée. « Ah ! Benoît, fera-t-il beau dimanche ? Le vent ne tourne-t-il pas ? » Le jour venu, on se levait au chant du coq. Colpin prenait avec lui trois de ses enfants. Christine qui devait les habiller, s'agitait, courait, criait sur l'un puis sur l'autre : « Peigne tes cheveux ! Lave tes oreilles ! Dépêche-toi, ton père a déjà sa canne ! »

C'était vrai : Colpin avait déjà sa canne. « Allons, mes amis ! Une... deux !... » Et levant son bâton de néflier, il ouvrait la marche, coiffé de sa casquette de drap qu'il portait comme on la porte les jours de fête, c'est-à-dire sur l'oreille. A ce moment, la cloche sonnait pour la première messe et les gens qui se rendaient à l'église disaient :

— Voilà Colpin qui va à la fête !

— Oui ça, mes amis !

— Vous aurez du beau temps...

— Du temps à l'idée.

Après s'être abrité un instant sous le dernier buisson du village, pour allumer sa pipe, il s'enfonce dans les champs. Le vent ballonne sa blouse, son bâton ponctue chacun de ses pas et une fine poussière monte en nuage derrière son dos. « Quel temps ! » Cette exclamation résume toutes les impressions de Colpin : la joie de se sentir libre, le plaisir de fumer une bonne pipe, la satisfaction de voir autour de lui une campagne illuminée de soleil. A cette époque, la Hesbaye n'a plus son opulent manteau d'or. Elle porte maintenant une robe rapiécée, une robe d'Arlequin faite de pièces grises, brunes, noires et vertes que rehaussent par-ci par-là, l'argent des éteules et le cuivre des avoines. Vieille défroque aux couleurs fanées, mais savoureuse encore et riche en nuances. La terre, fatiguée, a mis sa robe de chambre. La terre va s'endormir. Pour bercer son sommeil, voici que monte là-bas la chanson aigrette d'une petite gardeuse de porcs. L'alouette ne l'accompagne pas. Les oiseaux ne chantent plus. Mais la perdrix caquette dans les sillons et quelquefois un lièvre, immobile entre deux plants de betteraves, dresse la tête, vous regarde, puis, épouvanté de reconnaître un vilain homme, rabat ses grandes oreilles, trousse sa queue, fait demi-tour et disparaît comme une balle.

Suivant Colpin, on met une heure et quart pour

atteindre le village de Simonne. Par contre, Jacques, son fils, soutient qu'il faut une heure et demie. Nous n'entrons pas dans leur dispute. Il nous suffit de savoir que la route est assez longue pour que Colpin eût le temps de mourir de soif, si la Providence, qui a ménagé des oasis dans le désert, n'avait placé, ici aussi, à mi-chemin, le cabaret de la « Croix de Mai » où le voyageur altéré peut se rafraîchir. Colpin entre, boit deux grandes gouttes, s'essuye le front au coin de sa blouse, rallume sa pipe et se remet en route. Vers neuf heures, il est à destination.

— Mes amis, dit-il alors à ses enfants, nous irons d'abord dire bonjour à Janvier.

En entrant chez le cabaretier, on s'aperçoit que c'est la fête. Une grosse torche de paille repose devant le seuil de pierre bleue, savonné à grands coups de brosse. Dans le vestibule, une odeur de chaux vous prend au nez ; le cabaret a aussi été reblanchi. On a également renouvelé les affiches, ainsi que la rose de papier jaune qui pend sous la suspension. Les rideaux des fenêtres sont raides et blancs, et Janvier a mis son veston d'alpaca.

— Qui voilà !

Janvier et Colpin se donnent une poignée de main qui les secoue comme s'ils voulaient se renverser. Leurs regards se pénètrent jusqu'à l'âme. Ils s'embrasseraient s'ils n'étaient pas des hommes. Janvier remplace l'accolade par de grosses tapes amicales sur l'épaule de Colpin.

— Qui voilà !... Il ne faut pas demander si la santé est toujours bonne et si la famille va bien !...

Janvier caresse le menton de Paul, de Jacques et de Lina.

— Quels beaux enfants ! Combien en avez-vous ?

— Six...

— Six !

— Et il en viendra encore !

— Heureux homme !

Janvier aime Colpin, sincèrement, profondément, à grands gestes et à grand bruit, comme un commerçant qui entend ses intérêts doit aimer une bonne pratique. Colpin est un de ces clients dont les cabaretiers disent « qu'ils ne passent jamais outre ». Qu'il ait soif ou non, il s'arrête chez Janvier à l'aller et au retour, et, comme à « La Croix de Mai », il boit ses deux grandes gouttes. Le cabaretier le sait :

— C'est une « grande » que vous prenez...

— Oui, et trois petits verres de bière pour la jeunesse.

Il avale la première goutte d'un trait et fait traîner la seconde. Il ne veut pas déranger Simonne qui, à cette heure, prépare le dîner. Tout en fumant sa pipe, il regarde le monde qui entre et qui sort. La plupart sont des jeunes gens qui se sont renippés des pieds à la tête à l'occasion de la fête et qui, tout fiers de leur beau plumage, viennent faire la roue devant la fille de Janvier, une grosse brune, plantée derrière le comptoir, où elle exhibe d'appétissants bras rouges. Ils ont de l'argent dans leur poche, les farauds, et paient généreusement des tournées pour conquérir le cœur de la belle brune :

— Versez un verre à celui-ci... Versez un verre à celui-là... N'oubliez pas votre père... Et l'homme, là-bas dans le coin, ne prend-il rien?...

L'homme, c'est Colpin. On ne le croira pas, mais il hésite. Il regarde son verre, où il reste un petit fond; il fait remarquer que la journée est longue et qu'on n'est encore que le matin... Puis : « Allons ! Il ne faut pas faire de tort au commerce ! » Il vide le petit fond et tend son verre à Janvier, qui le remplit en souriant.

Pour ne pas faire de tort au commerce, pour faire sourire Janvier, il boit tous les verres qu'on lui paie jusqu'à l'heure de midi. Aussi est-il un peu gai quand il arrive chez Simonne. Il sifflotte entre ses dents et, avant d'entrer, frappe un coup de bâton à la fenêtre :

— Hé là ! Le dîner est-il prêt ?

Puis il se précipite vers la vieille femme :

— C'est donc aujourd'hui qu'on va danser !

Il fait mine de l'enlacer par la taille, mais Simonne se rebiffe :

— Ne viens pas si près de moi... Tu pues déjà le « péquet » !

Et elle lève sur lui l'écumoire avec laquelle elle vient d'écumer son bouillon.

— Tout est prêt, va, tout est prêt... Hé ! toi, crie-t-elle à Lina, aide-moi un peu !

Lina, qui a ôté son chapeau, prend la marmite de bouillon et la dépose sur une planchette, au milieu de la table recouverte d'une vieille nappe à carreaux. Chacun a deux assiettes, une à soupe et une plate, posées l'une sur l'autre, ainsi qu'il sied les jours de fête. Chacun a également une cuillère et une fourchette de plomb. Le pain, une grosse miche ronde, repose à côté d'un grand couteau. Et il y a même une cruche de bière.

Colpin renifle la fumée qui monte du bouillon :

— Sacré ! voilà quelque chose qui sent bon !

— Ta femme, répond Simonne, n'en a, sûrement, jamais fait de pareil.

Elle s'assied à table et joint les mains pour le benedicite. Sa figure transparente reluit sous les fins bandeaux de cheveux, qui grisonnent à peine. Aujourd'hui, elle a mis sa coiffe blanche ; elle porte un corsage, une jupe et un tablier noirs ; elle ressemble à une petite vieille pensionnaire d'hospice.

— Vous ne dites rien des enfants, fait Colpin, en avançant son bouillon.

Simonne cligne les yeux, avance la tête :

— Celle-là, dit-elle en montrant Lina, sera aussi laide que sa mère !

— Et Jacques ?

— Jacques... Jacques te ressemble... Ce sera un buveur et un vaurien.

— Et ce lapin-ci ? demande Colpin, en tordant l'oreille de Paul.

Simonne examine attentivement Paul, petit moricaud à la mine chétive :

— Hi ! hi ! Tu as raison de dire que c'est un lapin... Celui-là n'est pas de la famille...

Du coup, Colpin recule sa chaise, secoue la tête, s'ébroue, rit, se donne de grosses tapes sur les genoux : « Y aurait-il un intrus dans sa famille?... Comme ce serait drôle !... »

— Combien as-tu d'enfants ? demande ensuite Simonne.

— Mais vous le savez bien : six !.. Et il en viendra encore !

La vieille lève les deux mains :

— Pauvre malheureux !

— Tiens ! s'exclame tout à coup Colpin, en jetant les yeux sur l'archelle, vous n'avez plus que deux assiettes !..

Lorsqu'il est sorti de chez Janvier, celui-ci l'a suivi dans le vestibule où, l'ayant pris par le bras, il lui a conté à l'oreille l'histoire de l'assiette que Simonne n'a pas voulu vendre :

— Il faut surveiller cette affaire-là...

Colpin, qui est plus fin qu'on ne le croit, n'en a pas parlé tout de suite pour ne pas éveiller de mauvais soupçons chez sa tante. Ce n'est qu'en plein dîner qu'il lance sa remarque, en essuyant les traînées de bouillon qui maculent sa barbe :

— Tiens ! vous n'avez plus que deux assiettes !

— Voyez le bel homme ! riposte Simonne. De quoi je m'occupe !

— Oh ! reprend Colpin, c'est affaire de parler...

Et après un instant :

— Avez-vous cassé la troisième ?

— Non.

— L'avez-vous vendue ?

— Non.

« Ni cassée, ni vendue, pense Colpin ; elle doit l'avoir cachée. »

Le bouillon est avalé. On mange le bouilli, avec du chou vert. Puis l'on passe au rôti, un magnifique rôti croustillant et doré, constellé de clous de girofle, orné de trois feuilles de laurier et qui baigne dans une sauce parfumée. Pour le dessert, Simonne apporte, sur une claie, une grosse tarte, une de celles qu'elle a reçues au cours de sa dernière tournée, la moins fine, une tarte qui bourre. Elle bourre si fort que Colpin est à moitié étouffé quand il arrive à la croûte et que les enfants — il faut bien que je le dise — les enfants rotent...

En quittant la table, Colpin emporta sa chaise, l'inclina dans un coin de la pièce, la cala, puis le dos renversé, la casquette ramenée sur les yeux, commença sa sieste. Simonne s'assit également au coin du feu, croisa ses mains l'une sur l'autre et voulut aussi dormir. Mais les enfants allaient et venaient, ouvraient la porte, la refermaient, criaient, se disputaient. « Mon Dieu ! quelle nation ! » pensait Simonne, qui ne parvenait pas à fermer l'œil, tandis que Colpin ronflait comme un bienheureux dans son coin. Il ronfla d'abord en sourdine, discrètement, comme il arrive de ronfler dans l'église au sermon de M. le curé ; mais bientôt le bruit se développa, monta, s'étendit ; du sourd roulement que fait une boule sur le sol d'un jeu de quilles,

il passa au cahotement tonitruant d'un chariot chargé de ferraille et finit dans un coup de tonnerre qui effraya tout le monde et réveilla le dormeur lui-même, en sursaut...

Il promena autour de lui des regards égarés, comprit que quelque chose d'anormal s'était passé et demanda :

— Ai-je ronflé?

— S'il a ronflé ! Il demande s'il a ronflé ! ricana Simonne, tandis qu'elle s'approchait de la cheminée et prenait, sous le pied de la lampe, trois pièces de deux sous qu'elle distribua aux enfants :

— Voilà pour aller aux chevaux de bois.

En réalité, c'est pour les pousser dehors, afin de pouvoir laver la vaisselle à son aise, puis essayer de faire enfin son petit somme sans être incommodée par les cris et les disputes de ces trois enfants mal élevés qu'elle nomme, elle, « trois petits pourceaux ».

Colpin alluma sa pipe et suivit ses enfants.

Restée seule, Simonne fait intérieurement ses réflexions : « Ce n'est pas un jour de fête pour elle... Elle travaille comme une esclave depuis le matin... Elle aurait vécu deux mois avec ce que sa fripouille de neveu et ses trois canailles d'enfants ont mangé... Quand elle aura lavé la vaisselle, il lui faudra recommencer... » En partant, Colpin lui a dit : « Préparez le café pour cinq heures ! » « Le gaillard ne se gêne pas... Il lui donne des ordres... » « Préparez le café ! ... » « Ne dirait-on pas qu'il est chez lui?... Ne dirait-on pas que c'est un seigneur?... Allons, Simonne, préparez le café pour M. le baron !... » Elle ricane, elle bougonne, elle enrage, mais elle exécute l'ordre de Colpin et prépare le café. N'est-ce pas son « droit » neveu?

Quand elle eut fini, elle se laissa tomber sur sa chaise en poussant un cri de lassitude.

Colpin la trouva endormie lorsqu'il rentra. Pour l'éveiller, il se mit à chanter :

« Ah ! ji v's ainme, lingage di m'patreie,
 Vî wallon, hossîz mes oreie
 Jusqu'à dièrain joû di m'veie ¹. »

— Oh ! vilain homme, que tu m'as fait peur ! s'écrie Simonne, en ouvrant les yeux. Mon cœur bat. Je n'en puis plus !...

Colpin s'était arrêté dans l'entre-bâillement de la porte. Ses yeux luisaient, ses pommettes étaient enflammées ; il avait la casquette dans le cou et, de sa main gauche, brandissait un cigare. De l'autre il battait la mesure.

« Ah ! ji v's ainme, lingage di m'patreie... »

— ... Le café est-il prêt ?

— Il est prêt... Je vais vous le donner... Vous partirez... Ah ! démons que vous êtes tous !... J'aime mieux voir vos talons que les pointes de vos souliers.

Elle se fâchait, Simonne. Mais réveille-t-on une vieille femme de cette façon ? Puis qu'est-ce que ces impertinences ? Paul lui tire des coups de pistolet à l'oreille et, derrière son dos, Jacques beugle dans un mirliton...

Sa colère ne lui fait toutefois oublier aucun des rites familiaux. Avant le départ de ses hôtes, elle découpe quatre quartiers de tarte, que Colpin fourre dans les deux poches de sa blouse. C'est la part des quatre personnes qui ne sont pas venues à la fête.

— Allons ! qu'on se dépêche !

Colpin pousse les enfants devant lui. Il est pressé. Ne doit-on pas encore faire une halte chez Janvier ?

Quand il sort du cabaret, sa casquette lui descend un peu plus dans le cou, sa tête est aussi lourde qu'un boulet

1. « Ah ! je vous aime, langage de ma patrie,
 Vieux wallon, bercez mes oreilles
 Jusqu'au dernier jour de ma vie. »

de plomb et, tandis que sa jambe droite le tire d'un côté, la gauche veut courir de l'autre. Mais Colpin est un homme énergique. Chaque fois que sa tête s'incline et menace de lui faire perdre l'équilibre, il la relève d'un mouvement brusque, comme un cheval qui s'ébroue, et ses jambes auront beau faire, le bâton de néflier, manié d'une poigne solide, les maintiendra au milieu de la route :

« Ah ! ji v's ainme, lingage di m'patreie,
Vi wallon, hossîz mes oreie... »

Autour de lui, Paul gambade en tirant des coups de pistolet ; Jacques, son mirliton à la bouche, essaie d'attraper l'air du roi Dagobert ; et Lina dresse vers le ciel son petit nez fripon, tandis que ses doigts caressent au fond de sa poche une couque de Dinant, en forme de cœur, qu'elle a achetée pour Mac, le fils de Benoît.

Derrière eux, le village flambe comme une forge, dans le soir qui tombe. La grosse caisse du carrousel résonne ainsi qu'un chaudron fêlé et son orchestrion fait un bruit tumultueux de ferrailles entre-choquées. Les violons s'accordent pour la danse. Les flûtes piaulent. Les bugles lancent au ciel leurs notes aigres. Et un concert de voix humaines, un amalgame de cris, d'appels, de rires et de chants domine le tout. Le village flambe et rugit comme un volcan qui va cracher sa lave. Qui donc a prétendu que Pan était mort ? Quel imposteur que ce pilote égyptien, qui, du haut de sa carène, cria un soir cette grande nouvelle aux montagnards de l'Hellade ! Pan vit toujours, mes amis ! En été, il est notre hôte. A chacune de nos fêtes hesbignones, il nous insuffle son âme joyeuse et libertine. Il s'empiffre de viandes rôties, de veau tendre, de côtelettes salées, de poulets, de lièvres, de perdreaux à la table des fermiers ; il s'y remplit le ventre de bière mousseuse, de bordeaux rafraîchissant, de bourgogne

velouté, de champagne capiteux. Il a son couvert mis chez le pauvre, où on lui sert de belles tranches de jambon, de la salade aux œufs et de la moutarde à volonté. Puis il accorde les violons et s'installe dans tous les coins de nos salles de danse, avec un petit verre devant lui. Sa tête brille dans l'ombre. Sa chaude haleine trouble les jeunes filles; le feu qui s'échappe de ses yeux de bouc enflamme le cœur des garçons. Voyez, comme ils font la roue! Voyez, comme elles se trémoussent! Voyez comme elles rayonnent les trois petites filles du vieil échevin, qui s'avancent au bras de leurs galants, toutes roses sous leurs cheveux blonds, et suivies du grand-père qui, pour leur faire honneur, a accroché aujourd'hui à sa redingote verdie la croix civique de 1^{re} classe!...

« Ah! j'v's aime, langage di m'patreie... »

Colpin a raison. Il faut chanter. Pan le veut. Et ses enfants aussi ont raison. Paul qui tire toujours des coups de pistolet dans la nuit sombre; Jacques qui, ayant enfin attrapé l'air du roi Dagobert, s'époumone toujours sur son mirliton; et Lina, Lina la fûtée, la petite Lina maigrichonne, dont les seins poussent à peine et qui continue à caresser, au fond de sa poche, le cœur de pain d'épices qu'elle offrira tantôt à son amoureux...

II

Assis à leurs places coutumières, à droite et à gauche du poêle, le corps éclairé par la lampe posée sur la table, la tête dans l'ombre, Colpin et Benoît conversent. Maintenant que les fumées de la fête sont sorties de son cerveau, Colpin se rappelle l'assiette, une assiette qu'il a certainement vue, mais dont il ne se remémore pas les détails, une assiette que Simonne a cachée et au sujet de

laquelle Janvier, brave homme, lui a dit quelque chose d'important à l'oreille. Cette assiette vaudrait, paraît-il, de l'argent...

Benoît réfléchit. C'est encore là une affaire qui dépasse l'entendement de deux ignorants comme eux et qu'il faudrait, par conséquent, soumettre à un homme instruit. Il en touchera un mot à M. Gerbehaye.

Le fermier l'écoute en soufflant, après avoir retiré sa pipe de sa bouche. Puis, il hoche la tête. Jamais de sa vie, il ne s'est occupé d'assiettes. C'est l'affaire de M^{me} Gerbehaye, cela. C'est elle qui achète les assiettes et qui les casse. Il ferait beau voir qu'il allât mettre le nez dans ses armoires !

— J'entends, répond Benoît en clignant de l'œil ; il en va chez le riche comme chez le pauvre : l'homme marié n'est pas maître chez soi...

Le fermier rit, remet sa pipe dans sa bouche, tire une bouffée et lui tape sur l'épaule :

— Ah ! Benoît !... Ah ! Benoît !... Ne nous tracassons pas, Benoît ! Laissons les assiettes aux femmes. Prenons les femmes telles que le bon Dieu les a faites et le temps comme il vient. Humons l'air et humons le pot. N'épuçons pas la vie. La vie est belle... La vie est bonne...

— Oui-dà ! fait Benoît en clignant ses petits yeux ; quand on est un gros fermier...

— Va voir, dit enfin M. Gerbehaye, va voir M^{lle} Agnès ; elle vend de la vaisselle ; tu trouveras peut-être là à qui parler.

— Mauvais conseil, pense Benoît, je m'adresserai plutôt au curé.

Celui-ci arrêté le lendemain près de l'église, sur un « Permettez-vous, M. le curé ? » écouta à son tour Benoît, la tête penchée sur le côté, les mains croisées sur sa soutane, puis il parla :

— Il s'agit de savoir, primo, si, comme tout le fait supposer, cette assiette est une antiquité. Les antiquités valent cher. Ainsi le vieux Saint-Roch que nous avons relégué sur le confessionnal, où plus aucun paroissien ne daigne le regarder, le vieux Saint-Roch en bois, qui est tout vermoulu et qui ne ressemble plus à rien, vaut une petite maison !

— Sacré... (vous avez failli me faire jurer !...) s'écria Benoît. Est-ce que vous ne riez pas ?

— Je ne ris pas... Mais pour revenir à ton assiette, il faudrait connaître, primo, son origine. Est-elle de Bruxelles, de Tournay, de Rouen, de Strasbourg, de Delft ? Puis, secundo, est-ce une assiette ou un plat ? Un ancien plat de Delft, par exemple, peut valoir mille francs.

Il aurait fallu à Benoît une tête de vingt ans pour retenir tout cela. Il n'en retint que l'essentiel, à savoir qu'un vieux plat peut valoir mille francs...

— C'est un plat, déclara Colpin, quand il lui rapporta cette parole du curé... je tiens que c'est un plat...

Courbé devant le poêle, le coude appuyé sur son genou, le menton dans la main, le front découvert, toute sa barbe projetée en avant, il avait l'air d'un penseur infortuné en mal d'invention. Benoît devina le caractère de ses pensées :

— Qui sait si tu ne seras pas riche un jour !

Colpin se redressa lentement et un sourire ineffable — le sourire qui suit les beaux songes — brilla sur ses grosses lèvres et dans ses yeux noirs.

Jusqu'à présent, il avait aimé Simonne uniquement parce qu'elle était sa tante, sa « droite » tante. Encore était-ce moins chez lui une affection véritable qu'un attachement où la coutume avait plus de place que le cœur. Il ne se serait pas estimé un homme comme tout le monde, s'il n'avait pu annoncer de temps à autre à ses voisins,

comme ceux-ci ne manquaient pas eux-mêmes de le faire : « qu'il allait voir sa parente ». Ensuite, c'était une distraction dans sa vie de pauvre, ainsi qu'une occasion de boire sans que sa femme pût lui faire de reproches. En voyage, on entre — c'est forcé — ici et là dans un cabaret. On y rencontre l'un et l'autre et l'on a tant d'amis, Christine ! Celui-ci paie un verre, celui-là en paie un autre ; soi-même on offre une tournée — c'est forcé — et l'on est soûl qu'on n'en sait rien !... Puis, quand on n'a plus qu'une parente, on y tient. Simonne était la seule personne avec laquelle il pouvait encore parler des vieux, de son père et de sa mère — que Dieu ait leur âme ! — de son grand-père qui le faisait danser sur ses genoux lorsqu'il était petit. On a beau être un homme rude. Le vieux temps est plus fort que tout et l'on ne résiste pas au désir d'aller boire quelquefois une gorgée d'eau fraîche à sa source.

Colpin ne comptait pas que sa tante lui laisserait quelque chose. Il savait qu'elle avait vendu sa maison « de son vivant » et qu'elle mendiait. Maintenant qu'elle pouvait avoir mille francs, il ne l'en aimait pas davantage, mais elle lui devenait plus chère. Il n'était plus seulement son « droit » neveu ; il était aussi son « droit » héritier. Quand la fête de septembre arriva, il dit à sa femme : « Fais une bonne tarte pour la tante ; mets-y beaucoup de sucre et beaucoup de cannelle : cela lui fera plaisir à la pauvre vieille. » En décembre, lorsqu'il eut tué son cochon, il plaça lui même dans le petit paquet, auprès du morceau d'échine, trois côtelettes au lieu de deux. Et au cours de sa halte traditionnelle chez Janvier, il pria celui-ci de le prévenir s'il arrivait quelque chose à la vieille femme. « Vous me rendrez, n'est-ce pas, ce service d'ami ? »

Janvier promit et tint parole.

Un matin d'avril, le brasseur, qui va de village en village, avec son tablier blanc, sa charrette chargée de tonneaux et son cheval couvert de cuivre et de grelots, vint annoncer à Colpin, de la part du cabaretier, que Simonne était au plus mal.

Colpin mit aussitôt ses bons souliers, endossa sa belle blouse, se coiffa de sa belle casquette et empoigna le bâton de néflier. Il arriva à temps. Simonne vivait encore. Elle reposait sur son lit, un vieux lit d'alcôve, qui faisait partie intégrante de sa petite chambre. A son chevet se trouvait une table minuscule qui portait une bouteille de médicament, une cuillère à café, un verre d'eau, un sucrier et une tasse de lait. Trois femmes étaient penchées sur elle et le docteur, qui venait d'arriver, lui tâtait le pouls; une quatrième femme — une grosse commère — était assise au fond de la pièce, sur un vieux coffre, recouvert d'une peau de vache, blanche et rousse, pelée par-ci, décollée par-là. Quand Colpin entra, on lui fit signe de marcher doucement. Il s'avança sur la pointe des pieds et attendit, pour parler, que le docteur eût achevé l'examen du pouls. Alors, il demanda : « Qu'est-il donc arrivé à ma vieille tante ? » Les trois femmes, qui se trouvaient près du lit, répondirent en même temps. C'étaient les poules qui avaient donné l'éveil. Il y avait trois jours, à midi, on les avait vues devant la porte fermée, qu'elles frappaient à coups de bec. — « Je suis entrée », dit l'une des femmes. — « Vous vous trompez, fit une autre, c'est moi qui suis entrée. » — « Pourquoi mentir ? s'écria la troisième. Vous savez bien que c'est moi qui suis entrée la première ! » — Enfin, on était entré et l'on avait trouvé Simonne étendue par terre. Maintenant, elle était arrivée à sa fin... — « Il n'y a plus rien à faire, n'est-ce pas, M. le médecin ? » Le docteur fit signe que non, puis Colpin, se penchant au-dessus de la malade, lui dit : « Bonjour, ma tante ! Me

reconnaissez-vous? » Comme elle ne répondait pas, une des femmes intervint : « C'est Colpin, votre neveu; vous le reconnaissez, n'est-ce pas? » Simonne fit un petit geste qui signifiait peut-être oui, peut-être non, peut-être rien du tout. Il fut toutefois traduit par oui et l'on conclut qu'elle avait encore toute sa tête. Mais quelle pauvre misérable petite chose était devenue la vieille Simonne ! Sa tête n'avait plus que la grosseur d'un poing, la grosseur d'une tête de poupée, verdâtre et lisse, avec deux grands trous à la place des yeux et des lèvres fripées qui étaient tombées au fond de sa bouche. Ses mains, étendues sur la couverture, ressemblaient à des pattes de dindon. Elle respirait lentement, faiblement, difficilement. « Ses lèvres deviennent sèches, dit l'une des femmes; donnons-lui un peu de lait. » Elle lui en glissa une cuillerée dans la gorge. Quand Simonne l'eut avalée, elle ouvrit les yeux comme si les forces lui revenaient et regarda, l'une après l'autre, les personnes qui l'entouraient. Puis elle remua les lèvres : « Femme Doucet, dit-elle d'une voix à peine perceptible, vous aurez mon châle de cachemire... Femme Lismonde, vous aurez ma cotte de mérinos... Femme Mathy, vous aurez ma capote de drap... » Elle toussota quelques petits coups. « M. le médecin, continuait-elle ensuite, vous pourrez... prendre... l'a... l'assiette... »

Colpin qui, jusque-là, avait observé l'attitude recueillie que la bienséance commande devant les mourants, changea de physionomie. Sa figure prit l'expression maussade d'un enfant qui voit distribuer des friandises autour de lui et qu'on paraît oublier. Voyant que Simonne allait refermer les yeux et retomber dans l'assoupissement, il écarta rudement les femmes : « Et moi, votre « droit » neveu, n'aurai-je rien? » Simonne rouvrit les paupières; ses prunelles devenaient ternes et vitreuses. Sa poitrine se souleva dans une sorte de grand effort : « E-e-e... » Elle

voulait manifestement parler encore, mais la vie s'en allait. « Vous, dit-elle enfin... vous... vous trouverez... » Elle essaya de lever la main, mais le geste ne s'acheva pas et elle commença à râler. « Vite, la chandelle bénite ! » Les trois femmes gesticulaient, couraient. Le docteur était parti. Colpin regardait par la fenêtre. Et la commère, assise sur le coffre, pleurait à gros sanglots, la tête dans son tablier.

— Hé ! femme Prunau, dit une des autres, venez donc nous aider... Vous êtes là que vous ne faites rien !

Mais la femme Prunau s'enfuit. Elle avait peur des morts.

Lorsque Simonne fut ensevelie et que les trois femmes eurent remplacé les objets qui se trouvaient sur la petite table par un christ, un verre d'eau bénite, une branche de buis et deux bougies, elles annoncèrent qu'elles devaient partir pour préparer leur souper, mais promirent que leurs maris viendraient faire la veillée. Colpin déclara sèchement qu'il n'avait besoin de personne. Il était devenu taciturne et sombre. Quand il fut seul, il alla s'asseoir dans la cuisine, s'appuya sur la table et médita. « A son idée », Simonne devait avoir caché de l'argent quelque part...

Au souper, la femme Prunau raconta ingénument à son mari que Simonne avait légué ses meilleurs vêtements à ses trois compagnes.

— Et à toi, elle n'a rien donné ?

— Rien.

Prunau se mit en colère et traita sa femme de propre à rien et de grande dinde. Pourquoi n'avait-elle pas demandé la bêche ? Une bêche légère et facile, avec un manche en frêne, poli comme un os, qu'il empruntait volontiers pour retourner son bout de champ. Il la deman-

dait même si souvent qu'il avait fini par la considérer comme sienne. Quand il allait la prendre, il disait : « Je viens chercher *ma* bêche ! » Et lorsqu'il la restituait : « Je rapporte *ma* bêche ! » Quelle dinde ! quelle paillasse ! quel emplâtre ! Quelle grosse dondon que sa femme ! Elle ne pensait jamais à rien. Elle ne s'inquiétait jamais de rien. Elle ne tirait jamais parti de rien. Depuis trois jours, elle avait cependant passé tout son temps chez Simonne, négligeant son ménage et laissant brûler le dîner !

La grosse dondon, qui était de tempérament flegmatique, accueillit l'orage sans beaucoup s'émouvoir. Elle ne dit pas qu'elle n'avait rien fait d'autre chez Simonne que de rester assise sur le coffre recouvert d'une peau de vache. Son calme acheva d'exaspérer Prunau qui lui mit son poing sous le menton et approcha de son nez sa tête jaune et sèche, sa tête en casse-noisette, que surmontaient deux mèches de cheveux grisonnants, relevées en houppes au-dessus des oreilles. Puis, regardant les pommes de terre qui fumaient devant lui, il cria d'une voix rageuse : « Je vais manger de mauvais cœur ! »

Après le souper, il dit :

— Donne-moi mon écharpe. Je vais veiller Simonne.

— La femme Doucet m'a dit, répondit son épouse, que Colpin ne veut personne.

— Décidément, pensa-t-il, la bêche m'échappera...

Et Prunau, attaqué par un accès de bile, se tordit sur sa chaise comme un sarment qui brûle.

Vers dix heures, une ombre se glissa dans la cour de Simonne. La nuit était noire, le vent secouait les arbres, de gros nuages se bousculaient dans le ciel et de temps à autre on entendait tomber quelques gouttes de pluie. Comme d'usage après un décès, les chiens hurlaient.

L'ombre contourna sans bruit la maison et s'arrêta devant la petite fenêtre de la chambre. Il n'y avait plus qu'une bougie qui brûlait. Sa lueur dansait sur la morte, dont le corps était recouvert d'un drap blanc, qui s'était enfoncé dans les orbites des yeux et dans le creux des joues, s'était moulé sur l'arête tranchante du nez et faisait saillie sur l'os du menton. Par terre, occupant toute l'étendue de la pièce, Colpin dormait, la tête contre la peau blanche et fauve du vieux coffre. Pour respirer à l'aise, il avait déboutonné son col. Pour reposer ses pieds, il s'était déchaussé. Les crins de sa poitrine se mêlaient aux poils de sa barbe et ses ongles noirs sortaient par les trous de ses chaussettes. Il ressemblait à l'ogre à qui le Petit Poucet vient d'enlever ses bottes. Prunau — l'ombre c'était Prunau — n'avait jamais vu une veillée semblable. Ses deux houppes de cheveux frémirent sous sa casquette, il appuya les mains sur son cœur qui battait, refit à pas de loup le tour de la maison et regagna vivement son logis.

Le surlendemain, le curé vint chercher Simonne, avec la croix et les enfants de chœur. Le bedeau étendit sur son cercueil le drap noir à franges d'argent de la confrérie du Saint-Rosaire. On lui fit un petit service, on l'aspergea d'eau bénite, on la parfuma d'encens, puis on la porta au cimetière.

Pax tecum ! pauvre âme. Repose en paix dans la terre maternelle, où les os de quelqu'un auront peut-être tressailli à ton arrivée. Car tu ne fus pas toujours insignifiante et vieille. Tu fus également jeune et folle comme Lina. A l'aurore de ta vie, quand l'amour t'embrasa de ses premiers feux, tu as sans doute offert aussi à quelque petit Mac, en rougissant, une couque de Dinant en forme de cœur. Maintenant le rideau est tiré. Ton idylle et tes

peines sont finies. La semaine prochaine, on rasera ta maison, la dernière chaumière du village, Colpin emportera tes deux poules et ton chétif mobilier et l'humble nom de Simonne disparaîtra de la bouche des hommes...

Colpin emportera en outre deux cent vingt-cinq francs — dix napoléons et cinq pièces de cent sous — qu'il a dénichés au grenier, dans une crevasse du mur. Il emportera également — s'il plaît à Dieu ! — l'assiette de faïence, à laquelle le docteur a délicatement renoncé et qui doit être dans le vieux coffre qu'il n'a pu ouvrir encore faute d'en avoir trouvé la clef. C'est pour recommencer ses recherches qu'il retourne à grands pas après le service. Pour cela et parce qu'il a hâte aussi de passer chez son ami Janvier, où il se fera donner de l'eau-de-vie, une grande bouteille !

Il conversait dans la maison de sa tante avec cette bonne bouteille, dont il avait déjà bu tout un quart, quand trois femmes entrèrent. L'une dit : « Je suis la femme Doucet. » — L'autre dit : « Je suis la femme Lismonde. » — Et la troisième dit : « Je suis la femme Mathy. » Ces trois personnes ne se ressemblaient pas : l'une avait la figure ovale, l'autre le visage pointu et la troisième une face camuse. Mais elles étaient maigres toutes les trois, édentées toutes les trois et toutes les trois brunes, sèches et plates de poitrine. Toutes les trois avaient aussi le même regard cupide. Ayant rappelé leurs noms, elles ajoutèrent en chœur :

— C'est nous qui avons soigné Simonne et qui l'avons ensevelie.

— Eh bien ! je vous remercie, mes bonnes femmes !
répondit Colpin.

Elles se regardèrent et reprirent :

— Je viens chercher mon châle de cachemire...

— Et moi, ma cotte de mérinos...

— Et moi, ma capote de drap...

— Ah ! fit Colpin.

— C'est Simonne qui nous les a donnés !

— Ah ! répéta Colpin... Y a-t-il un écrit?...

Les femmes, ahuries, s'agitèrent :

— Mais vous étiez présent... Vous avez entendu Simonne... Elle a dit...

— Mes braves femmes, poursuivit Colpin, en faisant un pas vers elles, vous n'aurez rien du tout...

— Comment !... Et la parole de votre tante?... Vous reniez sa parole?...

— Il n'y a rien ici pour vous, mes enfants... Allez-vous-en... Et que le Seigneur vous bénisse !

Il faisait de nouveau un pas, en écartant les bras pour les pousser dehors, lorsque la femme Prunau, se faulant entre les trois autres, apparut devant lui. Elle avait vu entrer ses voisines et, se doutant qu'elles allaient réclamer leurs cadeaux, elle avait cru le moment favorable pour demander la bêche et réparer ainsi l'étourderie que son mari lui avait si aigrement reprochée l'avant-veille.

— Encore une ! dit Colpin. Mon Dieu ! toutes les femmes !

— Mais toi, au moins, tu es belle, ajouta-t-il... Tu n'es pas comme celles-là... Ptùù !... — Et il fit le geste de cracher sur les trois autres, qui agitaient maintenant, comme des harpies, leurs têtes convulsées par la colère.

— Toi, tu es belle ! continua-t-il, tandis que ses petits yeux concupiscent dévoraient la grosse femme, un peu blette déjà, mais qui possédait encore de rondes joues avenantes et une gorge potelée.

— Ah ! canaille !... En même temps qu'il prononçait cette douce parole, il empoignait la femme Prunau par les épaules, collait ses grosses lèvres contre sa joue et sa longue barbe lui balayait le menton.

— Ah ! canaille !

— Tu me chatouilles, l'homme ! cria la femme, en poussant de petits cris de plaisir, tandis qu'elle se contorsionnait comme une chatte pour essayer de se dégager.

— Voyez-vous la salope ! dit une des harpies.

— Quel scandale !... Allons-nous en ! s'écrièrent les autres.

La femme Prunau, qui avait le jugement épais et la réflexion lente, comprit alors qu'elle venait de s'exposer aux coups de langue. Elle emboîta le pas aux trois harpies et essaya de s'excuser :

— Je n'en puis rien !... C'est lui qui m'a empoignée !... Oh ! le sale homme !... Comme il pue le « péquet » !...

— Nous le dirons à Prunau...

— Dites un mot seulement !

La femme Prunau s'était campée au milieu de la route, un poing sur la hanche. Elle tendait l'autre vers ses trois voisines, secouait sa figure qui, de rose, était devenue cramoisie, et agitait son chignon qui finit par se dérouler, laissant échapper un flot de cheveux que le vent fit tournoyer autour de sa tête :

— Dites un mot !... Ah ! vous voudriez me salir... ! Vous voudriez salir une honnête femme !... Mais je vous ai vues, moi !... Je vous ai vues voler chez Simonne... Toi, femme Doucet, tu as volé du café ! Toi, femme Lismonde, tu as volé du sucre ! Toi, femme Mathy, tu as volé de la farine !... Voleuses ! voleuses ! voleuses !!

Sur le seuil, Colpin riait :

— Voyez-vous, les rusées !... Elles s'étaient déjà payées elles-mêmes... Et elles voulaient encore que je leur donne le châle de cachemire, la cotte de mérinos et la capote de drap...

Il rentra, but une gorgée à sa bouteille, puis se mit à la recherche de la clef du vieux coffre. Ne la découvrant pas, il fit sauter la serrure. Il trouva le châle de cachemire, la

cotte de mérinos, la capote de drap et, en dessous, l'assiette de faïence, qu'il prit tout de suite pour aller la regarder au jour :

— Hé ! voilà quelque chose de beau !

Il considérait curieusement l'image qui en décorait le fond :

— C'est une femme, dit-il en voyant la robe... On dirait qu'elle est en position... Elle fume, nom de nom !... Bonjour, Madame !... Ho ! Elle a des moustaches !... Ce n'est pas une femme... Bonjour, Monsieur !...

Puis, il se mit à rire à gorge déployée. Cette étrange personne était coiffée d'un entonnoir !

Il déposa précieusement l'assiette sur la cheminée. Il venait de sentir qu'il avait faim. Dans l'armoire, il trouva des œufs et un morceau de lard : il se fit une vaste omelette.

Puis, la barbe pleine de sauce et d'œuf, il reprit l'assiette. Qu'est-ce que cela pouvait bien valoir ? Si ç'avait été un plat, cela aurait pu valoir mille francs... Mais ce n'était pas un plat. Tandis qu'il tournait et retournait l'assiette dans ses grosses mains, il entendit la voix de Lerat, le chiffonnier, qui criait de maison en maison : « N'avez-vous rien à vendre ? Des os, des vieux fers, des loques ?... »

— Hé ! Lerat ?

Colpin s'était précipité sur le seuil, avec l'assiette.

— Que donnerais-tu de ceci, camarade ?

Le chiffonnier prit l'assiette, la tourna dans tous les sens, examina l'image, donna une chiquenaude sur le fond et finit par déclarer : heu ! heu ! qu'il la prendrait bien pour un franc...

— Ah ! voleur !

Colpin la lui arracha des mains et il l'arracha si brusquement qu'elle lui échappa, tomba à terre et se brisa.

— Voilà ! dit flegmatiquement Lerat. Qui veut trop avoir n'a rien... Voilà !

Colpin regardait stupidement l'assiette qui gisait en morceaux à ses pieds. Puis, pris d'une de ces colères qui vous rendent fou, il se mit à en piétiner les fragments, à danser sur l'assiette, dont il ne resta bientôt plus qu'une poudre blanche.

Lerat s'était esquivé. Colpin rentra dans la maison tout en sueur, but de nouveau une gorgée d'eau-de-vie à sa bouteille — une grande gorgée cette fois — et frappa la table à coups de poing, en jurant.

Il alla ensuite voir ce qui restait dans le coffre. Il y trouva encore quelques vieux vêtements, plus une bourse de toile bleue qui contenait, en menue monnaie, quatorze francs soixante-sept centimes. Cette trouvaille l'apaisa un peu. Somme toute, il retirait de la mort de sa tante plus qu'il n'avait espéré. Pour achever de se consoler, il empoigna de nouveau la bouteille et en vida le fond.

III

Colpin dut — vous vous en doutez — raconter toute l'affaire à Benoît. Ce fut l'objet d'une conversation qui prit de nombreux soirs, sur le seuil de la porte, lorsque le temps était doux et que la lune luisait ; auprès du poêle quand l'air était froid ou que la pluie tombait. On buvait quelques verres de plus que de coutume et c'était Colpin seul qui payait. Il payait cela sur l'héritage. Petit à petit, Benoît sut comment Simonne était morte, l'effet que sa mort avait produit sur le voisinage, comment lui, Colpin, avait découvert les deux cent vingt-cinq francs, comment sa tante avait été volée par les trois femmes qui la soignaient et comment il avait déjoué la ruse de ces commères, qui voulaient encore avoir le châle de cachemire, la cote de mérinos et la capote de drap. Il n'oublia pas de faire l'éloge de son ami Janvier, un brave homme, un honnête

homme, un digne homme, un homme de bien, un cœur d'or. Mais il ne parla pas des quatorze francs soixante-sept centimes trouvés dans une bourse de toile bleue et qu'il avait fourrés, à son retour, dans une cachette où il espérait bien que personne n'irait jamais les découvrir. Il n'aurait pas soufflé mot non plus de l'assiette de faïence, si Benoît ne lui en avait demandé des nouvelles. A la vérité, il fit d'abord l'homme qui a l'oreille dure et voulut parler d'autre chose. Mais cette assiette paraissait intéresser particulièrement Benoît et celui-ci insista tant qu'il dut s'expliquer. En se grattant la tête, il avoua qu'il l'avait cassée et si bêtement, si sottement, qu'il ne comprenait pas comment cela s'était fait et en était encore tout chagrin. A la demande de son ami, il décrivit, comme il put, l'image qui en décorait le fond. C'était une « posture » plantée dans de l'herbe, avec de grandes fleurs roses derrière le dos. Il l'avait d'abord prise pour une femme parce qu'elle avait une jupe et semblait être « en position ». Puis il avait vu qu'elle possédait une moustache. Donc ce devait être un homme. D'ailleurs, elle fumait. Mais ce qui était drôle, parfaitement drôle, c'était sa coiffure : un entonnoir...

Benoît l'écoutait avec une grande attention, plié en deux, les bras croisés sur ses genoux ; il avait ramené sa casquette très bas sur son front et son petit œil immobile luisait sous la visière comme l'œil d'un rat en observation au bord de son trou. Quand Colpin eut fini, il resta de longues minutes à réfléchir. Une assiette pareille, chez une vieille femme, hum !...

— Sais-tu que te voilà presque riche ! dit-il en se redressant. Que vas-tu faire avec ton magot ?

— Je lui ai conseillé, fit Christine, de mettre cet argent à la caisse d'épargne.

— Il est caché dans ma paillasse, dit Colpin tout bas.

Puis, tout haut : « J'ai comme une demi-idée d'acheter une vache. Elle n'en veut pas (*elle*, c'était Christine) parce que cela lui donnerait de la besogne et qu'elle est paresseuse... Je ferai naturellement ce qu'il me plaira. »

— Oh ! nous le savons bien, Colpin, répliqua la femme d'un ton pincé.

Colpin fit ce qu'il lui plut. Il acheta une vache, une petite vache ardennaise, toute noire, avec une étoile blanche au front.

Quand les voisins apprirent que Colpin avait une vache, ils vinrent la voir. Il la montrait du reste volontiers. Il avait maintenant conscience de ne plus être le premier venu. Un homme qui possède une vache n'est pas un mylord sans doute, mais il jouit déjà d'une certaine considération. Si, à la maison communale, lorsqu'on passe un acte à son nom, on lui applique encore la formule « fait sur papier libre pour cause d'indigence dûment constatée », c'est uniquement pour flouer le fisc ; car, quand on lui délivre un certificat, on a soin de le qualifier « de bon travailleur qui jouit d'une certaine aisance ». Colpin devint même un homme presque respectable aux yeux de M^{lle} Agnès ; elle le félicita, ce qui lui fit plaisir, mais elle lui adressa en même temps un petit sermon pour l'engager à ne plus boire et ceci lui fit faire une grimace. Ne plus boire ! Alors à quoi, je vous demande, aurait-il employé les quatorze francs soixante-sept centimes, dont il n'avait soufflé mot à personne et qu'il avait si bien cachés ? Puis qu'aurait dit Benoît, s'il avait renoncé à « se rafraîchir » de temps en temps ? Colpin continua donc à boire son verre — en tout bien tout honneur et sans faire de tort à personne — mais au lieu de le prendre comme autrefois au coin du feu ou sur le pas de la porte, il le prenait maintenant de préférence sur le seuil de l'étable, derrière la vache, qu'il pouvait ainsi admirer à loisir, tout en bavardant avec son ami.

La bête était bien soignée et prospérait. Il croissait beaucoup d'orties dans le jardin de Colpin. Christine les coupait, les mêlait avec des betteraves et du son et les faisait cuire dans un grand chaudron. Lina la promenait aussi dans les chemins creux, où il pousse une bonne herbe parfumée qui appartient à tout le monde. Et, à l'heure de midi, quand les champs étaient déserts, elle l'entraînait à la campagne : la vache s'arrêtait près d'une pièce de trèfle, aux belles fleurs amarante, et, sans demander l'autorisation de personne, tondait du fourrage plus de la largeur de sa langue.

Colpin, tout occupé de sa vache, ne pensait plus guère à l'assiette. Il l'aurait oubliée tout à fait, si Benoît n'en avait reparlé de temps en temps. Celui-ci revenait volontiers sur ce sujet et se faisait réexpliquer le caractère de la « posture ». Colpin recommençait complaisamment la description, citant toujours l'herbe, les fleurs, la jupe, la pipe, la moustache et l'entonnoir. Un jour, Benoît demanda :

— N'avait-elle pas des cornes?

— Je n'en ai pas vu... Elles étaient peut-être cachées par l'entonnoir...

— Et pas de queue?... Tu n'as pas vu de queue non plus?...

— Possible qu'il y avait une queue... sous la jupe...

— As-tu bien regardé les pieds?... N'étaient-ils pas fourchus?...

— Les pieds étaient dans l'herbe...

— Tu dis de l'herbe... Mais était-ce de l'herbe?... N'étaient-ce pas des flammes?...

— C'étaient peut-être des flammes...

Christine agitait doucement la main pour les faire taire. Elle pensait qu'il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir. Quant à Colpin, il riait de la bêtise de son ami.

— C'est encore un homme simple que Benoît, disait-il. Et il riait. Il riait parce qu'il était heureux. Il était heureux et le montrait trop. Il provoquait le sort.

Un matin, comme il apportait la chaudronnée à sa vache, il la trouva couchée sur le flanc, les pattes étendues et la tête allongée. Il eut beau l'appeler, la caresser, lui donner des coups de pieds, elle ne bougea pas. Elle respirait péniblement, les artères de sa gorge battaient, son ventre montait et s'affaissait comme un soufflet de forge. On courut chercher le maréchal. Celui-ci lui promena sur le corps ses mains noires et velues, pareilles à deux grosses araignées, et lui fit avaler des pois à l'aide d'un tube de fer-blanc qu'il lui passa entre les mâchoires. Un jour, deux jours s'écoulèrent. Le troisième, le maréchal confessa qu'il avait épuisé toute sa science et qu'il fallait faire venir le vétérinaire. Benoît conseilla de lui couper plutôt la gorge sans délai, afin de pouvoir encore tirer parti de la viande, comme cela se pratiquait chez Gerbehaye, où les moutons et les bœufs qui tombaient malades étaient assommés en temps utile, pour être ensuite expédiés sur Liège, à la brune, par des chemins de traverse. On ne l'écouta pas et tout fut perdu. Quand le vétérinaire arriva, la vache était morte.

Ah ! ce fut une scène à mettre dans un livre que celle où l'on tira la bête raidie hors de l'étable ! Colpin et Benoît avaient attaché avec une corde les deux pattes de devant et avec une autre corde celles de derrière. Tirant chacun de son côté, ils la traînèrent dans la prairie pour l'écorcher. Une bande d'enfants les suivaient, groupés autour de Lina et de sa mère, qui portaient chacune un grand couteau. Avant de fendre la peau, Colpin caressa une dernière fois la vache, au front, là où il y avait une étoile blanche : « Pauvre bête !... Te voilà partie !... Nous ne t'avons pas beaucoup gardée... Tu étais cependant déjà

de la maison... Tu nous reconnaissais... Elle me reconnaissait, Benoît... Elle me léchait la main...»

— Tais-toi, dit Benoît; tu me crèves le cœur !

Et il passa sur ses yeux son bras velu, dont la manche était troussée jusqu'à l'épaule.

Le soir, Colpin fut ivre-mort. Mais les jours suivants, ah ! les jours suivants, Colpin ne fut plus Colpin. C'était un personnage de Lamartine, langoureux et mélancolique. Au crépuscule, on le voyait errer autour de la fosse où gisait le cadavre de la vache. La terre qui le recouvrait se crevassait; pendant la nuit, les chiens venaient gratter le sol; à tout moment, il fallait repousser tantôt une patte, tantôt une oreille qui avait été mise au jour. Des mouches bleues, des mouches vertes, des mouches qui brillaient comme des balles d'or voletaient, avec un sombre bourdonnement, autour de Colpin. Au cours des soirées qu'il passait tantôt chez lui, tantôt chez Benoît, celui-ci s'efforçait vainement de l'égayer. Quant à Christine, elle lui enfonçait à tout propos un poignard dans le cœur : « Pourquoi ne l'avait-il pas écoutée?... Pourquoi n'avait-il pas placé les deux cent vingt-cinq francs à la caisse d'épargne?... Mais il avait voulu avoir une vache... faire le grand ! »

Au fond Christine est aussi affligée que son mari. Ils se lamentent tous deux devant Benoît sur la malchance qui les poursuit depuis quelques semaines. « Tiens ! hier encore Paul est tombé d'une échelle et s'est fendu le crâne. Et ce matin, voilà que Lina a reçu « son papier » ; elle devra comparaître au tribunal, le garde l'ayant surprise, il y a quinze jours, comme elle faisait pâturer la vache dans le trèfle en fleur de M. Gerbehaye. » Et ce n'est pas tout... Il y a autre chose encore... Quelque chose que Colpin ne confiera jamais à personne, quelque chose qui lui ronge l'âme et qui l'humilie. Quelqu'un a décou-

vert sa cachette et a subtilisé les quatorze francs soixante-sept centimes !...

— C'est le guignon, dit-il.

— C'est l'assiette ! s'écrie Benoît, qui revient à son idée. Cette « posture »... Cette femme qui n'était pas une femme... Cet homme qui n'était pas un homme...

Colpin hausse les épaules. Il ne croit pas à tout cela. Il y a pourtant quelque chose qui commence à le tracasser. Il n'a pas respecté les dernières volontés d'un mort. Il a mal fait. Intérieurement, il se reproche d'avoir emporté le châle de cachemire, la cote de mérinos et la capote de drap.

LA BATAILLE

IL a plu pendant la nuit. Le matin, le ciel s'est éclairci, mais des nuages traînent encore par-ci par-là, et le soleil, qui monte à l'est, n'a pas encore absorbé complètement l'humidité de la terre.

Colpin se promène dans son jardin, d'un pas large et ferme. Bien que ce soit la grande fête, il n'a pas voulu mettre ses beaux vêtements, que Christine avait cependant préparés, la veille, sur une chaise, à côté du lit. Il porte sa vieille casquette de soie qui lui serre la tête comme une calotte, sa blouse déteinte et un pantalon à petits carreaux bleus dont le bas, qui tirebouchonne sur ses gros souliers, n'est jamais décrotté. Il marche d'un air préoccupé, agite la main, s'arrête de temps en temps pour réfléchir ; sous ses sourcils qui se froncent, ses yeux brillent d'une sombre ardeur.

Colpin va se battre.

Voilà six semaines que cette affaire lui pèse sur le cœur. Un jour, comme il était de passage à « La Croix de Mai », où il buvait paisiblement son verre, il a trinqué avec des étrangers. De fil en aiguille, on en est arrivé à parler de la force humaine. Le jugeant sur sa stature, on lui a dit qu'il devait être un homme fort. Il a répondu, en haussant la tête, que personne ne l'avait jamais fait reculer. Alors les étrangers lui ont désigné un de leurs compagnons, un homme de petite taille, carré, massif, trapu, avec des poings énormes et une grosse tête qui portait un nez camus au-dessus d'une moustache flasque dont les longues pointes lui pendaient aux deux côtés du menton : « En voici un

qui n'aurait pas peur de vous ! » Comme le petit homme le regardait d'un air froid, Colpin l'a interpellé : « Nous ne voulons pas nous battre, n'est-ce pas, camarade ? » Le petit homme n'a pas répondu. Ce silence lui a paru singulier et, comme les autres eux-mêmes n'avaient pas bon air, il a d'abord eu l'intention de s'en aller. Mais partir comme cela, tout de suite, c'eût été montrer qu'il avait peur. Il a continué à boire, à trinquer et même à rire, feignant de considérer comme des plaisanteries les propos qu'on lui tenait. Car les étrangers s'accrochaient à leur idée : « Qui parie pour le grand ? » — « Qui parie pour le petit ? » Puis, après un moment : « Hé ! voilà de fiers coqs ! Aucun d'eux n'est sûrement assez hardi pour aller prendre les cheveux de l'autre... » Colpin secoua sa longue barbe : « Ce ne sont plus là des jeux pour nous, n'est-ce pas, camarade ? » Il souriait, il affectait un air bon enfant, mais sa figure devint sérieuse quand il vit le petit homme se lever, s'avancer, lui mettre la main sur le front et, après lui avoir repoussé la casquette, faire le simulacre de lui arracher une mèche de cheveux et de la replanter sur sa propre tête. Le sang, cette fois, lui a tourné au cerveau, mais il n'a toujours pas bougé. Tandis que le petit homme se rasseyait et se mettait à le regarder avec une insolence visible, les autres tâchaient de l'exciter : « Va rechercher tes cheveux ! » — « Je ne suis pas un écolier ! » répondit Colpin et il tira sa bourse pour payer ses consommations. Intérieurement, il pensait : « Je ne crains pas cet individu, mais je suis seul ici et entouré de mauvais drôles ; si je « m'empoigne », ils me donneront un croc en jambe et le diable sait ce qui arrivera... » Il était perplexe et fort inquiet, quoiqu'il fît semblant d'extraire avec calme de l'argent de sa bourse. Par bonheur des passants entrèrent. Ce fut son salut. On ne parla plus de se battre et il se dépêcha de partir. Mais un des hommes sortit derrière lui,

alla jusqu'au milieu du chemin et, quand il fut éloigné, cria :

— Grand lâche !

« Grand lâche ! » Colpin bondit. Jamais il ne s'était entendu dire une chose pareille. Il s'arrêta et se demanda s'il ne devait pas retourner sur ses pas et se ruer, malgré tout, sur ces vauriens. Puis il dit : « Non ! ce serait une folie ! » et continua son chemin. Mais il avait le cœur gros, si gros qu'à la fin il pleura. Oui, il pleura de honte, d'humiliation et de rage...

Pendant six semaines, il n'a pas pensé à autre chose. Il y a sur son honneur une tache qui doit être lavée. Il la lavera. Il se vengera ; il faut qu'il se venge ! Il ne connaît pas le nom du petit homme, mais il l'a vu plus d'une fois ; il sait qu'il court les fêtes pour jouer aux quilles et danser. Il le rencontrera certainement aujourd'hui...

Depuis le matin, l'orchestration du carrousel remplit l'air de ses notes criardes, les cloches sonnent joyeusement et les gens sortent de chez eux avec des figures épanouies. On s'accoste, on se parle, on renifle l'odeur des fours d'où l'on vient de retirer les tartes sucrées et, par petits groupes, on s'en va gaîment vers l'église. Seul, Colpin s'isole. Quand Benoît vient l'appeler pour aller à la messe, Christine lui annonce qu'il est déjà parti. « Je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui, ajoute-t-elle ; il n'a pas voulu mettre ses beaux habits et s'en est allé par là... » De la main, elle désigne la campagne.

Colpin a, en effet, gagné les champs. Il marche sans hâte, semble compter ses pas, radote tout seul et gesticule. L'air est pâle et tiède. L'automne a déjà répandu ses teintes mornes sur la terre, les haies perdent leurs feuilles, le parfum suave des sèves a fait place à la grasse odeur des végétaux que les pluies ont trempés et que le soleil maintenant décompose. Les alouettes, les linots, les tarins,

les pinsons émigrent par bandes innombrables. Un vent doux caresse la barbe de Colpin, qui se sent plein de vie et de force au milieu de toutes ces choses qui meurent. Après avoir longtemps marché, il rentre dans le village par un vieux chemin et pénètre dans le premier cabaret, où il boit son verre debout, appuyé au comptoir. Il est seul. La cabaretière lui parle, mais il ne répond pas. Elle remarque alors qu'il n'a pas son air habituel :

— On dirait qu'il y a quelque chose qui vous tracasse...

— Je vais me battre !

— Vous battre?... Oh ! le sot !

— Je vais me battre ! répète-t-il.

Il s'en va. Mais c'est pour échouer bientôt dans un autre cabaret. Celui-ci est vide également. Aux confins du village, tous les cabarets sont vides. On les délaisse aujourd'hui pour courir au centre, près de l'église, où il y a du tapage, de la musique, des chants, où les baraques blanches des marchands de bonbons font ressembler la petite place à un campement d'Arabes. Ici, Colpin s'assied et boit en silence, la tête penchée sur son verre, qu'il tient incliné entre ses jambes. La femme qui l'a servi, une petite vieille, avec un visage de cire encadré d'un bonnet noir, l'observe d'un œil soucieux. Elle n'aime pas les ivrognes et elle est peureuse : cet homme mal vêtu, cet homme sombre qui boit tout seul dès le matin, lui déplaît et l'inquiète. Après son départ, elle ferme la porte à clef.

Toute la matinée, Colpin rôde ainsi, buvant un verre à droite, un autre à gauche, répondant bourrument aux gens qui l'interpellent. A midi, il va dîner, mais c'est pour repartir aussitôt. Le petit homme ! Le petit homme ! Il ne pense qu'à lui. Il va arriver, sans doute. Et le voilà de nouveau battant les chemins, courant les cafés, buvant, méditant, calculant, aiguissant sa colère et sa rage. Plus d'une fois, il est retourné à la lisière du village pour ins-

pecter l'horizon. Il espérait voir venir le petit homme de loin, à travers la campagne, avec son torse trapu, ses larges épaules, ses jambes en douves. Il ne l'a pas encore aperçu. Il commence à s'inquiéter. Viendra-t-il ? Et, comme la journée s'avance, il s'en va rôder au centre du village. Les mains dans les poches, la visière de sa casquette relevée sur le front, il s'arrête près des baraques, près du carrousel, près des tables installées en plein vent, où l'on joue aux dés. Les gens s'écartent pour lui faire place. Puis, on l'examine des pieds à la tête. Quelle tenue pour un jour de fête ! Eux ont mis leurs plus beaux habits. L'ouvrier le plus humble a son pantalon noir — son pantalon de mariage — un sarrau plissé dont les manches bleues déteignent sur ses poignets, une cravate de satin enroulée plusieurs fois autour du cou, la figure rasée et propre, quelquefois une pipe neuve. On regarde Colpin et l'on hoche le front. Quel homme ! le dernier du village, un être cynique et sans honneur !

Oui, sans honneur ! C'est Benoît qui vient de tomber dessus et qui exprime tout haut ce que les autres disent tout bas.

Colpin le saisit par la manche :

— Allons, viens ? Nous irons prendre un verre !

— Jamais de la vie ! Va d'abord t'habiller. N'es-tu pas honteux de te montrer dans une pareille tenue un jour comme celui-ci ! Tu ressembles aux pauvres, aux « bribeux » ! Il ne te manque qu'une besace...

— Alors, tu me renies ?

— Je te renie !

Et Benoît lui tourne le dos.

Colpin hausse les épaules.

— Demain, murmure-t-il, on parlera de moi...

Cependant le soir approche et il n'a pas encore rencontré celui qu'il cherche. Il a battu tous les cafés, tourné

autour de toutes les tables des joueurs de dés, rôdé le long de toutes les baraques, stationné devant le carrousel, il n'a rien trouvé. Rien. Rien de rien. Maintenant, il écarte quelques épines d'une haie, derrière laquelle on joue aux quilles. Il voit des dos courbés, deux longues rangées de sarraus qui s'agitent et d'où monte un bruit tumultueux de gens qui s'interpellent, crient, gesticulent, provoquent des paris; il voit des mains qui brandissent de l'argent, des pièces de cent sous, des billets, des louis. Il voit... Il voit, ah ! une tête large et ronde, un nez camus, deux longues moustaches, une grosse boule noire tendue au bout d'un gros poing. C'est le petit homme ! C'est bien lui ! Il est là ! Dissimulé derrière la haie, Colpin l'examine. Son cœur bat, ses yeux flambent comme des yeux de loup. Le petit homme va jouer. Attention ! Tous les spectateurs se sont tus. Tous les regards sont braqués sur lui. Il se met bien d'aplomb, cale ses pieds, penche la tête, vise le but. Puis, la boule lancée artistement par son bras puissant, passe en éclair sur la planche, ronfle un instant sur les cendres, traverse le carré de quilles qu'elle fait voler à droite et à gauche et, après avoir frappé le talus qui ferme le jeu, s'élève en l'air comme un ballon.

— Il est fort, pense Colpin, mais nous verrons...

Maintenant, il est tranquille. Il tient son homme. Il n'y a plus qu'à patienter. Il se retire discrètement pour ne pas donner l'éveil et va prendre un verre. Autour de lui on crie, on chante, on rit, on vocifère. Des hommes qui ont déjà beaucoup bu, commencent à déraisonner et à faire des folies. Ils lèvent des tables à bras tendus, écrasent des verres avec la main, soulèvent des chaises avec leurs dents. Colpin les regarde et dit tout bas :

— Je ferai mieux que cela tout à l'heure...

Insensiblement, le soir tombe. L'air fraîchit. Les étoiles s'allument. Elles luisent sans éclat dans un ciel sombre,

que cachent encore, par-ci par-là, de petits nuages. Les falots des baraques et du carrousel projettent au-dessus des maisons une lueur rouge, au centre de laquelle la vieille tour de l'église élève, comme un grand cierge, sa masse trapue et son clocher pointu. Au lieu d'aller souper, comme tout le monde, Colpin se promène, en comptant sur ses doigts les salles de danse où il lui faudra tantôt chercher le petit homme. Bientôt un grincement de violon se fait entendre; un autre, dans le voisinage, lui répond. Des jeunes gens passent, deux par deux. La nuit est obscure, paisible et douce. Le vent, qui souffle par saccades, agite les feuilles des arbres. On entend tomber des pommes sur l'herbe humide des vergers. Maintenant, les violons grincent plus fort. Des flûtes, des clarinettes, des cornets à pistons, des bugles, les accompagnent. Les gens reviennent. Sur la place, on voit grouiller leurs ombres dans la lumière fauve des falots. Aux étages des cabarets, les fenêtres s'éclairent et derrière les vitres nues, l'on distingue déjà des couples qui se promènent en rond. La musique enfin part de tout côté, une musique étouffée, souffreteuse, une pauvre musique en haillons, où se détache de temps à autre une note stridente comme un râle de désespéré ou un cri de passion. Sur les tables des joueurs de dés, des bougies brûlent; leurs flammes pâles éclairent des figures soucieuses aux traits tendus, des doigts crispés, des mains qui tremblent. Des amoureux, étroitement enlacés, vont se perdre çà et là dans l'ombre. Des ivrognes titubent.

Le vin, le jeu, les belles !

Dans la poitrine de Colpin, la vengeance fermente. Elle bouillonne dans son cœur, elle pénètre ses artères, elle lui brûle le cerveau comme un acide. Il patiente cependant encore. Il attend que les douze coups aient sonné au vieux clocher et que les gens paisibles se soient

retirés. Depuis deux heures, il suit le petit homme à la piste. A minuit et demi, il grimpe l'escalier branlant d'un cabaret et débouche dans une salle de danse qui occupe tout l'étage. La pièce n'est pas plafonnée. Trois grosses lampes à réflecteur pendent aux solives avec des brins de paille et des toiles d'araignées. Dans un coin, près de la porte, est installé un comptoir de fortune. Dans le fond, on a dressé une haute estrade pour les musiciens. Des bancs de bois font le tour de la salle, occupés en grande partie par des vieilles femmes qui ne dansent plus et par des fillettes qui ne dansent pas encore. Colpin s'accoude au comptoir, le dos au mur. Il commande un verre et, tout en le buvant, regarde sauter et pirouetter les danseurs. Les musiciens — un tailleur et un cordonnier — l'un raclant du violon, l'autre soufflant dans un bugle, sont fatigués et baignés de sueur. Ils ont enlevé leurs blouses et leurs cols. Ils jouent sans entrain, en hochant mécaniquement la tête. Si les danses changent, on dirait que les airs ne varient pas. Au fond de chacun, on retrouve toujours la même ritournelle :

« Piron n'vout nin dansé
S'i n'a des noûs solés;
Et des solés tot ronds
Po fé dansé Piron ¹. »

La cabaretière se tient derrière le comptoir, tandis que son mari, en manches de chemise et tout en nage également, mais plus éveillé que les musiciens, court ici et là, l'œil sans cesse aux aguets, de peur que des gens ne

1. « Piron ne veut pas danser
S'il n'a des souliers neufs;
Et des souliers tout ronds
Pour faire danser Piron. »

s'éclipsent sans payer. Car, il n'y a plus dans la salle que du pauvre monde, un tas de gueux auxquels il ne se fie pas. Il fait cependant toujours l'aimable avec chacun, distribue des sourires et lance par-ci par-là une flatterie :

— Hé ! l'ami Colpin !

Et sans attendre la réponse, il ajoute :

— Vous n'avez pas amené Christine ?

— Christine dort...

Il se trompe. Christine ne dort pas. Le matin déjà, en le voyant partir avec ses vieux habits, elle a eu de mauvais pressentiments. L'après-midi, sans savoir pourquoi, ses inquiétudes ont augmenté. Elle l'a attendu longtemps pour souper. A tout moment, elle allait jusqu'à la barrière et interpellait les gens qui passaient :

— N'avez-vous pas vu mon mari ?

Personne ne l'avait vu. Elle s'est enfin décidée à souper avec ses enfants puis, quand ceux-ci ont été couchés, elle a éteint la lampe et s'est assise, toute seule, près du poêle. De temps en temps, elle levait les yeux du côté de la fenêtre, où l'on voyait des étoiles. Le vent traînait dans la nuit de frêles notes de musique et des lambeaux de chanson. A plusieurs reprises, elle fit flamber une allumette pour voir l'heure. Quand elle constata qu'il était plus de minuit, elle se leva en soupirant et alla frapper à la porte de Benoît :

— N'ayez pas peur... C'est moi, Christine... Mon mari n'est pas encore rentré... Ne l'avez-vous pas vu?...

— Je l'ai rencontré le matin, répondit Benoît, qui s'était empressé d'accourir, en culotte et pieds nus. Je lui ai fait honte de sa tenue... Depuis lors, je ne l'ai plus aperçu nulle part...

Christine réprima un sanglot :

— Oui, oui... Il avait déjà, le matin, quelque chose

dans la tête... Mon Dieu ! nous arriverait-il un malheur?...

Et la femme se mit à pleurer dans son tablier.

En bon voisin, Benoît s'habilla à la hâte et courut à la recherche de Colpin.

Celui-ci était toujours accoudé au comptoir et regardait tournoyer les danseurs.

— En voilà un qui est bien laid ! dit-il à haute voix... Oh ! le laid diable !...

Ses yeux fixaient le petit homme, qui dansait avec une ouvrière, une solide fille aux traits vulgaires, aux cheveux gras, vêtue d'une robe de coton rouge à raies blanches et qui portait au cou un ruban de velours noir, aux deux côtés duquel débordait sa chair hâlée.

— Quel laid démon !

— A qui en a-t-il ? demanda la cabaretière à son mari.

— Je n'en sais rien. Je crois qu'il est soulé...

Colpin les avait entendus.

— C'est à celui-là que j'en ai ! — Et il montra du doigt le petit homme qui tournoyait avec sa danseuse.

— Vous n'allez pas vous quereller, n'est-ce pas, Colpin ? implora le cabaretier.

— Je vais me battre ! répondit-il.

— Il dit qu'il va se battre ! s'écria le cabaretier, en se tournant vers sa femme.

— Mon Dieu ! dit celle-ci. Il faut qu'on l'emmène ! Tâche de l'emmener...

Le cabaretier s'approche de Colpin, lui parle avec douceur, le flatte, l'appelle « son ami », « son fils », « son cher homme », offre de lui verser un verre de cognac, de lui en donner une bouteille s'il veut partir. Comme Colpin le repousse, l'autre se fâche, puis pleurniche et supplie : « Il ne va pas lui causer du tort, voyons ! faire partir le monde, briser son mobilier !... »

Pendant qu'il parle, la musique va son train et les danses se succèdent sur le même rythme somnolent :

« Piron n'vout nin dansé
S'i n'a des noûs solés;
Et des solés tot ronds
Po fé dansé Piron. »

Petit à petit, la voix de Colpin s'élève :

— Ah ! qu'il est laid ! qu'il est laid ! Quel laid nez !
ha ! ha ! ha !

— C'est à toi qu'il en veut, ce grand barbu ? demande la femme qui danse avec le petit homme.

— Ne t'inquiète pas de cela, répond celui-ci. Dansons !
Et il danse comme un faune, comme un satyre, comme un enragé. Il a reconnu Colpin, mais il n'en a pas peur. Il ne craint personne.

Colpin se frappe la poitrine :

— Aujourd'hui, je suis ton homme ! Approche, si tu l'oses ! Je te briserai la mâchoire ! Je t'arracherai l'âme du corps !...

— Dansons ! dit le petit homme.

Il feint toujours l'indifférence, mais ses joues s'empourprent et, chaque fois que la musique s'anime, il frappe de tels coups de talon sur le plancher qu'il en fait jaillir un tourbillon de poussière et que les lampes tressautent au plafond. Parfois aussi, il étreint si fortement sa danseuse que la gorge de celle-ci s'écrase sur sa poitrine et que leurs lèvres se touchent. D'autres fois, il l'enlève de terre et la fait tourner comme une poupée. La jupe légère voltige à droite, à gauche, laissant voir de gros mollets emprisonnés dans des bas roses. La femme crie et rit, mais la musique couvre sa voix de ses grincements :

« Piron n'vout nin dansé
S'i n'a des noûs solés... »

Colpin s'est détaché du comptoir. Il tend le poing. Il vomit maintenant des flots d'injures. Le cabaretier, qui commence à perdre la tête, cache ses bouteilles, rassemble ses verres, sauve sa caisse. On entoure Colpin, qui hurle :

— Oh ! je lui broierai les os ! Je lui arracherai les yeux ! Je lui fendrai la panse ! Je jetterai ses tripes aux chiens ! O lâche ! O lâche !

Le petit homme danse toujours. Il ne fait toutefois plus de cabrioles et ses joues, qui s'étaient d'abord empourprées, sont maintenant d'une pâleur verdâtre, tandis que son œil scintille comme une lame d'épée. La musique, qui faiblit, annonce la fin de la danse. On dirait qu'elle va s'éteindre comme un souffle. Mais le tailleur, qui semblait endormi sur son violon, se réveille soudain et lance avec vigueur ses derniers coups d'archet :

« Et des solés tot ronds
Po fé dansé Piron. »

La dernière note se perd dans un tumulte de cris sauvages. Le petit homme s'est jeté sur Colpin...

Tous deux tapent d'abord au hasard de lourds coups de poing. Puis, tandis que le sang jaillit de leurs figures, ils s'empoignent et s'étreignent. Ils restent ainsi quelque temps, presque immobiles, pareils à deux blocs de pierre tombés l'un sur l'autre et qui se feraient équilibre. La cabaretière s'arrache les cheveux, le cabaretier jure, les musiciens dégringolent de l'estrade, les femmes fuient. « On se bat ! » crie quelqu'un. Le cri est répété dans l'escalier, au rez-de-chaussée, sur la route. Des hommes accourent ; un grand cercle de spectateurs entoure bientôt les deux adversaires. « Séparez-les ! séparez-les ! » geint le cabaretier ; « ils vont renverser le comptoir ! Ils vont briser les lampes ! Ils vont mettre le feu ! Séparez-les ! » — « Non, non ! Hardi ! hardi ! » Les deux hommes s'étrei-

gnent toujours, tâchant de se renverser. Ils s'inclinent à droite, à gauche, en avant, en arrière, ils halètent, ils soufflent, mais leurs pieds ne quittent pas le sol. De temps à autre, un poing, rapide comme l'éclair, écrase un nez, poche un œil. Leurs fronts, leurs joues, leurs bouches saignent. Ils se tirent par la barbe, s'arrachent des poignées de cheveux. Benoît, qui vient d'arriver, se faufile entre les gens pour saisir Colpin. On le repousse : « Qu'on les laisse faire ! » La soif de sang qui dévore les batailleurs semble avoir gagné les spectateurs. Le cou tendu, les yeux luisants, l'haleine suspendue, ils suivent le combat avec une joie sauvage, tandis qu'un ivrogne trépigne et bat des mains. Subitement, tous bondissent en arrière. Colpin et son adversaire viennent de s'écrouler. Toujours étroitement unis, ils se vautrent à terre, roulent l'un sur l'autre, se donnent des coups de poing, des coups de pied, se griffent les joues, se mordent les oreilles. Leurs vêtements sont en pièces, le plancher maculé de sang. Ils geignent, ils ahanent, ils grincent des dents, ils rugissent ; une chaude buée s'échappe de leurs bouches meurtries. Celui qui a le dessous reprend le dessus d'un violent coup de reins. Par moments leurs jambes s'entrelacent ainsi que des lianes et leurs bras les nouent si fortement l'un à l'autre que leurs mâchoires s'ouvrent comme s'ils allaient suffoquer. Benoît tremble et ne quitte pas Colpin des yeux. S'il allait se faire tuer ! « Allons, insiste-t-il, qu'on les sépare ; ils se sont assez battus ! — Oui ! oui ! qu'on les sépare ! répète le cabaretier. — Non ! non ! » Et de nouveau, on les repousse. La lutte devient de plus en plus passionnante. Si Colpin paraît le plus fort, l'autre semble plus leste. Tous deux cependant commencent à s'épuiser. Ils restent de longs moments étendus l'un sur l'autre, sans plus faire un geste, sans plus faire un mouvement ; puis, dans un effort désespéré, ils refrappent

avec plus de rage. Hola ! aïe !... Le petit homme est parvenu à maintenir Colpin sous ses genoux ; il appuie une main sur son épaule et, de l'autre, lui serre la gorge pour l'étrangler. Colpin ne bouge pas. On dirait qu'il est mort. Mais voilà qu'il fait subitement un saut prodigieux, surprend son adversaire, le renverse, l'assomme d'un coup de poing. Puis, le voyant inanimé, se redresse et lève le pied pour lui écraser la poitrine. Cette fois, Benoît l'empoigne par le bras et l'entraîne. On ramasse alors le petit homme et on va l'asseoir sur un banc contre le mur. Quelqu'un crie : « Vive Colpin ! »

— Tu en as fait une belle ! dit Benoît, quand ils ont gagné la route. Tu t'es conduit comme une jolie racaille !

— Je voudrais bien me reposer un peu, balbutie Colpin.

Il s'affale contre le fossé et souffle, les mains posées sur ses genoux.

— Tu n'as rien de cassé, au moins ? demande Benoît. Colpin fait jouer ses deux bras :

— Je ne crois pas.

— Et tu y vois clair ?

— Je vois clair.

Lorsqu'il s'est relevé, Benoît lui tourne la tête vers le ciel pour examiner sa figure à la clarté des étoiles :

— Que tu es « hissdeux » ! Nom de nom ! que tu es « hissdeux ! » On dirait qu'on t'a haché le visage à coups de couteau... Et tes vêtements ? Tout en loques... Puis quelle odeur !... Brrr !... Tu pues, mon ami, tu pues la charogne !

Autour d'eux, tout est désert et silencieux. De temps en temps, on aperçoit une ombre qui se glisse furtivement dans sa demeure, un chien qui rôde, deux amoureux blottis dans l'angle d'un mur ou dissimulés contre une haie. La nuit touche à sa fin. Le vent du matin mordille les feuilles et fait frissonner Benoît.

— Tu es un bel homme, vraiment ! continue-t-il. Et dire que sa femme l'a attendu toute la nuit, en pleurant ! O la bête ! Demain, on ne parlera que de toi dans le village... Colpin par-ci... Colpin par-là... Et dimanche qui vient, le curé prêchera sur toi... Mais, sacré diable ! pourquoi t'es-tu empoigné avec cet homme ?

— Il m'avait offensé ! répond Colpin.

Comme Benoît l'avait prévu, le lendemain on ne parla que de « la bataille ». Au petit jour, Gudule était déjà sur son seuil, d'où elle interpellait les passants :

— Vous savez qu'on s'est battu, cette nuit ?

Et, tout en grattant sa vieille tête grise, elle raconte qu'autrefois la fête se terminait invariablement par des rixes. C'était la mode de ce temps-là. On se battait pour un différend, pour un héritage, pour une femme, pour une méchante parole, pour un oui, pour un non. Parfois, on organisait des batailles rangées, de petites guerres, village contre village, et « les nôtres » étaient toujours vainqueurs !... Cosme, plus instruit, remonte plus haut. Ce n'est pas pour rien, dit-il, que le blé pousse si bien chez nous. La terre a bu tant de sang ! Il montre au loin les tombes romaines que dominant des chênes séculaires. Il parle de la guerre des Awans et des Waroux qui mit aux prises pendant un demi-siècle tous les seigneurs de la Hesbaye. Il cite l'aventureuse et vindicative Louise de Mirbicht, qui lançait ses gens à l'improviste sur ses ennemis, dont ils tuaient les serviteurs, violaient les servantes et leur coupaient le nez. Il dit encore qu'un jour le duc de Brabant rasa tout le village.

Gudule agite son bâton ; Cosme gesticule. Leurs propos sont colportés de maison en maison. Le cordonnier les répète en battant son cuir, le menuisier les commente en sciant ses planches, le forgeron les amplifie en tirant son

soufflet. A la tombée du soir, M. Gerbehaye lui-même, va rêver devant une petite croix de pierre, qui se trouve au bord de la route, contre le fossé de son jardin. Un de ses prédécesseurs a abattu là, d'un coup de feu, voilà plus d'un siècle, un voisin avec qui il était en procès. L'inscription qui rappelait le nom du mort a disparu, rongée par le temps. La pierre s'incline sous le poids des années comme un vieillard. Quelques brins de mousse ont poussé sur ses deux bras et son sommet. Dans la lumière rougeâtre du crépuscule, elle se détache en clair, blême et triste. Au-dessus d'elle la haie, à moitié dépouillée, chuchote dans le vent. Le fermier reste là longtemps, si absorbé, si pensif, qu'il laisse éteindre sa pipe. Puis, il s'en retourne à petits pas. Mais avant de rentrer, il s'arrête encore devant le porche de sa ferme. Au-dessus de la porte charretière est encastré un vieil écusson de pierre bleue, au centre duquel se détachent, à moitié effacées, quatre pattes de lion aux griffes menaçantes. Il rêve de nouveau devant cette relique muette, dont il ne connaît ni la signification, ni l'origine, mais qui doit représenter les armes d'un de ces turbulents seigneurs hesbignons dont Cosme a rappelé ce matin les exploits. Les griffes semblent vivre encore. Elles gardent dans leurs pointes dressées le rugissement du fauve auquel on les a coupées. Le fermier songe au passé, qui ne tient plus au présent que par un fil. Cosme, Gudule... Il écoute le vent.. Il tourne la tête pour contempler le soleil qui décline. L'astre ne rayonne plus. C'est une grosse boule rouge qui glisse le long d'un rideau de nuages, sur un amas confus d'or et d'émeraude, de saphir et de rubis, de jaspe et d'améthyste, d'argent et de flammes. Le ciel est un gigantesque et fabuleux vitrail dont la lumière changeante vient, à travers les arbres et les haies, éclairer la terre d'une lueur magique. Tout est désert. Et pourtant tout se meut. M. Gerbehaye sent frissonner son cœur. Est-ce le présent?..

Est-ce le passé?... Sont-ce des arbres, ces choses qui remuent?... Sont-ce des ombres?... Y a-t-il vraiment des jours où les morts ressuscitent?...

Une main, qui le tire tout à coup par la blouse, le fait tressauter. C'est Cosme, qui rôde encore et qu'il n'a pas entendu venir.

— Sacrebleu ! vous m'avez fait peur !

Cosme sourit :

— Je vois ce que vous regardez...

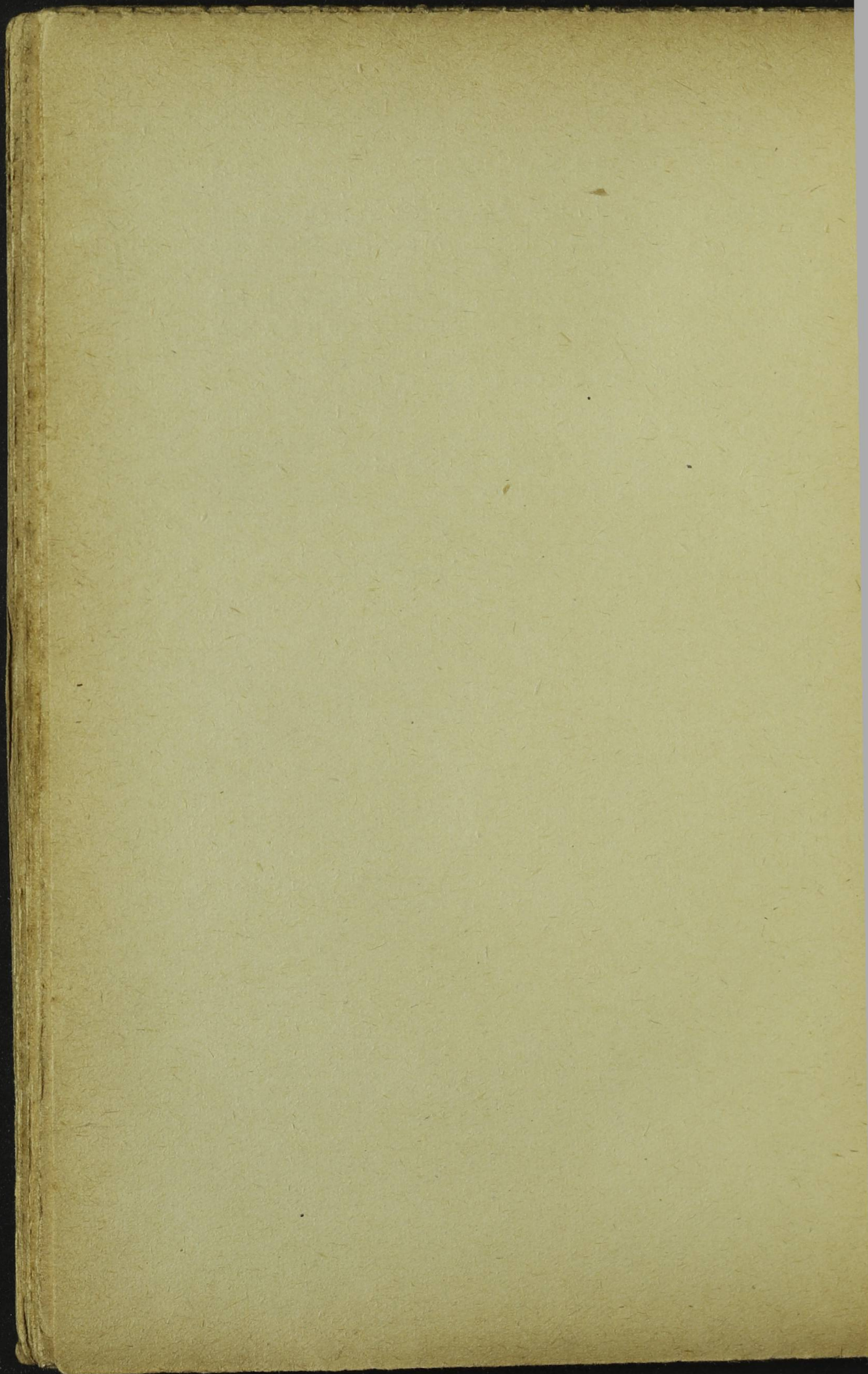
Il montre l'écusson aux griffes hérissées :

— Il y manque quelque chose.

— Quoi?

— Notre vieux « spot » :

« Li ci q'traviesse li Hesbain n'rivint nin ! »



LE ROUGE-GORGE

CE matin, après avoir poussé le volet, Colpin s'est tourné vers Christine qui s'étirait dans le lit :
— Il neige...

Il neigeait, en effet. Il tombait une de ces neiges comme on n'en voit pas tous les hivers, une neige molle, touffue, brillante, qui couvrait la terre et cachait le ciel. On ne voyait plus les maisons, ni les arbres, ni les haies, ni les routes. On ne voyait plus rien. Lente, tenace, implacable, la neige tombait. Colpin but son café près du feu, mangea sa croûte, puis il alla chercher une brassée de bois sec dans la cave, porta la nourriture au porc, éparpilla des grains dans le poulailler et tira de l'eau au puits. Après cela, n'ayant plus rien à faire, il s'assit devant la fenêtre, alluma sa pipe et, tandis que ses enfants jouaient au loto, regarda tomber la neige.

Vers midi, les flocons se firent plus rares, le rideau gris qui voilait le ciel se déchira, le soleil apparut et une immense nappe de lumière coula, comme un vernis, sur la neige éclatante. De-ci de-là, des portes s'ouvrirent : des hommes descendirent dans leurs cours, les uns avec un balai, les autres avec une pelle, pour frayer des chemins. Puis les uns allèrent bavarder chez le cordonnier, les autres allèrent s'amuser chez le charron ou se chauffer chez le maréchal. Il y en eut aussi qui passèrent l'après-midi dans leur colombier ou dans les écuries, près des chevaux, le dos appuyé contre la huche d'avoine. Mais la plupart, ayant noué le bas de leur pantalon avec une corde ou un lien de paille, bravèrent la neige pour aller

mettre des pièges dans les jardins et les prés, le long des broussailles. Colpin et Benoît partirent avec une poignée de baguettes enduites de glu, une fourchée de fumier et des grains de froment dans leurs poches. Les moineaux, qui n'avaient pu quitter leurs gîtes pendant la matinée, voletaient maintenant, en criant de faim, tandis que des corneilles, affamées également, venaient tournoyer autour des toits.

Quand les oiseleurs revinrent, tout le monde sut ce qu'ils avaient pris. Ils le criaient avec fierté, avant de rentrer chez eux. C'était un pinson, une alouette, un verdier, un merle. Furet, qui n'avait capturé qu'un moineau, rageait. Par contre, Colpin et Benoît étaient radieux. Pensez ! Ils avaient attrapé un rouge-gorge ! Colpin se fit un cornet de ses deux grandes mains et, pour que la nouvelle se répandît le plus loin possible, il beugla : « Nous avons un rouge-gorge ! »

— Christine, un rouge-gorge !

Ils le tendirent vers la femme, ils le montrèrent aux enfants ; ils se le passaient l'un à l'autre, le caressaient, l'admiraient, penchant la tête sur son bec en alène, grêle et noir, sur son ventre bleu, sur ses pieds rougeâtres, sur ses yeux couleur de noisette, sur sa poitrine éclatante. Ha ! ha ! un rouge-gorge !

Colpin alla chercher une vieille cage au grenier et l'oiseau fut pendu à la muraille.

Alors les deux hommes s'assirent par terre pour l'admirer encore.

— Qu'il est beau !... Regarde sa poitrine !... Regarde son œil !...

Ils bavardent comme des enfants ; ils disent des choses puérides en faisant de grands gestes, se touchent le bras, le genou, puis :

— Chut ! nous l'effrayons !

Et les voilà muets, immobiles, les traits tendus, la respiration coupée.

Pendant ce temps, Christine accomplit sa tâche quotidienne, comme si rien n'était changé dans la marche des jours. Aujourd'hui, comme hier, ne faut-il pas qu'elle prépare les repas, qu'elle ravaude les nippes du ménage, qu'elle entretienne le feu, qu'elle songe au porc, aux poules, qu'elle tourne sa meule?... Elle va et vient d'un pas tranquille, peu pressée de finir une besogne parce qu'elle sait qu'après celle-là une autre l'attend, puis une autre encore... Elle passe et repasse à côté de son mari et de Benoît, grave, figée, remuant dans son simple esprit Dieu sait quelles simples pensées. L'existence pour elle est une chose grave, aussi grave que pour une fourmi; et les fourmis ne rient jamais...

Christine, toutefois, vient de sourire. Après avoir frôlé vingt fois de sa cotte, en passant, les jambes de Benoît et le dos de Colpin, elle a fini par les voir. Mais qui ne les aurait pas remarqués à ce moment-là? Ils sont à genoux tous deux, les mains jointes glissées entre leurs cuisses, la tête tendue vers la cage, dans l'attitude que prend Gudule quand il lui arrive d'aller prier, le soir, devant la statue de Notre-Dame de Lourdes.

Christine sourit et dit :

— Tiens !

Ensuite, elle croise les bras :

— Attendez, mes amis !

Par le petit sentier que Benoît a creusé dans la neige, elle se rend chez Prudence, en tenant la main devant ses yeux qui clignotent, éblouis par l'éclat du sol.

— Prudence, venez voir?

— Qu'y a-t-il?

— Venez...

Elle la prend par la main et, la tirant derrière elle,

l'entraîne dans l'étroit sentier, puis la pousse devant la fenêtre de sa demeure :

— Mettez-vous ici.

Toutes deux approchent la tête des carreaux :

— Voyez nos deux sots !

Prudence colle le nez contre la vitre et, s'inclinant de côté, voit son mari et Colpin, qui ont maintenant changé de posture. L'un est assis, l'autre est couché par terre ; l'un joue nonchalamment avec son pied, l'autre tire de sa pipe de lentes bouffées.

— Que font-ils là ?

— Ils ont pris un rouge-gorge...

A ce moment, leur ombre frappe Benoît, qui tourne la tête.

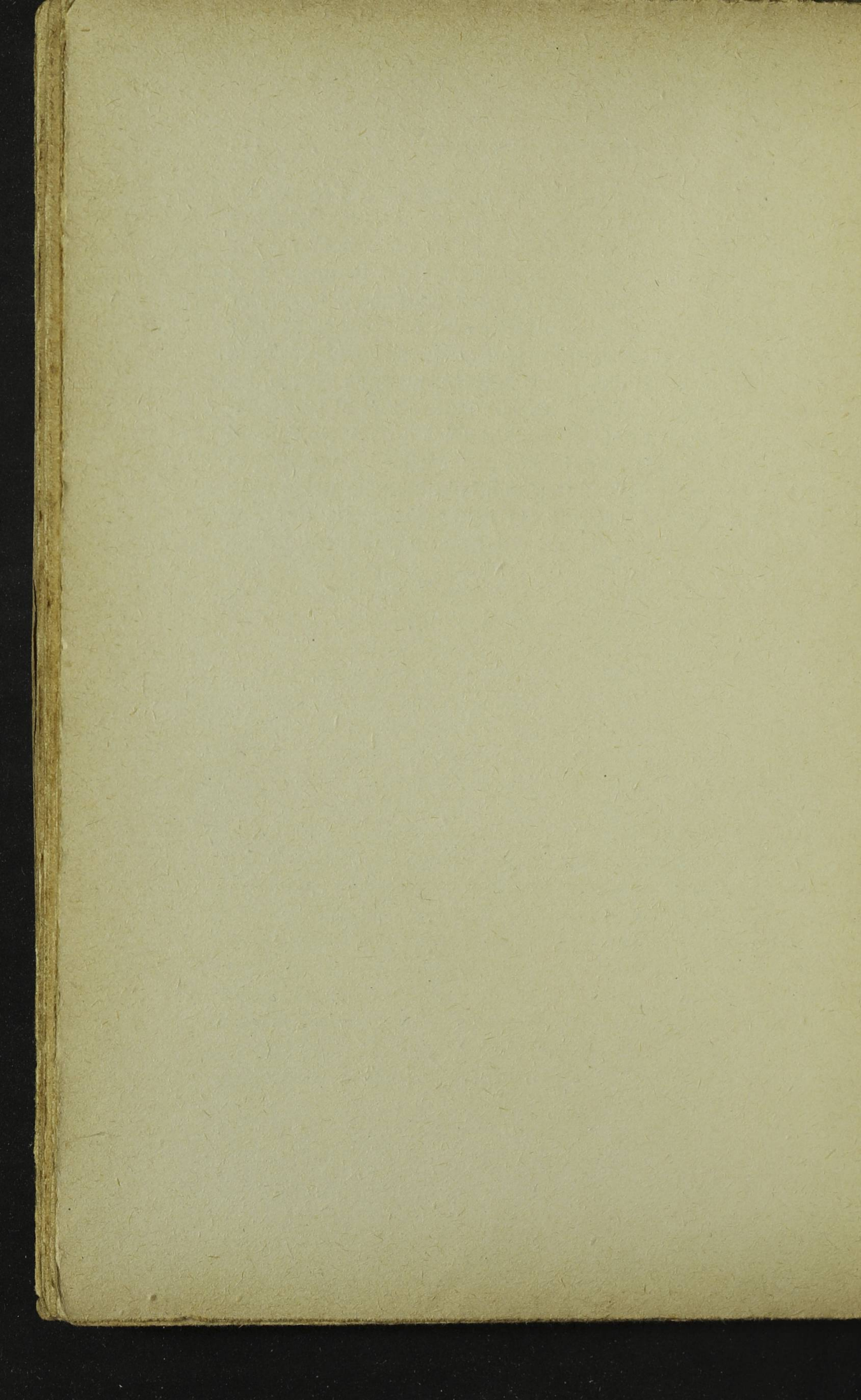
Christine aussitôt, met en croix ses deux index et les frotte rapidement l'un contre l'autre, en poussant de petits cris aigus : « Ai ! ai ! » Plus effrontée, Prudence ouvre la bouche et en fait sortir une langue blanchâtre, mince et sèche, dont la pointe va toucher l'extrémité du menton.

— Elles se moquent de nous ! dit Benoît.

Colpin se roule sur le dos, regarde et hausse les épaules.

Pitié ? Dédain ? Elles lui sont si inférieures, les pauvres ! Elles ont perdu depuis si longtemps le don d'enthousiasme ! L'heure s'est arrêtée pour elles à l'horloge des siècles le jour de leur mariage. Depuis lors, elles ne s'évadent plus de la vie sérieuse et dure, plus jamais. L'amour même est devenu une occupation comme une autre dans leur existence routinière. Quand M^{lle} Agnès, qu'exaspère toujours là stupidité des pauvres, interpelle Christine dans sa boutique, devant le monde : « Vous voilà encore enceinte, vous, Christine ! » elle répond sur un ton d'humble soumission : « C'est pour cela qu'on se marie ! » Elles rient en ce moment de Colpin et de Benoît qui s'amuse d'un oiseau, comme elles se moquent de M^{lle} Eveline Gerbehaye

chaque fois qu'elles la voient apparaître à l'église, au printemps, avec un chapeau à la mode. Plus heureux qu'elles, leurs maris ont gardé dans un coin de leur cœur un grain de poésie. Elles ne sont plus des femmes. Eux sont toujours des hommes et peuvent encore redevenir des enfants. Les premiers sourires du printemps, la fleur qui s'épanouit, le soleil qui se lève ou qui se couche, la lune qui scintille, les étoiles qui palpitent, un frais visage, les froides beautés de l'hiver les remuent encore et les transportent. Aujourd'hui, ils sont deux « sots » pour leurs femmes. Elles ne comprennent pas... Elles ne voient pas qu'une innocence plus blanche que la blanche neige pare leur âme. Ils ont capturé un rouge-gorge. Ils tiennent l'oiseau flamboyant. Ils ont enfermé un peu d'idéal dans une cage...



LE LAPIN ET LES CERISES

I

APRÈS le souper, Colpin secoua le feu avec le tisonnier, puis, ayant ramassé, dans le creux de sa main, une braise rouge, il la déposa sur sa pipe, qu'il venait de bourrer. Lorsque le tabac fut allumé, il se rendit chez Benoît.

Été comme hiver, Colpin porte des sabots ferrés. On reconnaît, par conséquent, son pas de loin. D'habitude, au moment d'entrer chez son ami, il entend, derrière la porte, la voix joyeuse de celui-ci, qui s'écrie :

— Voici le grand diable !

Aujourd'hui rien ne bouge dans la maison. Colpin a l'air d'entrer dans une habitation vide. Pourtant Benoît est là avec sa femme. Prudence occupe sa place habituelle, devant la table, où brûle la lampe coiffée de son vieil abat-jour ; elle carde de la laine pour faire un coussin et ses doigts craquelés et jaunes, tout imprégnés de suint, brillent comme de la faïence. Quant à Benoît, il est accroupi plutôt qu'assis sur sa chaise, un coude au genou et la joue droite serrée dans sa main.

Colpin, étonné de ce silence, s'arrête au milieu de la demeure. Finalement, il retire sa pipe de sa bouche :

— Bonsoir, les amis !

Ni la femme, ni l'homme ne répondent ; mais Benoît fixe sur Colpin un œil triste.

— As-tu mal aux dents ? demande Colpin.

Benoît ne desserre pas les lèvres.

— Au ventre? continue-t-il.

Benoît ne répond toujours pas.

— Est-ce que les enfants sont malades?...

Benoît fait signe que non.

— Et le porc?

— Le porc n'a rien.

Cette fois, Colpin n'y est plus. Il repousse sa casquette, se gratte le front, puis tire un coup sec sur sa pipe et lance à ses pieds un formidable jet de fumée.

— Ne serions-nous plus des amis? demande-t-il tout à coup. T'ai-je manqué?

— Nous n'avons jamais été de plus grands camarades, répond Benoît.

— Alors...

Benoît se redresse et lance son poing devant lui comme pour assommer quelqu'un :

— Voici...

Il s'arrête un instant (sa gorge est si sèche qu'il a besoin de sucer sa langue) :

— J'avais un lapin...

— Le noiraud...

— Le noiraud... Prudence l'avait tué hier et, le soir, nous l'avions mis au four... Ce matin...

— Ce matin... répète Colpin.

— Il n'y était plus !...

La figure de Colpin s'épanouit; ses veines se gonflent; son cou se congestionne. Il va éclater; mais il fait un effort pour se ressaisir et une bouffée de tabac s'engouffre dans sa gorge.

Tandis qu'il tousse, les mains aux genoux, le nez presque à terre, avec un tel bruit que les assiettes tremblent au-dessus de la huche, Benoît le couve d'un œil irrité.

— Voilà bien les amis, pense-t-il avec aigreur.

Aussitôt que la quinte de l'autre est passée, il dit :

— J'avais justement envie de t'inviter pour le manger avec nous.

Colpin sursaute et son visage redevient sérieux; toutefois, Benoît remarque encore au coin de son œil un petit sourire sceptique.

— C'était mon idée, ajoute-t-il. Et pour convaincre son ami, il se tourne vers sa femme :

— Hein? Prudence...

— Vous l'aviez dit, Benoît.

Cette fois, Colpin s'anime :

— Sais-tu qui l'a volé?

— Qui? qui? crie Benoît, en brandissant les poings; il ne faut pas le demander...

— On te vengera ! dit simplement Colpin.

Sa voix a un tel accent de sincérité que Benoît en est tout ému :

— Voilà une parole qui me fait plaisir.

Et, pris subitement d'un accès de générosité, il offre à Colpin la peau du lapin qui sèche, bourrée de paille, contre le mur :

— Tu t'en feras deux bonnes et chaudes semelles pour mettre l'hiver dans tes sabots.

Colpin ne dit ni oui, ni non. Il prend une chaise, s'assied en face de Benoît, croise les jambes et rallume sa pipe, qu'il avait laissé éteindre. Comme il remarque que Benoît va retomber dans ses idées sombres, il sort une pièce de dix centimes de son gousset et la lui montre. L'autre extrait aussitôt de la poche de sa culotte sa bourse de toile bleue et se tourne vers sa femme :

— Prudence... la « mesure »...

Comme si le Seigneur lui avait dit : « Lève-toi et marche », Prudence, sans répliquer, abandonne sa laine, va prendre dans l'armoire la petite mesure d'étain et se

rend chez M^{lle} Agnès; quelques instants plus tard, elle reparaît avec de l'eau-de-vie.

Colpin et Benoît boivent chacun une gorgée, puis la mesure est mise au frais sur le sol, à côté de la huche.

Lorsqu'elle est vide, Colpin souhaite le bonsoir « à la compagnie » et s'en retourne, sans oublier d'emporter la peau du lapin, qu'il va décrocher lui-même à la muraille.

Aussitôt qu'il est sorti, Prudence prend une poignée de laine dans son tablier et la jette à terre, puis elle en prend une seconde, puis une troisième, et, à la façon dont elle les lance sur le sol, on devine qu'elle dit intérieurement : « Voilà ! voilà ! Et voilà ! Plus jamais je ne travaillerai ! » Après cela, elle se lève, applique un coup de pied dans sa laine et se dirige vers la chambre, la mine pincée, en faisant claquer ses sabots. Au moment d'ouvrir la porte, elle se retourne :

— Avec cette peau, nous aurions acheté une once de café; demain, vous boirez de la chicorée, Benoît !

— Je m'y attendais ! s'écrie Benoît, en se tournant du côté de Prudence, qui a déjà refermé sur elle la porte de la chambre.

— Et c'est qu'elle a raison ! murmure-t-il quelques instants après, en réfléchissant tout seul devant le poêle... Ma main s'ouvre trop facilement...

Il fixe un œil sur la mesure, qui brille dans l'ombre, près de la huche.

— Elle contient peut-être encore une goutte, pense-t-il.

Il se lève, va la prendre et la tient suspendue quelques instants au-dessus de sa bouche, grande ouverte.

Une goutte finit par lui tomber, toute chaude, sur la langue.

Cela suffit pour le remonter. Il secoue la tête et se met à rire :

— Je ne serai jamais riche !

II

Au mois de juin, les ouvriers de M. Gerbehaye furent employés au sarclage des betteraves. Il n'avait pas plu depuis des semaines. Le ciel était embrasé comme la voûte d'une fournaise et le feu tombait de partout sur la vaste plaine, qu'aucun arbre n'abritait. A l'heure du goûter, les ouvriers se couchaient le long des blés pour y chercher un peu de fraîcheur. Leurs tartines, grillées par le soleil, craquaient sous leurs dents.

Un jour, Furet sortit de sa musette un petit paquet enveloppé de papier, qu'il ouvrit précieusement. Sous le papier, il y avait une feuille de chou et, dans la feuille de chou, des cerises.

Furet possède dans son verger un cerisier extraordinaire. Son père ne l'a pas vu planter, son grand-père non plus. Il est aussi vieux que le village. Et il donne tous les ans. Cette année, il n'y a pas beaucoup de cerises, c'est vrai... La valeur d'un bon panier... Mais elles n'ont jamais été plus belles, ni plus juteuses, ni plus grosses... Voyez...

Et Furet, ayant bien montré ses cerises à tout le monde, les mange tout seul.

Il les mange lentement pour faire durer le plaisir. Ils les promène d'une joue à l'autre; se barbouille les lèvres de jus; suce le noyau à fond; puis, pftt ! d'une chique-naude de sa langue, il le lance au milieu du chemin, où, raclé, poli, comme s'il avait été nettoyé avec un couteau, il roule sur les pierres ainsi qu'un gros pois.

Le soir, Colpin quitta sa demeure, nu-tête, la chemise déboutonnée, les mains dans les poches. Il fit plusieurs fois le même chemin, s'arrêta, poussa des cailloux devant lui avec la pointe de son sabot; et, tout en ayant l'air de n'aller nulle part, arriva dans les champs.

Après avoir interrogé du regard les quatre points cardinaux, il s'allongea dans une pièce de trèfle.

Quelques instants plus tard, à l'orée du village, un autre homme apparut — nu-tête, la chemise déboutonnée, les mains dans les poches.

C'était Benoît.

Il interrogea à son tour les quatre points cardinaux, puis courut s'étendre dans la pièce de trèfle, à côté de Colpin.

Au bout de quelque temps, celui-ci dit :

— Je vois une étoile.

— Où? demanda Benoît.

— Cherche.

Benoît n'avait pas encore trouvé, lorsque Colpin dit de nouveau :

— J'en vois une seconde.

D'autres bientôt suivirent. Elles naissaient au fond du ciel, à une distance infinie et elles avaient l'air de s'avancer vers la terre, en agitant de petites ailes lumineuses, comme des papillons ou des abeilles.

Colpin se dressa sur ses genoux. Tout était calme, tranquille. Seules, au loin, des rainettes chantaient.

— Hop ! cria Colpin.

Ils se mirent tous deux debout et se dirigèrent vers le verger de Furet. Ils longèrent la haie pendant quelque temps, puis, ayant découvert un endroit où elle était moins fournie, ils écartèrent deux plants d'épine, cassèrent une latte, firent un trou, une sorte de chatière, par où ils se glissèrent dans l'enclos en rampant sur le ventre. Ils se tinrent ensuite quelques minutes dans l'ombre de la haie, les yeux fixés sur la maison de Furet. Les volets étaient clos. Furet dormait.

Le cerisier se dressait au fond du verger. Son tronc était court et trapu; sa tête énorme se profilait sur le ciel

comme un ballon noir. A la cime, un épouvantail, les bras en croix et mal d'aplomb, avait l'air d'un ivrogne qui cherche l'équilibre et dont le chapeau a glissé sur la nuque. Furet l'avait mis là pour effrayer les étourneaux.

Colpin et Benoît, ayant abandonné leurs sabots sous la haie, attaquèrent l'arbre par le bas, à la manière des chenilles. Ils le dépouillèrent avec méthode, mangeant d'abord les cerises au fur et à mesure qu'ils les cueillaient. Benoît crachait les noyaux dans l'herbe; Colpin avalait tout. Quand ils furent rassasiés, ils glissèrent les cerises qui restaient dans des sacs qu'ils portaient en bandoulière.

Ils s'élevaient petit à petit, en sautant d'une branche sur l'autre, sans oublier de surveiller la maison, où Furet dormait toujours. Lorsque la branche supérieure était trop écartée, ils s'y suspendaient par les mains et se lançaient en l'air comme des singes.

Tandis qu'ils approchaient du sommet, la lune se leva. Elle resta un instant posée au ras du sol, comme une bonne tête joufflue, placide et comique. Puis, elle s'enfonça dans une couche de brouillard; ronde et plate, elle apparut aussi grande que le soleil et toute barbouillée de sang. Elle monta encore un peu et, bientôt, on la vit briller de sa pure clarté lunaire, lançant des rayons qui argentaient le ciel et doraienent la plaine...

C'était une belle nuit! Colpin et Benoît en parlèrent longtemps après. Chaque fois qu'ils en parlaient, ils riaient. Mais, je ne vous ai pas dit la fin de l'histoire... Voici (c'est Benoît qui me l'a conté à l'oreille) : lorsqu'ils furent descendus de l'arbre, Colpin, pour narguer Furet, voulut s'en retourner par sa cour et semer quelques cerises sous ses fenêtres. Près de la maison, ils aperçurent un petit banc, abrité par des noisetiers. C'était le banc où Furet venait prendre le frais après son souper... Un banc tout neuf, bien raboté, avec des moulures et recouvert

d'une belle couche de couleur verte... Les deux hommes s'arrêtèrent, admirèrent un instant ce banc magnifique, puis frappèrent en même temps la main sur leur cuisse, ce qui voulait dire qu'ils avaient tous deux la même idée. Ayant tous deux la même idée, ils exécutèrent tous deux le même geste. Benoît sauta à gauche, Colpin à droite; ils s'accroupirent et firent... mon Dieu! ce que peuvent faire sur un banc deux hommes accroupis et qui ont mangé beaucoup de cerises...

OR, IL ADVINT...

OR, il advint que Colpin tomba malade. Un matin, il ne quitta pas son lit à l'heure habituelle et sa femme croyant à une de ces lubies qui lui étaient coutumières, ne songea pas à le questionner. Comme les enfants faisaient du tapage, après le déjeuner, elle les pria de se taire, en leur montrant du doigt la chambre où reposait son mari. Les petits, ne comprenant pas, demandèrent à Lina, leur grande sœur, pourquoi l'on ne pouvait pas jouer. Celle-ci s'inclina au-dessus d'eux, mit la main en éventail devant sa bouche et murmura : « Le père est soûl ! » Vers dix heures cependant, une voix faible s'éleva du fond de la chambre :

— Personne ne s'occupe de moi, heu !...

La femme, qui taillait des légumes pour faire la soupe, s'avança jusqu'auprès du lit, et, tout en frottant sur son ventre la lame du couteau qu'elle n'avait pas lâché, demanda :

— Qu'as-tu ?

— Je suis malade, Christine...

— Malade ! Et où as-tu mal ?

— C'est là... Dans le dos...

— Oho ! dit Christine, tout en faisant passer machinalement le couteau de sa main droite dans sa main gauche, où elle le tint dressé comme un cierge. Oho ! — Tu n'as pourtant pas mauvaise mine, ajouta-t-elle, en contemplant sa figure barbue comme une tête d'ermite. Veux-tu une tasse de café ?

— Je ne veux rien !

— Pauvre vieux rat ! soupira-t-elle. Et sur cette parole affectueuse, elle le quitta pour aller mettre la soupe au feu.

Une heure plus tard, Colpin, sorti du lit, apparaissait dans la cuisine, clopinant, le torse courbé, la chevelure en désordre, la face grimaçante. Il avait jeté une vieille camisole sur son dos et tenait sa culotte à deux mains. Il se laissa tomber sur une chaise, près du feu :

— Aïe !

— Mais qu'as-tu donc ? demanda de nouveau sa femme.

— On dirait qu'on me donne des coups de poignard dans les reins...

— Cela passera...

Colpin ne répliqua pas. Assis contre le poêle, les mains appuyées à la baguette, il se tenait si courbé que sa longue barbe frôlait ses genoux. Christine continua à vaquer à ses occupations ; les poules entrèrent et se mirent à caqueter ; le canari chanta ; le porc vint grogner contre l'huis ; les enfants, eux-mêmes, reprirent leurs jeux et, comme c'étaient les plus diables du village, ils remplirent bientôt la maison de leurs cris. Colpin les lorgnait d'un œil irrité et murmurait :

— Attendez que je sois guéri, vauriens : vous aurez de la sangle !

A midi, il mangea une assiette de soupe sur ses genoux, puis tourna sa chaise et se mit à cheval dessus pour se chauffer le dos.

Ce fut dans cette posture que Benoît le trouva le soir. Malgré ses affirmations, il ne voulait pas croire qu'il fût malade. « Malade ! un homme comme lui, un gaillard qui n'avait jamais eu un « clou » de sa vie et qui était plus solide qu'un arbre ! »

— Je voudrais te voir dans ma peau, dit Colpin.

— Nous allons prendre une goutte, s'écria Benoît ; cela va te dérouiller...

Pour la première fois de la journée, Colpin sourit et Christine alla faire remplir la « mesure » chez M^{lle} Agnès.

Colpin avala son verre si lestement que Christine ne put s'empêcher de rire, mais quand elle voulut lui en verser un second, il l'arrêta :

— Je n'en veux plus !

Cette fois, Benoît n'eut plus de doute : Colpin était malade. Il vida la mesure tout seul et, avant de partir, conseilla à son ami de se frictionner avec la « bouteille ».

C'était une bouteille qu'ils avaient achetée ensemble, devant l'église, à un charlatan, un dimanche après la messe, un remède souverain qu'on avait placé sur l'armoire, qui devait guérir tous les maux et auquel personne n'avait jamais touché. Quand les enfants furent au lit, Colpin se déshabilla et Christine le frictionna énergiquement.

Elle le frictionna trois jours de suite sans qu'il éprouvât aucun soulagement. « Il doit avoir un dos comme une pierre, dit Christine à Benoît ; lui ne sent rien et, moi, j'ai la main toute pelée ». Benoît souleva sa casquette et se gratta le front. Que pouvait bien avoir attrapé Colpin ? Après avoir réfléchi, il émit l'avis que ce pourrait bien être un mal « qu'on lui aurait donné ».

— Alors, remarqua Christine, il faudrait faire venir Gudule.

— On va se moquer de moi, dit Colpin.

— Laissons rire les gens, déclara Benoît, et il alla lui-même prévenir la vieille femme.

Gudule se présenta le jour suivant, à la brune. Elle franchit le seuil en toussotant, de son rude pas d'homme, appuyée sur la grosse canne qu'elle emportait pour aller vendre de la levure dans les fermes et qui lui servait à se défendre contre les oies, les dindons et les chiens. Elle avait mis sa mante de cotonnade bariolée de fleurs mauves et rabattu le capuchon sur sa tête. Dans l'ombre

de la cape, on n'apercevait que les grandes lignes de sa figure : un menton carré, hérissé de poils, qu'elle flambait avec une allumette quand ils étaient trop longs ; un gros nez violet ; deux yeux noirs qui luisaient sous le front ridé. Sa canne déposée sur la table, elle se planta devant Colpin : « On est malade, ainsi, vieux ! » Puis elle sortit sa tabatière d'écorce, huma une prise, et fit signe à Christine de s'en aller avec les enfants. Alors, elle s'assit et dit à Colpin : « Tourne-toi du côté de la lampe ! » Colpin avança la tête vers le « crasset », qui brûlait sur la table et dont la flamme rouge, qui se terminait par un tire-bouchon de fumée noire, répandait autour d'elle une lumière sépulcrale. « Plus près ! » Colpin avança encore la tête : la grosse figure barbue de l'homme et le masque ravagé de la vieille femme s'examinèrent longuement, dans un lourd et solennel silence. A la fin Gudule fronça le nez et ferma à demi les yeux : « Mon « fi », tu as une mine qui ne me revient pas !... Ne connais-tu personne qui t'en voudrait?... » Colpin chercha : non, il ne connaissait personne. — « N'as-tu jamais rencontré non plus quelqu'un de mauvaise réputation ? » — Colpin chercha encore et finit par se rappeler que, quelques jours plus tôt, il avait croisé, le soir, un homme qui ne l'avait pas salué ; il n'était pas sûr de l'avoir reconnu, mais il pensait que c'était le berger de M. Gerbehaye. Gudule l'écoutait, tête baissée, la figure perdue dans son capuchon comme dans une niche. Après avoir réfléchi, elle murmura : « Hem ! », inclina plus profondément le chef et retomba dans ses méditations. Colpin frémit à l'idée qu'il était ensorcelé. La vieille femme disparaissait tout entière dans sa mante, sur laquelle les petites fleurs mauves, caressées par la lumière tremblotante du crasset, semblaient danser comme un essaim de papillons. Finalement, elle écarta son vêtement et posa sa grande main sèche sur le dos de Colpin.

Il entendit qu'elle marmottait quelque chose, des prières sans doute, et il frémit plus fort. Ensuite, elle se signa et lui tendit une sorte de coussinet, fait de deux pièces de cuir cousues ensemble, en lui disant de le porter dans sa poche. Il comprit que c'était la « housse », le talisman magique qu'on allait lui demander quand on tombait dans le malheur et qu'elle remettait aux conscrits, contre une pièce de deux francs, le jour du tirage au sort.

Elle avait fini. Elle fit retomber son capuchon ; sa grosse tête, aux pommettes saillantes, s'agita de droite et de gauche ; elle mit la main au-dessus de ses yeux, pour voir l'heure ; puis elle frappa la table avec sa canne. Christine, qui attendait derrière la porte avec les enfants, comprit qu'ils pouvaient rentrer. On alluma alors le quinquet et, dans la vieille maison, au plafond bas, la vie naturelle reprit son cours. La femme demanda à Gudule ce qu'elle désirait pour sa peine : deux œufs ou une « cheminée ». Elle réclama une « cheminée » — ce qui est une tranche de lard — et, après avoir souhaité à tout le monde la bénédiction du ciel, elle sortit en clopinant, appuyée sur sa canne. Quand elle fut dans le chemin, elle regarda le ciel, qui était clair et rempli d'étoiles. Ses yeux s'arrêtèrent longtemps sur la lune, qu'elle appelait « l'baïté ». La lune montait derrière les arbres, ronde et jaune ; elle n'avait pas de « sourcils » et luisait « à soleil ».

Un peu plus tard, Benoît arriva chez Colpin. Il demanda :

— Quelle nouvelle ?

— C'est bien ce que nous avons pensé ! répondit l'autre.

Toute la famille s'était rangée autour du poêle. Le doux silence d'une belle nuit de printemps enveloppait la maison, mais personne n'avait le cœur à la joie. Les enfants eux-mêmes, intrigués par la visite de Gudule, semblaient inquiets. Quant à Benoît, il songeait, les deux poings

posés sur ses genoux, le regard à terre. Il pensait à sa grand'mère, qui lui avait jadis raconté tant de vieilles histoires. Sans relever la tête, sans bouger ses poings, il les rappela. Histoires de nutons et de pacolets; histoires de sorciers et de loups-garous; histoires de revenants et de fantômes. C'étaient des gens attardés dans la plaine, qui avaient tout à coup vu surgir à leur côté un chien ou un veau qui les accompagnait jusqu'à leur demeure, en leur soufflant dans le dos une haleine froide. C'étaient les âmes des morts pour lesquelles on n'avait pas dit de messes, qui revenaient ici-bas voltiger, sous forme de flammes, au-dessus des marais. C'étaient les diables eux-mêmes, des légions de diables, transformés en corbeaux, qui s'abattaient dans la cour d'une ferme et que le curé seul pouvait chasser en récitant des prières et en traçant dans l'air le signe de la croix. C'étaient les diables encore, invisibles, qui s'introduisaient dans certaines maisons, où ils faisaient danser les meubles. C'étaient... Christine l'interrompit :

— Tais-toi, pour l'amour de Dieu !

Il leur faisait passer à tous la petite mort dans le dos, avec ses histoires de l'autre monde. Christine qui était petite, massive et lourde — gros ventre, grosse poitrine, grosse tête : trois boules posées l'une sur l'autre — soufflait comme une machine; les enfants paraissaient pétrifiés; et Colpin, ne doutant plus qu'il était ensorcelé, tenait la tête inclinée et, sans desserrer les dents, d'un petit coup sec de sa langue, lançait de temps à autre un crachat sous le poêle. Le chat lui-même, le vieux chat gris, accroupi devant le feu, avait un air pensif qui ne lui était pas coutumier. Benoît trouvait aussi que l'horloge tictaquait bien fort... Après un long silence, il tourna les yeux du côté de la fenêtre et vit le grand visage jaune de la lune qui, de là-haut, semblait le contempler. Il se leva

brusquement, repoussa sa chaise d'une main nerveuse et, après un « Dieu vous assiste, mes braves gens ! » il s'en retourna. Quand il eut franchi la barrière de la cour, on l'entendit galoper.

— Benoît a peur ! dit Colpin.

— Quelle sacrée affaire ! ajouta Christine.

Le lendemain, à midi, Mac, le fils de Benoît, vint prendre des nouvelles du malade ; il annonça en même temps que son père ne viendrait pas le soir « parce qu'il était dérangé ».

On ne le vit pas non plus les jours suivants.

Gudule, par contre, revenait chaque soir, enveloppée dans sa mante mauve et appuyée sur sa grosse canne. Et, chaque soir, elle recommençait ses incantations. Chaque soir aussi, elle emportait sa tranche de lard, que Christine, grimpée sur une chaise, coupait à même le quartier pendu au plafond. Au bout de huit jours, la femme demanda à son mari :

— Te sens-tu mieux ?

— C'est toujours la même chose.

— Drôle d'affaire !

— Oui... c'est une drôle d'affaire !...

Il tira de sa poche le talisman, la « housse » piquée des vers et qui s'effritait de vétusté aux quatre coins. Il la pressa dans ses doigts, chercha à voir à travers la couture, curieux de pénétrer le secret qui donnait à ce petit objet un pouvoir magique.

— Ne la déchire pas, dit Christine, qui le voyait occupé à tirer sur le fil, cela pourrait nous porter malheur...

Colpin s'empressa de la remettre dans sa poche, puis il examina mélancoliquement le quartier de lard, qui diminuait de jour en jour... Le temps commençait à lui paraître long, surtout que Benoît ne venait plus, après le souper, lui tenir compagnie. Enfin, il reparut.

— Il me semble, dit-il, après avoir balbutié des excuses qui ne trompèrent personne, que tu ne vas pas mieux.

— Ça ne va pas, répondit Colpin, en hochant rudement la tête.

— Et Gudule vient toujours?...

— Toujours...

— Écoute... Hier, j'ai vu le vieux Cosme., et Cosme m'a dit qu'il n'y a plus de sorciers depuis qu'on lit, à la messe, l'Évangile de saint Jean...

— Cosme t'a dit cela?

— Il me l'a dit...

Colpin sortit de nouveau la « housse » de sa poche et la fit tourner dans ses doigts, en fronçant les sourcils. Benoît la lui prit des mains; il en frotta le cuir poli avec son gros pouce, puis gratta les coins avec son ongle. Cet objet mystérieux piquait également sa curiosité.

Comme il voulait la rendre à Colpin, celui-ci la repoussa au bout de la table :

— Prends la « housse », Christine, je n'en veux plus. Demain, tu la reporteras à Gudule...

Gudule vivait seule, avec trois poules et un chat, dans une mesure en torchis, située près d'un vieux chemin, où le monde ne passait guère. Quand Christine reporta la « housse », elle la trouva assise au coin du feu avec son chapelet en mains. Comme elle savait que la vieille femme n'était pas commode, elle avait préparé un habile petit discours, qui devait, pensait-elle, prévenir une scène désagréable. Malheureusement, elle était timide et aux premiers mots qu'elle dit, elle s'embrouilla et ce fut d'une main tremblante qu'elle déposa la « housse » sur la table. Gudule ne regarda ni la « housse », ni Christine. Dès qu'elle eut compris ce que l'autre venait faire chez elle, elle reprit ses prières, qu'elle avait interrompues en voyant entrer la femme de Colpin. Elle semblait prier avec fer-

veur, mais la colère faisait trembler son menton et ses mains décharnées et, de temps à autre, elle lançait à Christine une œillade courroucée. A la fin, elle s'écria : « Je n'ai pas besoin de toi ici; va-t-en ! » L'autre voulut la calmer : « On avait toujours vécu en bons voisins, elle savait que Colpin l'aimait beaucoup, qu'il battrait l'eau pour elle, etc... S'il vous arrivait quelque chose, Gudule... » — « Va-t-en ! » répéta la vieille femme, en frappant le sol du pied et en faisant mine de saisir sa canne pour la chasser. Christine, effrayée, sortit à reculons; mais, comme elle était déjà dans le chemin, elle entendit ouvrir une fenêtre. — « Hé ! là ! » — Elle se retourna et vit Gudule qui avait passé la tête dans l'étroite lucarne de sa demeure. Un mauvais sourire découvrait ses vieilles gencives et faisait grimacer sa figure. Elle tendit le doigt vers le ciel et brailla : « Hou ! hou ! Les corbeaux crient au-dessus de ton toit !... »

Christine rentra chez elle, pâle et défaite; elle n'osa rien raconter à son mari, mais tout en lui préparant un cataplasme qu'il lui était venu à l'idée de réclamer (un cataplasme bien chaud, car il n'y avait que la chaleur pour le soulager), elle se reprochait sa maladresse, se demandait qui avait raison dans tout cela, Cosme ou Gudule, revoyait la face grimaçante de celle-ci dans le cadre de la lucarne et les corbeaux qui tournoyaient dans le ciel.

Elle était d'autant plus soucieuse que Colpin commençait à devenir difficile. De jour en jour, son humeur s'aigrissait. Il grommelait à tout instant, se plaignait de la nourriture, des courants d'air, du bruit, et, pour un rien, menaçait ses enfants de la « sangle » ou parlait de leur tordre le cou. A cheval sur sa chaise, le dos au feu, pour éviter le refroidissement trop rapide du cataplasme, il passait son temps à regarder par la fenêtre d'où l'on avait vue sur le chemin qui mène à l'église.

Suivant le temps qu'il faisait, la route était baignée de soleil ou plongée dans une demi-pénombre. Le matin, Colpin voyait M^{lle} Agnès qui se rendait à la messe; à midi, les ouvriers qui revenaient des champs; vers quatre heures, M. Gerbehaye, qui allait faire sa ronde à la campagne avec ses chiens; le soir, Furet qui venait fumer sa pipe au milieu du chemin. Un jour, il vit poindre, au bout de la route, la silhouette noire du curé, qui s'avavançait à grandes enjambées et qui disparut dans la cour de Furet.

— Voilà M. le curé qui va voir la grande Joséphine, dit-il; sûrement qu'elle ne va pas bien...

Au bout d'un quart d'heure, le prêtre reparut et, au lieu de s'en retourner vers l'église, s'avança du côté de la maison de Colpin.

— Où va-t-il encore, diable? demanda celui-ci.

Tout à coup, il sursauta :

— Christine ! il vient ici !

— Qui? demanda la femme, qui découpait, dans un coin de la pièce, des betteraves pour le porc.

— M. le curé !

— Hé ! mon Dieu !

Christine jeta son couteau et se précipita vers les enfants : « Vite ! sauvez-vous ! » Elle les poussa rapidement dans la chambre, puis rassembla à la hâte ses poules, dont les unes dormaient sous le poêle, tandis que les autres picoraient sur le sol en caquetant. Elle les chassait à leur tour vers la porte quand le curé entra :

— Bonjour, mon ami, dit-il, en allant droit à Colpin; on m'a dit que vous êtes gravement malade...

— Je n'en sais rien, moi, répondit Colpin d'un ton sec.

— Et qu'avez-vous?

— J'ai des douleurs dans le dos, si vous tenez à le savoir... Mais l'appétit est bon, s'empessa-t-il d'ajouter, en appuyant sur ces derniers mots.

Le curé prit une chaise, s'assit et dévisagea Colpin d'un regard si perçant que celui-ci perdit contenance et baissa la tête. Après l'avoir bien examiné, il lui prodigua les consolations qu'il avait l'habitude d'adresser aux malades. Il lui conseilla surtout de prier, la prière étant le remède suprême dans l'affliction. Comme Colpin ne répondait pas, il demanda :

— Priez-vous de temps en temps?

— On prie... oui... quelquefois... certainement...

Cette réponse ne satisfit pas le curé, qui lui laissa entendre qu'il ne le tenait pas pour un chrétien parfait. Sa figure avait pris un air sévère :

— Je suis sûr que vous n'avez pas de chapelet?

— Pas de chapelet ! se récria Colpin... Pas de chapelet !
Christine, apporte un peu le chapelet...

La femme, tout affairée, fouilla dans le tiroir de la table, ouvrit la commode, regarda sur la cheminée, poussa la porte de la chambre, ce dont les enfants profitèrent pour allonger la tête par l'ouverture, afin de voir M. le curé ; finalement, elle revint avec un vieux chapelet raccommodé avec du fil et auquel il manquait plusieurs grains.

Le curé poussa un petit soupir, mais il n'émit plus aucune réflexion. Après tout, cela valait mieux que rien. Il dit fort poliment au revoir à Colpin et à sa femme et ne dédaigna pas d'adresser quelques mots aux enfants, rassemblés devant la porte de la chambre, où, quoique loqueteux et crottés, ils formaient une jolie grappe de têtes :

— Bonjour, mes petits amis. Est-on sages? Apprend-on son cathéchisme?

Les enfants se regardèrent, ébahis, puis éclatèrent de rire au nez de M. le curé.

Cette fois, Colpin s'emporta :

— Tas d'incivils !

Le soir, il reçut froidement Benoît, à qui il reprocha d'avoir répandu le bruit qu'il était gravement malade. L'autre protesta :

— Il se tourmente, dit Christine, parce que le curé est venu.

— Le curé est venu? s'écria Benoît.

— Oui, répondit-elle... Mais il ne lui a pas parlé des sacrements...

Colpin tirait les pointes de sa barbe et semblait rouler dans sa tête de sombres réflexions; Christine rêvait aux corbeaux; Benoît, lui-même, paraissait frappé de cette visite inattendue.

C'est que M. l'abbé Frère n'avait pas l'habitude de se déranger pour rien. Ce n'était pas un de ces prêtres bons garçons, qui font aux gens des visites d'amitié et déroulent devant leurs ouailles un tapis de velours pour les conduire dans la maison de Dieu. Sec et maigre, vivant de pain noir et d'eau, ne souriant jamais, vrai janséniste, il était d'une rigueur extrême sur le chapitre des mœurs, ne faisait aucune distinction entre ses paroissiens, ne soulevait pas sa barrette plus haut pour un riche que pour un pauvre et ne fardait jamais sa pensée. On le respectait comme un homme juste, mais on le trouvait trop pointilleux et trop têtu et on ne l'aimait guère. Les riches n'allaient pas à confesse chez lui et les malades le voyaient approcher de leur lit avec effroi, car, là même, il remplissait son ministère avec la plus rigoureuse sévérité. Il leur parlait comme du haut de sa chaire et, aussitôt que la fin lui paraissait inévitable, si le patient, au lieu de réclamer l'extrême-onction, songeait encore aux choses profanes, s'il parlait encore de son argent, s'occupait encore de ses terres et de son bétail ou tournait ses yeux affaiblis vers la fenêtre pour voir encore ses arbres, il le rappelait d'un ton bourru à la réalité : « Vous

allez mourir; il est temps de vous mettre en règle avec votre conscience ! »

Colpin tourmentait toujours nerveusement les pointes de sa barbe : « La bouteille » n'avait pas eu d'effet; Gudule avait presque mangé tout son lard; les cataplasmes ne le soulageaient pas; le curé le tenait à l'œil... Tout à coup, il dit :

— Ce sont les « boîtes » qu'il me faut !

Le lendemain, une petite femme basanée, vêtue d'une vieille robe qui lui tombait à peine aux chevilles, coiffée d'un chapeau défraîchi, et qui portait un parapluie dans une main et, dans l'autre, un cabas de toile cirée, arriva chez Colpin. C'était M^{me} Quarré, la sage-femme. Elle déposa son cabas et son parapluie sur la table et dit : « C'est donc à cet homme-là qu'on va mettre les ventouses ! » Et elle se mit à rire, en faisant pétiller ses yeux noirs. Ses yeux, qui brillaient comme des escarboucles, et ses cheveux d'un bleu sombre, qui rappelait le plumage chatoyant des corneilles, étaient tout ce qui restait d'une beauté qui, jadis, avait fait tourner beaucoup de têtes. Elle ne se souvenait de son passé amoureux que pour en rire, comme elle riait d'ailleurs de tout. Dureté de cœur ou philosophie? Des misères et des souffrances qui se déroulaient journellement devant elle, elle ne retenait que le côté comique et la vie n'était à ses yeux qu'un interminable défilé de caricatures. Cela ne l'empêchait pas d'être bonne et serviable. Par le soleil qui brûle, la pluie qui mouille ou le froid qui glace, on la rencontrait sur toutes les routes, alerte et gaillarde, avec son parapluie et son cabas, son chapeau défraîchi, sa robe courte et ses solides souliers qu'elle cirait en été et graissait en hiver pour les rendre imperméables.

En vieillissant, M^{me} Quarré avait contracté un petit vice : elle aimait la goutte. Christine, qui ne l'ignorait

pas, lui présenta tout de suite un verre. La sage-femme le vida d'un trait, comme un vieux buveur; et, comme un vieux buveur, elle fit une grimace et s'ébroua : « Il faut être le diable pour avaler un pareil poison ! » En même temps, elle tendait son verre pour le faire remplir.

Elle sortit ensuite les ventouses de son cabas, prépara des torchettes de papier, prit la grosse tête de Colpin dans ses deux mains et l'inclina sur la table, puis, lui ayant tiré la chemise de sa culotte, elle la lui rabattit sur le crâne. Quel dos ! Large comme une aire et luisant comme un fléau ! M^{me} Quarré riait. Comment pouvait-on dire qu'un colosse comme cela fût gravement malade ? « Mais qui donc, demanda Colpin, a été colporter partout que je suis gravement malade ? » — « C'est Gudule, Colpin. » — « Gudule ? » hurla-t-il. — « Oui, c'est Gudule. » — En même temps, M^{me} Quarré allumait une torchette, la fourrait tout enflammée dans une ventouse et appliquait celle-ci sur le dos de Colpin. — « C'est Gudule », continua-t-elle, en allumant une seconde torchette, « partout où elle va porter sa levure, elle raconte que vous êtes dans une mauvaise peau ». — « Sacrée canaille ! » — « Ne vous fâchez pas », poursuivit M^{me} Quarré, en continuant de poser ses ventouses ; « surtout ne vous agitez pas. » — Et elle se mit à rapporter les paroles de Gudule, en contrefaisant sa voix et mimant ses gestes : « Colpin était fort hypothéqué... Il n'était du reste pas aussi solide qu'il le paraissait... Ce gros homme était rempli de misères... Tout l'intérieur était pourri... S'il crevait — comme elle l'espérait bien — ce ne serait pas une grande perte... Personne ne le pleurerait... Non, personne... C'était un franc gueux... un buveur... une fière soulée ! »... — Colpin, qui n'osait plus ni remuer, ni parler, fumait de rage, sous la chemise rabattue, qui lui enveloppait la tête ; et M^{me} Quarré riait...

Quand elle eut fini, elle prit une chaise et s'assit pour laisser aux ventouses le temps d'agir. Les enfants, qui, jusque-là, s'étaient tenus derrière elle, s'avancèrent alors pour examiner leur père. Les petits reculèrent, épouvantés, tandis que les grands trépignaient de joie : Colpin ressemblait à un énorme hérisson, à quelque bête formidable et grotesque !

Au bout de quelque temps, M^{me} Quarré regarda l'heure à sa petite montre d'argent, attendit encore un peu, puis enleva les ventouses. Elle les arrachait une à une, au milieu des enfants qui se bousculaient pour voir, pendant que Colpin poussait de petits cris de douleur. Quand la dernière fut ôtée, elle creva les ampoules avec les dents émoussées d'une vieille fourchette. Le dos du malade ne formait plus qu'une grande plaie. Les bras croisés, M^{me} Quarré examina attentivement son ouvrage ; elle en parut satisfaite et s'en alla en riant.

Colpin fut plus tranquille pendant quelques jours. Il avait placé son bâton à côté de lui et, de temps à autre, s'en servait pour faire le tour de la pièce. Il allait même quelquefois pousser la tête dans l'entre-bâillement de l'huis, pour respirer l'air du printemps, qui faisait fleurir les arbres et chanter les oiseaux. — « Il me semble que tu vas mieux », disait Christine. — Il répondait tantôt oui, tantôt non, se tâtait le dos et se remettait à clopiner autour de la maison. Puis, il recommença à se plaindre et à grommeler. Christine, cette fois, tomba dans le découragement : elle n'osait pas le dire, mais elle soupçonnait là-dessous une vengeance de Gudule. Quant à Benoît, il se torturait la cervelle pour trouver un nouveau remède. Un jour, il dit à Colpin :

- A ta place, je demanderais des « pois » au curé.
- Il ne m'en donnerait pas.
- Pourquoi ?

— Parce que, si tu veux que je te le dise, l'autre jour je ne l'ai pas trop bien reçu...

— Bah !

Benoît n'en dit pas plus; mais le lendemain il se présenta avec un mystérieux sourire :

— J'ai quelque chose pour toi...

— Quoi? demanda Colpin.

— Devine...

Comme son ami ne trouvait pas, il dit :

— Des « pois » du curé !.. .

— Il t'en a donné?...

Christine joignit les mains :

— Quel brave homme !

Puis, elle se mit à rire :

— Voilà maintenant qu'il va prendre un remède de curé !

Les enfants aussi parurent trouver la chose extraordinaire, car ils se mirent tous à gambader et à sauter en criant : « Il va prendre un remède de curé ! Il va prendre un remède de curé ! » Il fallut que Colpin se fâchât et, faisant mine de détacher sa ceinture, les menaçât de la sangle, pour les faire taire. Benoît lui avait passé une mignonne petite boîte de carton. Après avoir vainement essayé d'enlever le couvercle, il la tendit à sa femme :

— Ouvre-la, toi, Christine; moi, je n'y arriverai pas : mes doigts sont trop gros.

La boîte contenait des globules blancs, gros comme des têtes d'épingle. Il fallait en avaler trois, matin et soir, et ne plus prendre de café.

— Pensez-vous que cela le guérira, Benoît? demanda Christine.

— Si cela le guérira ! s'écria Benoît, en levant la main... Seulement, il est trop mou, il se laisse aller; il faudrait qu'il se remue...

Au moment de sortir, il dit tout bas à la femme :

— Si les pois ne le retapent pas, nous lui dirons de consulter M. Louis.

Colpin prit les globules, cessa de boire du café et se remua, suivant le conseil de son ami. Il tourna plus souvent autour de sa demeure, appuyé sur son bâton. Il essaya même de se distraire en faisant chanter le canari, en donnant à manger à ses poules ou en culbutant, avec son bâton ou son pied, l'un ou l'autre de ses enfants qu'il rencontrait dans son chemin. « Tu redeviens gaillard ! » disait Christine, qui avait raconté à toutes ses voisines — pour les faire enrager — que son mari avait reçu des « pois » de M. le curé. C'était une grande faveur. Car, l'abbé Frère ne partageait pas son remède avec tout le monde. Jusque-là, seuls, le clerc, le sacristain et M^{lle} Agnès pouvaient se vanter d'en avoir eu.

Les paroles de Christine encourageaient Colpin. Un jour, il dit : « Faut que j'aïlle revoir le jardin ! » Il envoya Lina prendre au grenier une botte de paille pour s'asseoir à l'ombre du sureau et ils s'en allèrent ensemble. Christine vint sur le seuil pour les voir partir. Colpin marchait à petits pas, lentement ; il se tenait toujours un peu courbé, mais ne chancelait pas. La femme en fut toute réjouie et, du plus profond de son cœur, les yeux tournés vers l'église, elle remercia intérieurement M. le curé, en se promettant, si son mari guérissait, de lui porter la plus grasse de ses poules.

Dès que Colpin fut installé sur la botte de paille, à l'ombre du vieux sureau, il alluma sa courte pipe de terre noire ; le nez levé, il lança de longs jets de fumée vers le soleil. L'air vif pénétrait ses membres, une douce chaleur descendait dans sa poitrine, toute sa figure barbue pétillait d'aise. Il ne sentait presque plus ses douleurs et se trouvait aussi heureux qu'un rentier. Toutefois, ses sour-

cils se contractèrent lorsqu'il s'aperçut que Lina profitait sournoisement de son extase pour se glisser hors du jardin. D'un mot, il la rappela et la fit asseoir près de lui. Pour que la fillette ne restât pas inoccupée, Christine lui apporta des bas à ravauder et déposa à côté d'elle son dernier-né, Gaston, qui ne marchait pas encore. Car Colpin, qui, de son prénom, s'appelle Nicaise, a un fils qui se nomme Gaston. En Hesbaye, la préférence va maintenant aux noms distingués. Pierre, Jacques, Henri, Joseph, François, Hubert, Guillaume, Philippe sont des noms communs, des noms démodés, de vieux noms ! Seule, la noblesse qui, par principe, reste fidèle à la tradition, les garde en souvenir de ses aïeux, de même qu'elle conserve ses antiquités et rachète celles que le peuple n'a pas encore cédées au marchand de loques. C'est ainsi que Gudule a vendu l'autre jour à M. le baron — ce qui l'a bien fait rire, la bonne femme (est-ce que M. le baron devient sot?) — pour un napoléon tout neuf, la vieille huche où elle remisait l'avoine de ses poules et où, sauf respect, son chat avait fait plus de cent fois ses ordures.

A la place de Colpin, Benoît se serait traîné à quatre pattes dans tous les coins de son jardin pour voir si les pois poussaient, si les salades tournaient, s'il n'y avait pas de taupe dans ses carottes, ni de ratte dans ses pommes de terre, et surtout si les mauvaises herbes n'envahissaient aucune plate-bande. Colpin, lui, regardait avec indifférence les orties qui foisonnaient le long de la haie et les chiendents qui croissaient partout. Par contre, il ouvrait ses narines toutes larges pour respirer le parfum des fleurs blanches du sureau, tendait l'oreille quand le pinson chantait et suivait attentivement les allées et venues de la fauvette qui gazouillait gentiment dans le buisson où, sans doute, elle avait fait son nid. Benoît s'inquiète parfois de savoir s'il aura à manger le lendemain. Colpin

compte beaucoup sur l'air du temps. Mon Dieu ! on vit toujours ! Quand il n'y a plus de légumes dans son jardin, il va demander un chou, du cerfeuil, une botte de carottes ou des oignons à son ami et, si les pommes de terre manquent dans sa cave, il part sur le minuit avec un sac sous le bras et rentre avant l'aube, chargé comme un mulet.

Quand Colpin sentit courir sur lui les premiers frissons du soir, lorsqu'il vit que le soleil s'enveloppait dans ses chauds rayons et se roulait en boule pour se coucher dans un moelleux nuage de soie rose, il appela Lina : « Viens m'aider à me relever ; nous allons rentrer. » Mais Lina ne répondit pas : elle était partie avec Gaston, sans qu'il s'en fût aperçu. Il jura et l'accabla de malédictions. Puis, il essaya de se lever seul. Il se tourna d'abord sur le ventre, se mit ensuite à genoux et, appuyé des deux mains sur son bâton, se redressa comme il put. A ce moment, les douleurs qu'il croyait parties, reparurent. Il prit néanmoins la botte de paille et la chargea sur son dos. A petits pas, comme il était venu, il s'en alla. Il s'en alla lentement, plié en deux, la barbe pendante, semblable au vieil Hiver, tel qu'on le voit sortir du bois, en décembre, avec un fagot à l'épaule. Comme il quittait le jardin, il entendit dans le courtil voisin, un murmure de voix, un chuchotement. Du bout de son bâton, il écarta quelques branches de la haie et vit Gaston, vautré dans l'herbe, les fesses en l'air, et, plus loin, derrière le tronc moussu d'un gros arbre, Mac, le morveux, et Lina, la fûtée, qui s'embrassaient... Il ne s'emporta plus, crainte d'exciter ses douleurs, mais il hocha gravement la tête et s'éloigna en méditant, comme un saint homme, sur la corruption des mœurs.

Christine n'avait jamais su chanter ; mais quand elle était de bonne humeur, que son cœur était tranquille et son âme contente, il lui arrivait de siffler. Elle sifflait

quand Colpin rentra, avec la botte de paille sur son dos :

— Ne siffle pas, Christine, dit-il ; ne siffle pas.

Il jeta la gerbe dans un coin et se laissa tomber sur sa chaise d'un air découragé :

— Gudule a raison : je suis dans une mauvaise peau...

— Quoi? Tu ne vas pas mieux? — Et Christine, interdite, poussa un long soupir.

Puis elle dit :

— Benoît pense que tu devrais consulter M. Louis...

Il n'y avait plus d'argent dans le tiroir et il ne fallait pas espérer obtenir du crédit chez M^{lle} Agnès. Heureusement que les poules pondaient et qu'en échange de leurs œufs, la boutiquière consentait à lui donner le peu d'épices dont elle avait besoin. Mais si la maladie de Colpin se prolongeait, cela ne suffirait pas : il faudrait vendre le porc qu'on engraisait pour le tuer en hiver. Ce jour-là, la veillée fut triste. Toute la famille était rangée autour du poêle avec Benoît. Personne ne soufflait mot. Tout à coup, Colpin, se tournant vers l'armoire, montra du doigt la « mesure », qui commençait à se couvrir de poussière :

— Nous n'en boirons plus, mon ami...

Il enveloppa ensuite ses enfants d'un long regard :

— Mes enfants, vous allez perdre votre père !

Il serait injuste de dire que Colpin et ses enfants ne s'aimaient pas ; mais il n'avait jamais existé entre eux une grande communion d'âmes. On nourrissait les petits et on les vêtait ; on leur donnait souvent de la sangle ; on les caressait rarement. Néanmoins, quand Colpin eut épanché son cœur : « Mes enfants, vous allez perdre votre père ! » on eût dit qu'un chef d'orchestre venait de lever son bâton. Tous les enfants se mirent à hurler comme s'ils n'avaient eu qu'un seul gosier. Le spectacle était si émouvant que Benoît en avait la gorge crispée et que deux grosses larmes roulaient des yeux de Christine dans les

coins tordus de sa bouche. Colpin, cependant, qui, dans un accès de désespoir, avait laissé tomber sa tête sur la baguette du poêle, se redressa et interpella Lina :

— Frotte ton museau et va chercher le docteur Darimon !

Benoît sursauta ; Christine bondit :

— Le docteur Darimon !

— Pourquoi pas M. Louis ? demanda Benoît.

— Je veux le docteur Darimon...

Et rejetant la tête en arrière :

— Ne serais-je déjà plus maître chez moi ?

— Fais ce que tu veux, dit Benoît ; moi, je ne m'en mêle plus ! Il se leva, prit sa chaise, la posa d'un geste sec contre le mur et sortit à reculons, en battant l'air de ses deux mains :

— Je ne m'en mêle plus !... Je ne m'en mêle plus !...

Avant de se retirer à Liège, où sa femme, une douce et tranquille personne, désirait finir ses jours, afin de pouvoir aller quelquefois au théâtre en hiver et se promener en été sous les ombrages de Kinkempois, le docteur Tranchet qui, pendant cinquante ans, avait fait trembler tout le village sous son œil de faucon, s'était offert le plaisir de jouer un tour à M. Gerbehaye. Au lieu de lui vendre sa maison où, depuis longtemps, le fermier espérait établir son fils Louis, qui venait d'obtenir son diplôme de médecin, il l'avait cédée à un jeune docteur de Bruxelles, un certain Darimon, dans le nom duquel Cosme reconnut tout de suite le descendant d'une ancienne famille hesbignonne. M. Tranchet avait lui-même appris la nouvelle à Gerbehaye, le jour où celui-ci s'était présenté chez lui pour conclure l'affaire, entre deux verres de bourgogne, car il lui avait, le traître ! offert du bourgogne et du bourgogne de la petite cave, s'il vous plaît. Le fermier avait

dû faire un grand effort pour dissimuler sa fureur. Il s'était levé avec dignité et, abandonnant son verre à moitié plein, il s'était contenté de dire : « Vous avez mal agi, docteur ! » Le coup cependant était dur, d'autant plus qu'il s'était toujours considéré comme un ami de Tranchet. Lorsqu'il allait à la chasse, il lui envoyait des lièvres, des lapins, des perdreaux, des cailles. Quand il tuait un porc, il lui faisait porter des côtelettes et des saucisses. Lui seul supportait toutes les manies du vieux misanthrope qu'était le docteur. Malheureusement, il lui avait trop parlé de son futur successeur. Cela l'avait agacé. Puis cela l'avait fait songer à la mort. Or, M. Tranchet n'aimait pas la mort. Vue sur un lit, dans la personne d'un de ses clients, grimaçante ou solennellement figée, elle lui était indifférente. Mais incarnée dans la personne élégante et pleine de santé de M. Louis, c'était autre chose. M. Louis — « son futur successeur » — c'était la mort qui lui marchait sur les talons. M. Gerbehaye ne s'en était jamais douté. Aussi ne vit-il dans l'acte qui détruisait un de ses plus chers rêves qu'une noire canaillerie. De retour chez lui, sa colère éclata avec tant de violence qu'il faillit briser une table à coups de poing. Sa femme eut beau lui dire : « Calme-toi !... c'est fait... Nous n'y pouvons rien ! » il ne se calmait pas. Il frappa sur la table jusqu'à ce que, épuisé, il se laissa enfin tomber sur une chaise. On le vit alors faire quelques gestes avec la main gauche, tirer sur son col, puis on l'entendit murmurer :

— Qu'on ouvre les fenêtres !

Sa femme et ses filles, effrayées par la couleur violacée que prenait sa figure, se précipitèrent chacune vers une fenêtre. L'air entra à flots. Son souffle frais sauva Gerbehaye d'une congestion. Une tasse de café chaud acheva la cure et le fermier put bientôt se diriger sans le secours de personne vers son cabinet, où il s'enferma pour réfléchir.

Ce que furent ces réflexions, le village entier l'apprit de la bouche de Benoît, qui, à midi, grimpé sur un tombeau, devant tous les ouvriers réunis sous le porche, déclara, en imitant le mieux qu'il put l'attitude importante que prend le garde-champêtre quand il fait ses communications officielles sur la voie publique, le dimanche, après la messe, « que tous ceux qui recourraient au nouveau docteur n'auraient plus besoin de se présenter, pour quoi que ce fût, chez M. Gerbehaye ! »

Beaucoup se turent; quelques-uns murmurèrent. On commençait à être excédé de ce genre de vexations. Tantôt c'était M^{lle} Agnès qui ne vous saluait plus, parce que vous alliez chercher à Huy des marchandises qu'elle vendait elle-même. Tantôt c'était le cordonnier qui vous reprochait, au café, d'acheter à Waremme des chaussures, de la camelote, de vils « souliers de marché », dans les semelles desquels les fabricants fourrent, comme chacun sait, du carton. Tous approuvaient Colpin de n'avoir pas craint de braver Gerbehaye, tandis que ce pleutre de Furet faisait soigner sa fille, Joséphine, par M. Louis. M^{lle} Agnès était, naturellement, du parti du fermier. Aussi, recevait-elle maintenant Christine avec beaucoup de froideur, quand celle-ci entrait dans sa boutique. Un jour même qu'elle était en train de servir deux femmes — de ces femmes aisées qui se présentent avec un grand panier et mettent sur le comptoir des pièces de cinq francs — elle fit semblant de ne pas la voir et ne répondit pas à son salut. Elle pesait du sucre, puis elle pesait de l'amidon; elle faisait de gros paquets et riait avec les deux clientes aux pièces de cinq francs. Tout à coup, elle reprit sa figure naturelle, sa figure maussade, et, sans cesser de puiser dans ses caisses, sans cesser de peser dans sa balance, elle interpella Christine de sa voix la plus rêche :

— Et vous? Qu'est-ce qu'il vous faut?

Christine dit timidement ce qu'il lui fallait : une once de ceci et une once de cela.

— Avez-vous de l'argent?

Christine sortit deux œufs de la poche de son tablier.

Les deux bonnes clientes, qui l'observaient du coin de l'œil, échangèrent un sourire.

Cette fois, la moutarde monta au nez de Christine. Elle croisa les bras, se planta devant elles et, rouge comme un coq d'Inde, les regarda bien en face !

— Je sais pourquoi vous riez... Je le sais... Vous riez parce que je suis pauvre !... Vous riez de ma misère !... Puis, vous souhaitez que Colpin crève !... Mais Colpin ne crèvera pas... Il est guéri... Il a trouvé son sauveur !...

Et elle leur fit une révérence. C'est-à-dire qu'elle leur tourna le dos et frappa la main sur sa fesse !

Les brouilles entre Benoît et Colpin ne durent jamais longtemps. Les deux voisins ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Aussi, malgré l'intérêt qu'il portait à son maître, Benoît ne put s'empêcher d'accourir, ce soir-là, chez son ami. Il le retrouva à la même place, au coin du feu, mais cette fois tout gaillard et riant plein sa barbe. A peine était-il assis que Colpin tendit la main vers la « mesure » :

— Nous la reprendrons bientôt !

— En attendant, dit Benoît, qui avait allongé la tête du côté de la cheminée, il me semble que tu bois du vin...

Colpin cligna les yeux et mit un doigt devant son nez :

— C'est du docteur... pour les forces...

Puis tout le monde se tut. On sonnait le glas : la grande Joséphine était morte.

* * *

Tout homme de mon pays qui se met en voyage, ne traverse jamais une localité sans s'y rafraîchir. Lorsqu'il rencontre, dans le cabaret où il « plie le genou », un autre voyageur, il lui offre un verre, comme l'exige, en Hesbaye, la civilité. Nous sommes polis, mais nous sommes également curieux. Après avoir trinqué, nous aimons à savoir d'où vient l'autre voyageur et où il va. S'il a la figure sombre, on lui dit, pour amorcer la conversation :

— Vous n'avez pas l'air joyeux, maître...

L'autre répond :

— Non, mon brave homme...

Puis, tout en frottant ses yeux et humant sa morve, il ajoute :

— Mon vieux père est bien malade...

Les gens de la ville, qui ont lu Zola, se figurent qu'à l'exemple de Butau, tous les paysans étouffent leur père sous un oreiller, dès qu'il ne sert plus à rien. Non seulement nous ne sommes pas féroces à ce point, mais la plupart d'entre nous se rongent les sangs quand la mort rôde autour de leurs vieux parents, et plus d'un vendrait sa dernière chemise pour les conserver au coin du feu, où ils chauffent leurs membres engourdis, radotent, grommellent, geignent, toussent et crachent sous le poêle. C'est ainsi que, pour secourir son père, le voyageur que nous venons de rencontrer est déjà allé à Hannut, qui est près de chez nous, à Tongres, qui est dans le Limbourg, à Jodoigne, qui se trouve dans le Brabant, dans toutes les bourgades où on lui a signalé des célébrités médicales qui guérissent les maladies que l'Académie, dans son ignorance, déclare incurables. Maintenant, il se rend dans une localité plus éloignée encore, par là (il montre le nord), où il a appris que réside un homme qui possède un remède dont le secret lui a été révélé par un moine. Cet endroit porte un nom qu'il n'avait jamais entendu et qu'il est incapable de retenir,

mais on le lui a marqué sur un papier. « Le papier est là », dit-il, en frappant la main sur la poche de son gilet. Tout en parlant, il tient la tête baissée, une tête déjà vieille aussi, sur laquelle est enfoncée une casquette de drap noir. Ce remède réussira-t-il? L'homme hausse les sourcils et lève vers le plafond une grosse main qui doute.

— A votre place, maître, dit son compagnon, j'irais voir le docteur Darimon.

Le « maître » dresse l'oreille :

— C'est un bon médecin?..

— Un premier. C'est lui qui a guéri Colpin, un Hercule, qui avait attrapé un tour de reins et qui se ratatinait comme une figue.

UN BEAU DIMANCHE

BENOÎT et Colpin ont cueilli chacun un œillet; ils l'ont planté dans leur bouche et les voilà partis.

Ils ne se sont pas concertés. Ils n'ont pas fait de projet. Ils se sont mis en route poussés par une force instinctive. Ils sont partis parce qu'il fait beau, que le ciel est bleu, que le soleil luit, qu'un air vif et sain leur gonfle la poitrine. En passant devant la bicoque de Gudule, ils aperçoivent la vieille femme assise sous son noyer, en cheveux, sa cornette blanche posée sur ses genoux :

— Bonjour, Gudule !

La femme penche son front vermoulu, sur lequel voltigent des mèches grises, le relève, les reconnaît :

— Ah ! les deux brigands.

Sa voix résonne, claire et joyeuse, comme une voix de vingt ans.

Aujourd'hui tout le monde a vingt ans. La même sève ardente coule dans toutes les veines. Le ciel et la terre, unis dans une communion parfaite, enveloppent les êtres et les choses dans la même chaleur et les mêmes caresses. Tout le monde vit comme dans l'attente d'un grand bonheur. Chacun est sur le pas de sa porte, dans la cour ou sur le bord du chemin. Les cafés mêmes sont désertés. Les joueurs de cartes ont installé leur table à l'extérieur, dans l'ombre de la muraille. Toutes les figures sont épanouies et souriantes. Les jeunes filles se promènent bras dessus bras dessous, en corsages clairs, avec des rubans au cou, avec des joues roses, avec de la joie plein les yeux et le cœur aux lèvres. Dans le préau cendré de l'école, l'ins-

tituteur, assis sur un banc et armé de ses lunettes, lit le journal. Cosme hume l'air au milieu du chemin et M. Gerbehaye est devant le porche de sa ferme, avec sa femme et ses filles :

— Voilà Benoît et Colpin en promenade !

Il s'approche, il leur parle, il les traite comme des amis. M^{me} Gerbehaye, qui n'est pourtant pas familière avec le peuple, s'avance également pour dire son mot. L'espiègle M^{lle} Azélie leur demande « s'ils vont à l'amour », pendant que sa sœur, plus digne, respire le parfum d'une lourde rose écarlate. Tous rient, tous regardent le ciel, le soleil, les arbres verts, les prairies vertes, les hirondelles qui voltigent, la mare qui reluit, les poules, les pigeons, les canards dont le plumage scintille, le chemin, la poussière qui, elle aussi, est belle et douce.

Devant l'église, Benoît et Colpin s'arrêtent pour contempler le coq du clocher qui brille dans la lumière. Ils admirent ainsi toutes choses comme s'ils les voyaient pour la première fois. Eux-mêmes s'admirent et se sourient en faisant passer l'œillet d'un coin de leur bouche dans l'autre. Ils s'adressent des sourires comme deux enfants au berceau. Les vaches qui paissent dans les prés accourent à la barrière pour les voir passer. Les poulains galopent sous les arbres comme des lévriers. Les veaux bondissent et caracolent pour les faire rire. Là-haut le soleil tape et, sous les pieds, on entend battre le cœur de la terre.

Bientôt une allée d'ormes les enveloppe de son ombre et de son mystère. Elle les mène par un chemin de fraîcheur jusqu'au château, où une vieille ferme à tourelle grise évoque le temps passé, la rude époque des seigneurs hesbignons, vindicatifs et batailleurs. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ferme comme les autres, de même que le château n'est plus qu'une maison de plaisance, une pai-

sible demeure Louis XVI, avec des murs blancs, un toit d'argent, un fronton armorié et un perron bleu, qu'encadre un parc émaillé de fleurs. C'est un joyau qui rutille, une belle image qui flamboie. Benoît et Colpin sont fiers de « leur » château. Ils n'en connaissent pas de plus beau aux alentours. « Puis, sans lui, dit Benoît, nous n'aurions pas de couacs. » Les « couacs » sont des corbeaux géants. Ils ne vivent que dans les villages où réside un seigneur et ne sont jamais plus de deux. Gudule les aperçoit tous les ans, Benoît croit les avoir déjà vus, Colpin ne les a jamais découverts et Buffon n'en parle pas dans ses livres. Comme les deux hommes dépassent le château, ils tombent sur un mendiant couché dans l'herbe, à l'ombre d'un arbre.

— Tu n'es pas mal là, frère ! dit Colpin.

— Comme en paradis ! répond le pauvre.

Quelques instants après, Benoît et Colpin, qui ont atteint les champs, vont s'asseoir sur un monticule, contre une haie. Les blés murs s'étendent à perte de vue devant eux. La brise ride les épis. Leurs vagues légères, tantôt claires et tantôt sombres, déferlent sur les villages, qui ressemblent, avec leurs toits rouges qui crépitent dans la verdure des arbres, à de grands navires pavoisés, immobiles au milieu d'une mer d'or. Les yeux nagent sur cette mer brillante, dans une lumière vermeille. Ils se perdent au loin contre le ciel, dans la fine dentelle d'un paysage vaporeux, couleur d'opale et de turquoise, où les ailes des moulins se transforment en élytres d'insectes, où les clochers deviennent des cierges d'argent et les arbres des bouquets lumineux. Le cœur de Benoît et de Colpin s'embarque ainsi pour le bout du monde ; il est aspiré par l'immensité comme le cœur des marins ; il vogue, inconscient, vers les pays mystérieux, les Hespérides et les Eldorados. Leurs cœurs s'en vont, bercés par

les vagues légères, comme deux fleurs au fil de l'eau. Chacun mâchonne la tige de son œillet et ne dit pas un mot. Pourquoi parler? Les mots sont si imparfaits et si durs! Adam et Ève parlaient-ils dans le paradis terrestre? Parle-t-on devant un chef-d'œuvre? Et la terre, aujourd'hui, a réalisé un chef-d'œuvre. Elle a terminé un grand miracle. La poignée de semences qu'on lui a confiée au printemps a germé et voilà la moisson qui mûrit. La moisson mûrit sous les ardents baisers du soleil, aux accords d'une musique presque insaisissable. La terre chante ou prie, on ne sait. Sous l'influence de cette musique divine, les oiseaux écoutent et n'osent plus chanter. Benoît et Colpin en sont inondés. Elle tombe sur eux comme une rosée et leur âme frémit comme une harpe.

— Il fait bon! dit tout bas Benoît.

— Hein! s'écrie Colpin.

Puis, Benoît pose la main sur le genou de son ami :

— Les vois-tu?

— Je les vois...

Là-bas, deux jeunes gens, presque des enfants, viennent de se glisser hors des blés. Ils s'avancent au bord du chemin, en se tenant par la taille. Après avoir fait quelques pas, ils s'arrêtent, se regardent dans les yeux, posent leurs bouches l'une sur l'autre et s'étreignent avec passion.

C'est Mac et Lina. Hier, ils ont annoncé à leurs parents qu'ils voulaient se marier. Colpin a battu sa fille; Benoît a secoué son fils. Ils ont juré tous deux et tous deux ont dit non. Non et non! Ah! les galopins! Ah! les petits sots! Est-ce qu'on se marie à leur âge? Dix-huit et vingt ans! Ils ne connaissent pas la vie et Lina est incapable de tenir un ménage. Puis, comme l'ont fait remarquer Prudence et Christine, ni l'un ni l'autre n'ont rien « rapporté » encore à leurs parents.

Maintenant, les voilà qui sortent des blés comme deux

petits sauvages et qui se becquètent en plein champ comme des moineaux. Lina tient dans sa main gauche un gros bouquet d'épis, de bluets et de coquelicots, qu'elle lève machinalement au-dessus de leurs têtes quand ils s'embrassent. Ils sortent des blés et s'embrassent... C'est à les tuer !... Mais ils sont si beaux ! Mac, avec son visage mâle et franc. Lina, avec ses joues brunes et ses grands yeux noirs. Ils sont surtout beaux quand ils s'étreignent et que le bouquet les couronne. Alors, leurs figures s'illuminent, la poitrine de Mac palpite, la gorge de Lina bondit. Il monte une sève si capiteuse de la terre ! Il tombe des effluves si chauds du ciel !

— Ah ! soupire Colpin, comme on voudrait redevenir jeune !

Et, après un moment de silence :

— Il faudra qu'on les laisse faire.

— Ils ne mangeront pas gras, observe Benoît.

— Ils s'aimeront ! répond son ami.

Ainsi fut décidé le mariage de Mac et de Lina. C'était par un beau dimanche d'été. Le ciel était d'un bleu éclatant. Le soleil brillait avec ardeur. Le pain des hommes mûrissait. Et la terre chantait une douce chanson d'amour.

MARIE-JOSÈPHE

DEPUIS la confiance arrachée à Colpin par ce beau soir de mai, où le rossignol remplissait la nuit de ses chants amoureux, Benoît, malgré ses cinquante-six ans, est tourmenté par des idées singulières. Il y a donc des femmes qui... Cela lui cause des distractions. C'est Camille qui s'en est aperçu le premier. Pendant le dîner, comme il racontait une histoire qui le faisait transpirer, il s'est interrompu tout à coup pour fixer sur son père des yeux sévères.

— Pourquoi n'écoutes-tu pas quand je parle?...

— J'écoute, répondit Benoît.

— Qu'ai-je dit?

— Répète !

Indigné, Camille a frappé la main sur la table :

— Je ne dis pas deux messes pour un escalin !

Benoît rêve souvent aussi au coin du feu, les coudes aux genoux, la tête dans les poings, en regardant Prudence à la dérobée. Elle n'est pas belle, Prudence ! Sa poitrine est aussi plate qu'une planche rabotée; la peau flotte, sèche et noire, sur les os de ses bras; son dos se voûte; et sa tête maigre, avec son menton en galoche, son nez pointu, ses lèvres usées, ses yeux morts, ses rides et ses taches de son, ressemble à un vieux masque de carnaval rongé par les bêtes. Quand elle sort de sa défroque, le samedi soir, pour changer de chemise, et que son corps nu montre un instant, dans la lumière jaune du carcel, ses lignes dures, ses aspérités et ses salières, Benoît étouffe un soupir et mélancoliquement songe que, peut-être, il n'a jamais connu l'amour.

Pourtant, il y a des femmes qui... Benoît n'en doute pas et il les recherche.

Le soir, après s'être débarbouillé dans l'eau de gouttière qui croupit en un vieux tonneau, à l'angle de sa demeure, il passe dans sa chambre et en sort au bout de quelques instants, avec une cravate au cou et une belle raie dans ses cheveux qui brillent, car il a furtivement trempé le doigt dans la boîte de saindoux que Caroline emploie en guise de pommade. Jusqu'à la tombée de la nuit, il erre par les chemins. Quand il rencontre un groupe de femmes, il s'approche et se mêle à la conversation. Il observe les jeunes filles et les apprécie à sa façon, suivant qu'elles ont les yeux bleus ou les yeux noirs. Lorsque l'une d'elles chante, il reste immobile au milieu de la route et bat la mesure avec sa tête. Quelquefois, une jeune mariée vient s'installer sur le seuil de sa porte, avec son enfant sur les genoux. Elle dégrafe son corsage et en fait jaillir un sein blanc et lourd. Dans la lumière dorée du crépuscule, sur la pierre qui brille, s'ébauche un tableau de Patinir. Il est perdu pour tout le monde, sauf pour Benoît. On l'a vu aussi revenir de la campagne avec une charge d'herbe, galamment enlevée des épaules d'une voisine. Il marchait devant, elle derrière. Il était plié en deux et l'herbe couvrait tout son corps; on n'apercevait que ses sabots qui, de temps en temps, buttaient contre les cailloux. La femme avait l'air de pousser devant elle un pauvre âne exténué.

Il devient trop aimable : on devine quelque chose et l'on prévient sa femme :

— Méfiez-vous, Prudence ! votre mari...

Prudence ouvre la bouche, les yeux. Son cerveau est plus dur que du bois de chêne. Il faut frapper à tour de bras pour y faire entrer une idée. On frappe toutefois tant qu'elle finit par comprendre. Elle ne se fâche pas;

au contraire, elle rit ! Elle rit si fort que les larmes lui dégoulinent le long du nez :

— Il n'y a pas de danger ! Il est trop laid !

Benoît, aussitôt, se récrie :

— Ce n'est pas toujours la beauté qui plaît aux femmes !

Cette dénonciation, cependant, le fait réfléchir : il commet des imprudences ! Décidément, Colpin, « qui sut étrangler la poule sans la faire crier », est plus fort que lui. « Mais qu'est-ce, diable ! se demande-t-il, qui a pu faire le succès de Colpin ? » Sa barbe, peut-être. Cette grande barbe noire, soyeuse et frisée, qui tombe en éventail sur sa poitrine. Benoît décide de laisser pousser la sienne. Au bout de quelques semaines, ses joues sont couvertes d'une végétation hirsute qui transforme sa tête en un buisson givré, où le peigne craque et se casse chaque fois qu'il tente de l'y introduire.

Prudence regarde pousser cette barbe avec étonnement. Tous les hommes sont un peu fous ; elle le sait. Mais, elle n'aurait jamais cru que Benoît...

Chaque samedi, elle le rappelle à l'ordre :

— C'est le jour de faire ta barbe.

Benoît feint de ne pas l'entendre.

Fatiguée de répéter toujours la même remarque, Prudence finit par demander carrément :

— Pourquoi laisses-tu pousser ta barbe ?

Benoît ne répond pas davantage.

Quelque chose d'insolite s'est évidemment logé dans sa tête ; quelque chose que Prudence ne peut pas connaître. Cela l'irrite. Benoît, qui le remarque, se hérissé à son tour. Quand il doit lui parler, il élève la voix. Lorsqu'il réclame un service de Prudence, elle le fait attendre. Benoît a un secret... Toute bête qu'elle soit, Prudence le devine. Or, depuis trente ans qu'ils vivent ensemble, ils ne s'étaient jamais rien caché. Dès que Benoît rentrait

de sa besogne, à midi et le soir, il rapportait à sa femme ce qu'« on » disait. « On », c'étaient ses compagnons de travail. Prudence, en revanche, lui narrait, d'un bout à l'autre, ce qu'« elles » racontaient. « Elles », c'étaient les voisines qui venaient chez elle, les unes, les commères, pour bavarder, les autres, les curieuses, pour voir ce qu'elle préparait pour le dîner, d'autres enfin pour emprunter la hache, l'échelle ou le fer à gaufres. Mais quel secret pouvait avoir Benoît? A force de réfléchir, elle finit par se rappeler les paroles qu'on lui avait dites un jour : « Méfiez-vous, Prudence ! » Est-ce que vraiment?... « Après tout, pense-t-elle, je deviens vieille... » Elle n'est pas jalouse; oh ! non... Pourtant, elle sent dans sa poitrine quelque chose qui la pince légèrement, comme une souris qui lui mordrait le cœur... Car, elle l'aime encore, ce vieil ingrat ! Elle continue à le soigner comme par le passé. A midi, Benoît trouve la soupe prête, ses culottes sont rapiécées comme d'habitude et, le dimanche matin, une chemise propre l'attend, comme toujours, sur la chaise sans dossier, placée à côté du lit. Lui-même, d'ailleurs, ne néglige pas ses devoirs de chef de famille. Il administre une raclée à ses enfants quand il le faut, met un clou ici, là un morceau de bois, bêche son jardin, cisaille sa haie, tond ses arbres et, le samedi, dépose toujours sur la table, suivant une pratique qui remonte à l'époque de son mariage, le montant de son salaire, déduction faite des vingt sous qui lui sont nécessaires pour boire la goutte avec Colpin. Mais, les deux époux n'échangent plus que de rares paroles...

Ce désaccord n'a pas échappé aux enfants, qui, eux aussi, se demandent ce qui se passe dans la tête de leur père. Un jour, à midi, comme Benoît avait mis sur ses cheveux plus de pommade que d'habitude et fait une plus belle raie, Camille, qui remarque tout, l'interpella :

— Vas-tu à la fête?

Benoît allait répondre que la propreté ne coûte rien, quand Prudence dit :

— Il va voir Marie-Josèphe !

Benoît, qui mangeait sa soupe, s'arrêta net, pâlit, puis jeta sa cuillère dans son assiette avec une telle violence qu'il éclaboussa toute la table; il se leva ensuite, tourna le dos à tout le monde et sortit en criant :

— Vieille canaille !

Il se rendit dans la prairie et se coucha sous un arbre, à l'ombre, pour faire sa sieste. Il sommeillait depuis un quart d'heure, lorsqu'il s'entendit appeler d'une voix douce : « Viens manger ta soupe, va, mon homme ! »

— Je n'irai pas, répondit Benoît; ta vue me coupe l'appétit !

Et pour ne plus voir sa femme qui se tenait immobile devant lui, les mains croisées sur son ventre, il tira son mouchoir de sa poche et l'étendit sur sa figure.

Prudence le regarda quelques instants. Ses yeux tristes allaient du mouchoir — qui se moulait comme un masque sur le visage de Benoît — aux deux pieds chaussés de gros sabots.

— Il manque un bouton à ton gilet, dit-elle...

Ce n'était pas cela qu'elle voulait dire.

Elle pensait que son mari avait tort de se fâcher, de ne plus lui parler, de la traiter comme il le faisait. Elle l'avait provoqué tout à l'heure, c'est vrai... Mais à qui la faute?... Pourquoi cette pommade et cette belle raie?... Quant à Marie-Josèphe, elle avait prononcé son nom, elle ne savait pourquoi, car s'il y avait une personne incapable de débaucher qui que ce soit, c'était Marie-Josèphe... Marie-Josèphe !... Mon Dieu !...

Elle ne dit rien de tout cela. Son cœur ne s'ouvrit pas. Elle tourna silencieusement sur ses talons et Benoît, à

travers son mouchoir, la vit s'éloigner, il vit son dos creusé, ses épaules courbées, une petite mèche grise qui dansait sur sa nuque, mais il ne vit pas deux larmes, deux grosses larmes qui roulaient sur les joues parcheminées de Prudence, le long du nez, transparent et mince comme une lame d'ivoire.

— Le diable emporte le bazar ! s'écria Benoît, quand il eut terminé sa sieste ; c'est que j'ai faim...

Il promena la main sur son ventre : il était si plat qu'il lui fallut serrer sa ceinture pour ne pas perdre sa culotte. Il avait faim, mais il était têtu ; puis il ne voulait pas avoir l'air de plier. Aussi, quand il dut partir, traversa-t-il la cour à grands pas, pour ne pas être tenté par l'odeur de soupe qui s'échappait de la porte entre-bâillée, derrière laquelle Prudence le guettait.

Ce jour-là, il était occupé chez M^{lle} Agnès, où il triait, dans la cave, des pommes de terre qu'on venait de rentrer. A ses moments perdus, Marie-Josèphe, la servante, descendait pour lui donner un coup de main. Voilà vingt ans que ces deux vieilles filles vivent ensemble. Elles s'entendent comme chien et chat. Quand l'une dit blanc l'autre dit noir ; quand l'une a froid, l'autre a chaud ; M^{lle} Agnès préfère la cuisine maigre, Marie-Josèphe l'aime mieux grasse ; celle-ci dormirait toute la journée, celle-là n'a jamais sommeil. Mais M^{lle} Agnès ne peut pas plus se passer de Marie-Josèphe que celle-ci ne pourrait vivre avec une autre maîtresse. Trois fois, Marie-Josèphe a fait sa malle, après avoir déclaré tout net qu'elle aimait mieux crever de faim que de continuer à servir « une pareille peste », et trois fois elle l'a défaire au moment où le messenger allait l'emporter sur sa charrette. Puis, elle a pleuré et M^{lle} Agnès, de son côté, a frotté ses petits yeux gris avec le coin de son mouchoir. Ce jour-là, elles ont mangé du pain d'épices au goûter et, le soir, elles ont

croqué des « boules » ; puis, après s'être souhaité le bonsoir, comme elles étaient déjà au lit, M^{lle} Agnès, qui est tout de même la dame, a cru devoir dire, pour sauvegarder son autorité : « Il en faut de la patience pour vivre avec vous ! » — « Vous avez votre caractère », répond Marie-Josèphe ». — « Et vous, vos défauts », réplique sèchement la maîtresse. — Alors, pour ne pas déjà « recommencer » ce jour-là, Marie-Josèphe, conciliante, dit : « Dormons ! »

M^{lle} Agnès est petite et ratatinée, elle a de faux cheveux et, sauf deux longs chicots jaunes qui, quand elle parle, se projettent hors de sa bouche comme des crocs de sanglier, elle ne possède plus de dents. Marie-Josèphe, elle, est ronde comme une tour et plus solide qu'un briquetier ; il ne lui manque aucune dent et, si ses cheveux sont gris, ils lui appartiennent. Benoît là trouve encore appétissante, malgré sa figure couperosée et la verrue, garnie d'une touffe de poils, qui lui a poussé au coin de la lèvre. Depuis quelque temps, il est au mieux avec elle, si bien même qu'il commence à être persuadé qu'une « déclaration » de sa part ne serait pas mal reçue... Oui, mais comment faire une déclaration?... A son âge, on a un peu perdu l'habitude de ces choses-là. Il se rappelle qu'avant de se marier, il lui arrivait d'appeler Prudence « ma petite poulette ». Seulement, il était jeune alors et Prudence aussi. Le compliment ne siérait d'ailleurs pas, il le sent, à la grosse Marie-Josèphe. Puis, il y a autre chose qui le tracasse : il a faim... Agenouillé à côté de la servante, séparés par une manne d'osier, où ils jettent les pommes de terre gâtées, il souffre à la fois dans son cœur et dans son ventre. Il lui arrive même de bâiller.

— On dirait, observe sa compagne, que tu n'as pas reposé la nuit passée.

— J'ai dormi comme un bœuf, dit Benoît, mais je n'ai pas dîné...

— Tu n'as pas dîné?

— Non... J'avais des crampes d'estomac... Je n'ai pris qu'un peu de soupe... et une goutte d'amer...

Marie-Josèphe se lève sans rien dire. Quand elle est debout, Benoît l'admire des pieds à la tête : quels bras ! quelle poitrine ! Et ses bas ne retombent pas, comme ceux de Prudence, sur ses sabots. « C'est une femme, celle-là », se dit-il, tandis qu'il la voit s'engouffrer dans la cage de l'escalier.

— Pourvu qu'elle revienne ! songe-t-il.

Il commençait déjà à se demander s'il n'avait pas laissé échapper l'occasion, quand il entendit des pas qui redescendaient. Son cœur fit un joyeux saut dans sa poitrine ; il faillit même éclater de plaisir lorsqu'il vit que Marie-Josèphe s'avavançait avec deux grosses tartines coupées dans toute la longueur du pain et collées l'une contre l'autre par une épaisse couche de beurre. Sous le pouce qui les maintenait, il y avait en outre un morceau de boudin.

— Tiens ! mange...

— Diable ! dit Benoît, du pain blanc !

Mais, il constate que ce n'est pas tout. Marie-Josèphe est descendue avec une canette de porcelaine qu'elle va remplir incontinent de bière fraîche au tonneau. Lorsqu'elle la lui tend, toute débordante de mousse pétillante, il l'élève à hauteur de sa figure pour l'examiner. La pinte est ornée de fleurs et de dorures, au milieu desquelles il lui semble reconnaître de « l'écrit » :

— Qu'est-ce que c'est que ceci?

— Mais grand âne, dit Marie-Josèphe, c'est mon nom ! C'est la canette de Marie-Josèphe !...

— Tiens ! assieds-toi là.

Et la servante ayant retourné une manne, la lui présente en guise de siège. Benoît s'assied docilement ; il

mord tour à tour — avec quel appétit ! — dans la bonne tartine de pain blanc, qu'il tient dans sa main gauche, et dans le délicieux morceau de boudin, qu'il serre dans sa main droite; la canette a été déposée sur le sol, à côté de son sabot. Jamais il n'a bu ni mangé avec tant de plaisir. Et c'est Marie-Josèphe qui lui a offert tout cela ! Marie-Josèphe qui, pas plus que M^{lle} Agnès, ne passe pour fort généreuse... Tout en mangeant, il la regarde travailler, car elle s'est déjà remise à la besogne. Age-nouillée sur les dalles, le torse incliné, elle prend les pommes de terre une à une, les examine rapidement, jette les bonnes d'un côté, les mauvaises de l'autre. Chaque fois que Benoît boit un coup, il presse longtemps les bords de la canette contre ses lèvres, parce qu'il a entendu dire par les vieilles femmes que, quand on boit dans le verre de quelqu'un, on connaît ses pensées... Oh ! il n'est pas loin de connaître celles de Marie-Josèphe, comme le prouve le fin sourire avec lequel il la contemple maintenant ! Dans son apparente indifférence, il devine même une ruse de sorcière... Aussi ne la quitte-t-il plus des yeux : son large dos est ferme et élastique comme la croupe d'un cheval; un pli de graisse, qui prend naissance derrière les oreilles, s'allonge sous le menton; sa poitrine paraît plus volumineuse encore que quand elle est debout... Tout intéresse Benoît : sa figure grasse et rouge; sa bouche charnue, d'où sort, chaque fois que sa gorge s'affaisse après s'être soulevée, un petit jet de vapeur blanche; jusqu'à ses bas gris, proprement ressassés, qui se montrent entre le bord du jupon et les sabots; jusqu'à ses mains, aux doigts courts et gros, crottés de terre.

« C'est une bien brave femme ! » se dit-il en lui-même, tandis qu'il se relève, après avoir achevé son repas.

— Était-ce bon? demande Marie-Josèphe, sans se retourner.

— Cela m'a rajeuni de vingt ans ! s'écrie-t-il ; puis, tout en clignant de l'œil, il ajoute :

— Je suis sûr que tu ne ferais pas cela pour tout le monde...

Et sans attendre la réponse de Marie-Josèphe, il lui passe subtilement le bras autour de la taille...

Ce serait le moment de faire intervenir la baguette magique !

Benoît se transformerait en prince charmant ; Marie-Josèphe serait la fille d'un roi, belle comme le jour et parée comme une fée ; la cave deviendrait une salle d'émeraude, la maison un château de cristal et le courtil, un parc merveilleux, avec des fleurs phénoménales, des statues de marbre, des bassins de porphyre, des cygnes blancs, des faisans dorés et, tout au fond, un vieil arbre fendu par la foudre, un très vieil arbre, couvert de mousse et de gui, au haut duquel nous verrions M^{lle} Agnès, changée en chouette. Mais je ne possède pas de baguette magique. Je ne suis ni Perrault, ni Grimm, ni Andersen. Je n'ai ni crayon d'or, ni crayon de lapis-lazuli. Ma plume est une dure plume de métal, qui, si elle chante parfois une petite chanson réaliste dans le goût de Villon, décrit le plus souvent les choses telles qu'elles sont, à la manière de mon vieux maître La Bruyère. Benoît, donc, ne devint pas un prince, Marie-Josèphe resta une Margoton et la cave demeura la cave, un lieu humide et sombre, habité par des cloportes et des araignées. Rien ne changea... mais Benoît reçut une gifle, qui lui fit voir mille chandelles !

Recevoir une gifle n'est rien quand on peut la rendre. Mais Benoît sait qu'on ne frappe pas une femme. Après s'être remis d'aplomb (car il a chancelé sous le coup et sa

tête est même allée cogner la muraille), il se gratte le menton, déconfit et humilié. Et dire que tout à l'heure, il était si heureux ! Tout en réfléchissant, il regarde autour de lui. Voilà la manne sur laquelle il s'est assis et où il vient de manger avec tant de plaisir ; voilà la canette, la belle canette de porcelaine, avec ses fleurs, ses dorures et le nom de Marie-Josèphe, artistement moulé... et voilà Marie-Josèphe elle-même, qui s'est remise tranquillement au travail... Elle est là, devant lui, agenouillée, tout entière à sa besogne, comme si elle ne l'avait pas quittée. Seule, sa gorge bat un peu plus vite et le petit jet de vapeur sort un peu plus rapidement de ses lèvres.

« C'est à ne plus s'y retrouver ! » pense Benoît.

— Voyons, Marie-Josèphe, dit-il enfin d'une voix douce... Expliquons-nous... Tu n'as pas cru...

— J'ai tout lu dans tes yeux, sale bonhomme !

— Tu te trompes, Marie-Josèphe, tu n'as rien lu... C'était pour rire...

— Travaille maintenant et tais-toi, répond la servante.

Comme un petit enfant, Benoît obéit : il se remet à genoux et ses deux grandes mains recommencent à fouiller dans les pommes de terre.

Le silence de la femme continue toutefois à l'inquiéter. Lui garde-t-elle rancune ? Lui pardonne-t-elle ? Pour la mettre à l'épreuve, il pousse un gros soupir :

— J'ai si soif que la langue me colle au palais !

Sans dire un mot, Marie-Josèphe se lève, va remplir la canette et la lui présente. Il en conclut qu'elle lui a pardonné :

— Oh ! merci, Marie-Josèphe !

Il avale la pinte d'un trait et la remet à côté de la manne :

— Dieu ! quelle bonne bière !

« Et Marie-Josèphe aussi est bonne », pense-t-il, « elle a la main un peu leste, mais c'est une brave femme. »

Le soir, en retournant, il continue ses réflexions. « Voilà une aventure qu'il se gardera de raconter à Colpin ! Mais qu'est-ce diable ! se demande-t-il encore une fois, qui a bien pu faire le succès du voisin ? » Il revoit Colpin, planté au milieu de la route, par ce beau soir de mai, laissant tomber de sa bouche, au chant du rossignol, de courtes confidences qui faisaient pétiller ses yeux : « Elle tricotait au champ, sous sa hutte de paille... Les vaches paissaient autour d'elle... Voilà que je passe... Je lui dis deux mots... Elle rit... Je m'assieds... » Oui, mais était-ce vrai tout cela ? Le gaillard ne mentait-il pas ? Après tout, lui Benoît s'en moque. Il ne recommencera plus. Tout compte fait, l'histoire a bien tourné. Marie-Josèphe aurait pu se précipiter hors de la cave, crier, ameuter le monde... Et alors, quelle nouvelle ? Benoît frémit à l'idée du scandale qu'il a frôlé. Décidément, il n'est qu'un vieux fou. A son âge on doit faire une croix sur tout cela. Prudence, d'ailleurs, ne l'a pas rendu trop malheureux. Il l'a même reconnu plus d'une fois en sa présence. Le dimanche après-midi, par exemple, au retour des vêpres, lorsqu'ils se retrouvaient seuls aux deux coins du poêle. On laissait tomber le soir sans allumer la lampe. Prudence tournait ses pouces, lui fumait un bout de cigare. Le poêle chantait.

— Voudrais-tu être riche ? toi, Prudence, demandait-il.

— Ma foi, non... Les riches doivent avoir trop de tracas...

Puis, après un temps de silence, Prudence, qui est une femme prévoyante et qui sait qu'on ne doit pas provoquer le sort, disait d'une voix grave :

— Dieu nous sauve des maladies !

« C'est comme je l'ai dit, conclut Benoît : je ne suis qu'un vieux sot. » Et, comme il allait entrer dans sa cour, il se rappela sa belle raie, fourra la main sous sa casquette et brouilla tous les fils de sa toison grise.

La table était dressée, comme d'habitude, mais il y avait, en plus, une assiette de soupe pour lui. C'était la soupe qu'il n'avait pas mangée à midi. Une attention de Prudence ! Le remords lui mordit plus profondément le cœur. Il regardait sa femme à la dérobée et n'osait parler. Quelque chose, en elle, semblait changé. Elle marchait doucement, sans faire de bruit, comme si elle avait peur de réveiller quelqu'un. Et elle s'effaçait comme si elle avait maintenant le sentiment d'habiter une maison étrangère. Benoît la trouvait toute mince, toute menue. Il commençait à s'apitoyer, quand il lui échappa un geste de surprise : il venait d'apercevoir au cou de Prudence, à son long cou fripé d'oie déplumée, un vieux ruban de velours noué en cravate sous le menton... Il ne savait plus s'il devait s'attrister ou rire, lorsque Camille l'interpella encore :

— Tu n'as plus ta belle raie !

Benoît le remit promptement à sa place :

— Mêlé-toi de tes affaires !... Et sache que les enfants ne doivent pas gourmander leurs parents !

Après le souper, la demeure se vida. Benoît et sa femme restèrent seuls. Après avoir jeté une pelletée de charbon dans le poêle, Prudence vint s'asseoir devant la table, près de la lampe, pour tricoter. Benoît, alors, commença à marcher de long en large, comme un homme qui médite une affaire importante. Chaque fois qu'il passait derrière sa femme, il glissait un regard de son côté. Ce fut alors qu'il remarqua que ses cheveux brillaient comme les siens. Prudence s'était aussi pommagée !... Prudence avait également trempé son doigt dans la boîte de sain-

doux de Caroline... Benoît mit la main sur sa bouche pour étouffer l'éclat de rire qui lui sautait à la gorge. Puis il eut envie d'aller appeler Colpin pour se gausser avec lui de la « vieille coquette ». Mais il pensa qu'il allait lui faire de la peine. Au lieu de se rendre chez son ami, il se dirigea tout droit vers l'armoire, prit son plat à barbe, son cuir et son rasoir, décrocha ensuite le vieux miroir qui pendait à l'espagnolette de la fenêtre, s'assit à son tour devant la lampe et se rasa, comme il le faisait autrefois toutes les semaines.

Quand tous les poils furent tombés et qu'il vit apparaître, dans le cadre étroit de la glace, sa figure blanche et moite comme le ventre d'un poulet, il allongea la tête du côté de Prudence.

Celle-ci déposa son tricot pour le regarder.

Puis tous deux sourirent.

Leurs vieux cœurs s'étaient retrouvés...

CHEZ M. LE CURÉ

BENOÎT vient de passer.

Il marchait si vite et semblait si préoccupé qu'il ne m'a pas vu.

Je lui ai crié :

— Bonjour, Benoît ; on ne salue plus le monde?...

Il s'est retourné :

— Bonjour ! bonjour ! Je travaille chez M. le curé...

Et il est reparti.

Suivant une vieille tradition, c'est M. Gerbehaye qui fournit au curé l'ouvrier dont il a besoin pour entretenir son jardin. Comme l'ancien vient de mourir, il a désigné Benoît pour le remplacer. Benoît est revenu chez lui en courant, ému d'étonnement et d'orgueil. L'honneur est grand ! Si grand même que Prudence ne voulait pas y croire.

— Ce ne sont pas des gens comme toi qu'on prend chez les curés.

Benoît, vexé, a relevé le front :

— Pourquoi ? Ne suis-je pas un honnête homme ?

— Tu vaux n'importe qui ; mais tout de même...

Et elle lui a donné une blouse propre, une cravate ; ensuite, elle a brossé sa casquette. Elle ne voudrait pas que la servante du curé dise qu'elle laisse courir son mari comme un vagabond.

Quand il est revenu chez M. Gerbehaye, celui-ci lui a demandé :

— Comment trouves-tu le jardin du curé ? Il ne vaut pas le mien...

— Si vous me permettez d'être franc, a répondu Benoît, j'aime mieux celui du curé.

Le jardin de M. Gerbehaye est trop beau; depuis qu'il a été transformé en parc anglais, Benoît ne le comprend plus. Il y est aussi gêné que dans un salon. Puis, il y a trop d'arbres qui ne portent rien et dont on oublierait les noms, s'ils n'étaient pas inscrits à leur pied, sur une fiche de bois; trop de plantes *ésotiques*, comme dit M^{me} Gerbehaye. Benoît ne les distingue pas toujours des mauvaises herbes. Quand il leur arrive de pousser côte à côte, il ne s'y retrouve plus et va demander à M. Gerbehaye de lui indiquer celle qu'il faut arracher.

Le fermier, qui n'est pas toujours poli, répond parfois :

— Mais, celle-ci, grosse bête !

Le jardin du curé est davantage à sa portée. La porte franchie, il s'étale devant vous tout entier, plat comme une table. Des allées droites le divisent en carrés réguliers. Les sentiers sont bordés de fleurs, de buis, d'oseille, de fraisiers. Au fond, se trouve un berceau de chèvrefeuilles, avec une table ronde. Benoît en nomme tous les arbres sans effort. Il en connaît toutes les fleurs, qui sont de vraies fleurs, c'est-à-dire des fleurs qui sentent. Pour Benoît, une fleur qui n'a pas de parfum n'est pas une fleur. Pour lui, rien n'égale la rose, la giroflée, l'œillet, la lavande, la modeste violette et l'humble réséda. Il est aussi plus libre dans le jardin du curé. Il n'y sent aucune discipline. Le curé ne commande pas; il dit simplement :

— Si nous faisons ceci, Benoît?

Benoît s'empresse de répondre :

— Tout ce que vous voudrez.

Le soir, il se vante auprès de Colpin.

— C'est moi qui fais tout le jardin. Le curé ne touche jamais un outil.

Il exagère. Ce n'est pas lui, par exemple, qui cueille les asperges. C'est le curé.

Pour accomplir ce travail délicat, le curé relève ses manches, tresse sa soutane et met un genou en terre; ses yeux se plissent; il passe la langue hors de sa bouche comme un écolier qui va faire de la calligraphie, puis enfonce, avec précaution, son couteau dans le sol : on entend un petit craquement sec, et l'asperge s'extrait comme une dent.

Chaque fois, Benoît félicite le curé :

— Vous êtes habile !

Dans le jardin du curé, Benoît peut aussi grapiller. Je dis grapiller. Benoît ne vole pas. Il emporte seulement, de temps à autre, et suivant les saisons, une salade, quelques oignons, deux ou trois carottes. Quand il se heurte, au coin d'une allée, à un morceau de bois dont il ne s'explique pas la destination, il ne l'escamote pas comme un filou. Non. Il se demande :

— Puis-je le prendre ?

Et il répond :

— Oui, je puis le prendre; le curé ne dira rien.

Un jour, cependant, il le reconnaît, il a été un peu loin.

C'était la veille de l'enterrement de M. Musin. Sa veuve, qui ne voulait pas avoir de remords, avait réclamé un service de première classe, comme l'exigeait sa situation sociale. La servante du curé dut préparer un grand dîner, à cause des prêtres des environs qui allaient venir assister son maître, et Benoît fut envoyé à la cure voisine pour emprunter des chandeliers. Quand il revint, le curé lui dit :

— Maintenant, tu iras arracher des pommes de terre. Tu porteras les grosses à Philomène et tu garderas les petites pour toi.

Une demi-heure plus tard, Benoît s'en retournait en

poussant devant lui une brouette dont la roue, mal graissée, criait. Au milieu du jardin, il vit tout à coup surgir, derrière les haricots, le curé qui marchait sans bruit, en lisant son bréviaire.

Benoît s'arrêta net et lâcha les bras de la brouette.

— Vous m'aviez dit de prendre les petits « canadas », M. le curé, fit-il, mais j'en ai peut-être mis quelques gros dans ma brouette : je suis un peu myope...

Le curé, après avoir coulé un regard de son côté, s'éloigna sans rien dire, les yeux ramenés sur son livre, les épaules voûtées, en traînant ses pieds si doucement qu'on n'entendait pas crier le gravier sous ses semelles.

Benoît passa une mauvaise nuit. Il se roulait à droite et à gauche et quelquefois poussait des gémissements. Prudence, qu'il réveillait à tout moment, finit par demander pourquoi il ne dormait pas.

— Je n'ai pas sommeil...

— Quand on ne peut dormir, grogna la femme, c'est qu'on a une mauvaise conscience.

Elle n'avait pas besoin de le lui dire, il le sentait bien. Quand il retourna à la cure, le lendemain matin, il était fort inquiet. Il avait pensé qu'on aurait recours à lui pour assister le sacristain; il espérait sonner les cloches, peut-être même allumer les cierges. Mais la messe commença sans qu'il eût vu personne. Cela lui parut de mauvais augure. Tandis que les cloches sonnaient plaintivement et que les chants funèbres venaient mourir à ses oreilles, il regardait le jardin qui resplendissait, avec sa verdure et ses fleurs, sous le soleil ardent de juillet. Il ne l'avait jamais vu aussi beau. Plus il le regardait et plus il se sentait le cœur gros.

Lorsqu'il vint reprendre son travail, à une heure, les curés dînaient. Les fenêtres de la salle à manger étaient ouvertes. On entendait des discussions et des rires; les

verres tintaient; une bonne odeur de sauce qui sentait la girofle et le laurier, parfumait le jardin.

Benoît enleva sa veste et la déposa sur la table, dans le berceau, comme il l'avait fait le matin, puis il se mit à l'ouvrage. Il avait à peine commencé, quand des pas le firent tressaillir. En reconnaissant la servante, son cœur se mit à battre. Elle n'avait pas l'habitude de se montrer à cette heure-là. Sûrement, le curé l'envoyait pour... Benoît n'osait dire pourquoi.

Il travaillait fébrilement, feignant de ne l'avoir pas remarquée, lorsqu'elle s'arrêta devant lui :

— Benoît?

Il leva les yeux. Elle avait en main un verre de vin.

— C'est pour moi, cela?

— C'est pour vous.

Il prit le verre en tremblant, après s'être proprement essuyé les doigts sur sa culotte. Comme il le portait à ses lèvres, une grappe de têtes se montra dans le cadre de la fenêtre et tous les curés crièrent en même temps :

— A votre santé, Benoît !

Il leva son verre :

— A votre santé, Messieurs !

Dans sa joie, il n'attend pas le départ de la servante pour se remettre au travail. Ses bras maintenant se meuvent sans efforts. Jamais il ne s'est trouvé si jeune, si vif, si alerte. Est-ce la boisson? Est-ce autre chose? Mais il se sent positivement du feu dans la poitrine. Il reste néanmoins étonné et se demande si c'est bien lui qui a bu un verre de vin et si c'est bien pour lui que tous ces hommes importants se sont dérangés. Il ne se doute pas que son aventure de la veille a été racontée entre la poire et le fromage, qu'elle a fait la joie des convives et qu'il est désormais, pour tous les curés de la région, le bon Benoît.

Décidément, la place est meilleure encore qu'il ne l'avait

cru. Quand il n'a pas été appelé pendant la semaine, il arrive le dimanche. Pour qu'on ne lui demande pas d'explications, il a soin de s'annoncer en ouvrant la porte de la cour :

— Ne vous dérangez pas. Je viens seulement voir si les poules n'ont rien abîmé.

Après avoir fait le tour du jardin, il se glisse dans le corridor et entre-bâille la porte de la cuisine :

— Je ne veux que vous dire bonjour. Je ne m'assieds pas.

La servante insiste :

— Si, il faut vous asseoir.

Pour le retenir, elle court à l'armoire, plonge la main dans une boîte et apporte un cigare. Comme Benoît veut le glisser dans sa poche, elle dit :

— Vous pouvez le fumer.

— Et si le curé me voit?

— Le curé ne dira rien.

Benoît allume son cigare et s'assied.

Philomène est presque une vieille femme. Ses cheveux grisonnent, sa figure se ratatine et son corps se voûte. Elle n'a jamais beaucoup pensé. Maintenant, elle ne le fait plus du tout : elle songe. Elle profite de la présence de Benoît pour songer tout haut. Elle est née dans les Ardennes. Son village est situé sur une colline. Pour y arriver, il faut monter, comme cela (son doigt mince et jaune, courbé comme son corps, dessine en l'air des zigzags). Son père était carrier. Son grand-père « qui avait fait les guerres » était porcher communal à la fin de sa vie. Il avait une grande barbe blanche, une grande houppelande et un grand bâton; il sonnait de la trompe, le matin, pour réunir les porcs. Il y a de la bruyère là-bas, des genêts, des myrtilles, des chênes qu'on écorce pour faire du tan et beaucoup de bouleaux. Le marchand de balais qui passe tous les ans, à l'automne, avec un âne et une

petite charrette, qui porte une culotte de velours, une casquette de peau de lapin et une longue blouse ornée de piqûres blanches et de boutons noirs, elle le connaît : il est de son village. Elle ne s'est pas mariée... Elle aurait pu se marier...

Ici, elle s'arrête. Sa voix a changé de ton. Elle attend que Benoît l'interroge. Mais Benoît ne l'écoute plus. Il a les yeux fixés sur l'horloge : une horloge en bois de la Forêt Noire. L'heure va sonner : il guette l'apparition du coucou.

Benoît examine aussi, comme un meuble curieux, un fauteuil de bois, avec un large siège et un haut dossier. Il le montre du doigt à la servante :

— Je suis sûr que c'est là que vous vous asseyez, le soir, pour tricoter.

— Je ne m'y assieds jamais.

Le dimanche suivant, Benoît se laissa tomber dans le fauteuil, sans rien dire.

Il y était depuis quelques instants lorsque le curé entra. Comme il se lève avec précipitation, le curé d'un geste, l'invite à se rasseoir. Puis il se tourne vers la servante :

— Il faut donner un verre de bière à Benoît.

Depuis lors Benoît vient tous les dimanches. Il a son verre à côté de lui et son cigare en bouche. La servante peut songer tout haut ; elle ne le fatigue pas. De ses deux paumes, rudes comme du cuir de porc, il polit avec énergie les bras du fauteuil.

Avant de partir, il consulte le baromètre, puis va examiner le thermomètre.

En retournant, il s'arrête devant les portes où des gens prennent le frais. Il retire sa casquette, sort son mouchoir et se frotte le front.

— Il fait une grande chaleur, dit-il ; nous avons trente degrés.

Un jour, le curé lui a confié qu'il était embarrassé.

Benoît s'est récrié :

— Un homme comme vous... embarrassé?

— Oui, le fossoyeur est tombé malade et je ne sais par qui le remplacer.

Benoît a réfléchi quelques secondes, puis s'est frappé le front :

— A votre place, je prendrais Colpin.

— Soit, a répondu le curé, prenons Colpin. ..

Quand Colpin doit creuser une tombe, il arrive à la fin de l'après-midi. De sa bêche bien coupante il pèle le gazon, puis on le voit descendre insensiblement dans la terre, tandis que l'argile jaune s'amoncelle au bord de la fosse. Le cimetière n'est pas grand. Il est même trop petit. Tout le village est d'accord pour le reconnaître. Depuis des années, cette affaire figure à l'ordre du jour du Conseil communal. De loin en loin, le bourgmestre la rappelle à la fin de la séance :

— Messieurs, nous n'avons pas encore abordé la question du cimetière.

A ce moment, les conseillers sont mal disposés : les uns ont faim, les autres ont soif, il y en a qui bâillent. Chaque fois l'un d'eux répond :

— Oh ! celle-là ne presse pas !

Chaque fois aussi, le vieux Cosme risque la même plaisanterie :

— Il y a encore de la place pour nous.

Le curé lui-même d'ailleurs ne tient pas à ce qu'on entaille son jardin, ni qu'on détruise les groseillers qui poussent, avec tant de vigueur, contre le mur du cimetière. Du reste, comme dit Cosme, il existe encore de la place. Seulement, on est à l'étroit ; il faut se serrer. La bêche de Colpin rencontre des fragments de planche, des plaques de métal, des clous, des os qui vont joncher l'herbe

verte autour de la nouvelle fosse. Si Hamlet passait, il pourrait ramasser un crâne pour illustrer ses réflexions : « Pauvre Yorick ! Je l'ai connu, Horatio. C'était le plus joyeux des bouffons... »

Hamlet ne passe pas, mais Benoît allonge quelquefois, par dessus la muraille, un bras au bout duquel flamboient, comme des rubis, de belles groseilles rouges. Colpin saute hors de la fosse et les deux hommes bavardent un instant en mangeant les groseilles du curé.

Ils se tiennent immobiles, le coude appuyé sur leur bêche. Ils n'ont, l'un et l'autre, qu'une culotte, une chemise et un grand chapeau. La culotte a été grise, la chemise blanche et le chapeau également. Mais le puissant soleil d'été les a brunis, comme il a bruni la peau de leur cou, de leur figure et de leurs mains. Toute leur personne a la couleur de l'argile qui fume sous les pieds de Colpin, la couleur des os qui jonchent l'herbe verte. Eux-mêmes ressemblent à deux morts qui seraient sortis de leurs tombes et qui feraient, par dessus la muraille, un brin de causette.

LE PRINTEMPS

C'EST le printemps !

M^{lle} Agnès l'annonce à ses clientes en pesant le sucre et le café dans sa petite balance de cuivre ; et elle le répète en vous mettant le paquet dans la main — avec deux caramels, si vous êtes une bonne paye.

— C'est le printemps !

Elle n'a pas vu les hirondelles et les papillons ne volent pas encore ; mais tout à l'heure Benoît, qui, depuis deux ans, est à moitié paralysé, est apparu sur le seuil de sa porte. Une de ses mains était accrochée au pilier, tandis que l'autre s'appuyait sur une petite fourche de bois. Il a regardé longtemps à droite, longtemps à gauche, en haut et en bas, comme un oiselet qui inspecte le vide avant de s'y lancer. Il a regardé le ciel, qui est tout bleu ; les haies, où les bourgeons grossissent ; les poules qui grattent le fumier ; les pigeons qui roucoulent sur le toit du voisin ; les enfants qui jouent aux billes dans la ruelle. Puis il a avancé sa petite fourche : pan ! Son pied gauche a suivi, puis son pied droit.

Tout fier d'en avoir tant fait, il s'arrête.

De l'intérieur, Prudence lui crie :

— Ne va pas tomber !

— Je ne peux mal.

Il avance de nouveau sa petite fourche : pan !

Le voilà parti, tout de bon cette fois.

Il ne va pas vite. Il ne marche pas ; il se traîne. Ses jambes sont molles et ses pieds lourds comme des boulets de canon. Il lui faut du temps pour atteindre le chemin ;

mais quand il aperçoit la borne qui se trouve de l'autre côté, il sourit. Dès qu'il est installé sur la pierre, le dos appuyé au mur de M^{lle} Agnès, il déboutonne sa camisole. tire son grand mouchoir, se mouche, puis il lève la tête, ouvre la bouche et respire bruyamment comme s'il voulait avaler tout l'air du bon Dieu. Du haut des arbres, les pierrots le saluent.

Benoît est mieux là que partout ailleurs. Ce n'est pas qu'on le bouscule chez lui. Mais la maison est petite. Lorsqu'il est près du poêle, Prudence se plaint de ne pouvoir approcher du feu ; s'il est dans le voisinage de la table, elle demande comment on veut qu'elle prépare le dîner ; s'il est devant la fenêtre, elle dit qu'elle ne voit plus clair.

Au commencement, il ne récrimine pas. Mais à la fin de l'hiver, il se tourmente :

— Je vois bien que je commence à gêner.

Prudence proteste :

— Vous ne gênez personne.

Mais lui s'obstine :

— Si... si...

— On vous soigne trop bien, dit-elle.

— Je gêne ! répète-t-il d'une voix rêche.

— Saprelotte !

Et Prudence vient se planter devant lui, tête en avant et les poings aux hanches :

— Qui est-ce qui vous coupe les cheveux et qui vous taille les ongles ? Qui est-ce qui vous passe votre chemise le dimanche matin ? qui vous applique de la ouate dans le dos ? qui ôte vos bretelles et qui les remet lorsque...

Benoît se met à gémir :

— Quand on ne peut plus travailler, le Seigneur devrait vous reprendre.

— N'appellez pas la mort, s'écrie Prudence ; elle vient toujours trop vite !

Cette fois, il laisse pendre sa tête d'un air découragé et ne réplique plus. A quoi bon? Il sait qu'il n'aura pas le dernier mot. Il s'exhorte à la patience. D'ailleurs les neiges commencent à fondre. Il tourne les yeux vers la fenêtre et ses regards appellent le printemps.

Une fois installé sur sa borne, il oublie la mort. Il trouve même agréable d'être encore de ce monde. La sève qui du sein de la terre vient réveiller les herbes, la sève qui se glisse dans l'écorce des arbres, gonfle les bourgeons et les fait pleurer, s'insinue dans sa chair et dans ses os et des idées de jeunesse fermentent en son cerveau.

— Si j'avais de bonnes jambes, belle fille, crie-t-il en riant à une femme qui s'avance, j'irais vous embrasser!

— Arrivez, vaurien, répond la belle fille, en levant sur lui une grosse canne que termine une redoutable pointe de fer.

Benoît hoche alors la tête :

— Ce ne sont plus là des jeux pour nous.

La belle fille — c'est Gudule, qui va vendre sa levure — abaisse sa canne.

Sa figure a maintenant la couleur du vieux bois et les rides y sont si nombreuses et si profondes qu'elle paraît craquelée. Mais les yeux sont restés vivants et la tête se tient toujours droite sous le mouchoir d'un rouge délavé qui serre le crâne de si près qu'on ne voit pas un cheveu. De ses manches rapiécées sortent deux mains énormes, avec de gros nœuds aux phalanges, et dont l'une porte une petite bague de cuivre. Sa jupe courte, en laine rayée, pend de travers et ses bas noirs, mal attachés, font des plis au-dessus de ses sabots.

Elle sort aussi pour la première fois depuis l'hiver.

— Je suis content de vous voir, dit Benoît.

Gudule dépose sa cruche, appuie son bâton à la muraille et d'une grande poche qui lui ballotte sur la cuisse droite,

elle sort sa tabatière; après l'avoir frappée contre son poing gauche pour secouer le tabac et l'égaliser, elle offre une prise à Benoît. Aussitôt qu'il l'a fourrée dans son nez, il éternue.

— Dieu te bénisse ! dit la vieille.

Puis elle ajoute, en le regardant de haut en bas :

— Avant de te mêler d'embrasser les filles, apprend d'abord à humer une prise sans éternuer.

Elle a la voix sonnante et autoritaire d'un vieux trou-pier.

— C'est que je n'ai pas votre narine, dit Benoît en contemplant malicieusement son long nez. Et je n'ai pas non plus vos jambes... Vous avez pourtant passé les nonante... hein?...

— J'ai été baptisée en cachette, à l'abbaye, sous la Révolution.

— Quelle abbaye?

— Elle n'existe plus.

— Et vous avez vu les cosaques?

— J'ai vu les cosaques.

— Et vous vous souvenez de Waterloo?

— Je me souviens de Waterloo.

— Et vous n'avez jamais eu peur?

— Je n'ai jamais eu peur.

— Vous mentez... Vous avez eu peur du premier homme que vous avez vu courir avec des échasses.

C'est vrai. Gudule sourit, l'air un peu confus, en remuant ses grosses lèvres comme un lapin.

Puis elle tire sa jupe à droite, à gauche, passe les deux pouces sous les bras de son casaquin, remonte une épaule et se donne une petite tape sur la tête pour que son mouchoir colle mieux. Elle reprend ensuite sa cruche, pique son bâton dans les pierres et démarre en faisant sonner ses sabots — des sabots ferrés comme ceux de Colpin.

Benoît la suit quelque temps des yeux. Au moment où il ramène les regards devant lui, il aperçoit près de sa demeure, derrière la haie, un bonnet blanc qui remue. C'est Prudence qui vient s'assurer s'il ne s'est pas fait écraser en traversant la route. Comme elle se dispose à rentrer, une voisine lui crie :

— Vous voilà débarrassée de votre homme !

— Quand il n'est plus là, répond Prudence, la maison paraît bien vide.

Benoît, qui l'a entendue, rit de bon cœur ; puis, comme le soleil le gêne, il incline la visière de sa casquette sur le côté pour s'en faire un écran. Bientôt sa tête s'alourdit ; il va sommeiller, lorsqu'une autre femme s'approche :

— Nous aurions besoin du vitrier, Benoît...

Benoît sursaute :

— Hein? Quoi?

— Le vitrier ! crie la femme.

— Je dormais, grogne-t-il. Je ne suis pas sourd... Le vitrier... oui... Il passera bientôt, je vous l'enverrai.

Il connaît tous les petits artisans qui parcourent le pays : le vitrier, le couvreur, le chaudronnier, le rémouleur, le taupier, le ratier, le colporteur, le marchand de parapluies. Chaque samedi, le messager lui annonce le prix des œufs et c'est lui qui indique aux marchands de bestiaux les fermes où on les attend. Les cultivateurs le consultent, en passant, sur les travaux de la campagne ; au mois d'août, ils lui mettent un épi dans la main pour qu'il le broie et donne son avis sur le rendement du froment.

M. Arthur lui-même ne dédaigne pas de s'arrêter pour causer avec lui. Benoît est un vieux serviteur. Pendant quarante ans, on l'a vu aller et venir, avec sa camisole à manches et sa culotte de « pilou », dans les champs, dans les prés, dans le jardin, dans les étables de M. Gerbehaye.

— On vous regrette toujours, dit M. Arthur.

Cela le flatte. Il s'informe des porcs de la ferme, des bœufs, des chevaux, des oies et demande si les paons vivent encore.

Tout en parlant, il regarde le cigare que M. Arthur tient dans ses doigts.

— Ne trouvez-vous pas, dit-il à la fin, que ce cigare est bien petit pour vous?

M. Arthur le lui abandonne. Il le porte aussitôt à ses lèvres et tire une bouffée. Comme le cigare n'est pas grand et que ses doigts sont gros, il ôte sa casquette; une demi-douzaine d'épingles sont piquées à côté de la visière, entre l'étoffe et la doublure; il en retire une, la plante dans le cigare et le tient par là jusqu'à ce que l'épingle elle-même ne suffise plus. Alors, pour l'achever, il l'enfonce au fond d'une vieille pipe.

Lorsqu'il m'a vu arriver, il n'a manifesté aucun étonnement :

— Je vous attendais : j'avais rêvé de vous les jours passés... Et je vous ai reconnu tout de suite.

— La vue est encore bonne, ajoute-t-il, la tête aussi; mais le reste...

Il me montre sa petite fourche et fait une grimace.

Puis il m'examine d'une façon singulière. Son regard tremblote, sa bouche remue. Il est ému et cherche visiblement quelque chose d'aimable à me dire : une parole affectueuse, un mot tendre.

— N'avez-vous pas faim? demande-t-il.

— Non.

— Si vous avez faim, dites-le. Nous avons du jambon, des œufs. Voulez-vous que j'appelle Prudence?

— Merci, Benoît. Je n'ai pas faim.

Il baisse la tête et se tait. N'ai-je pas faim vraiment ou

bien aurais-je honte d'entrer dans sa pauvre maison et de m'asseoir à sa table?...

Il préfère ne pas trop réfléchir là-dessus.

— Comme vous voulez, dit-il, en relevant les yeux. C'est de bon cœur.

A ce moment quelqu'un me tape sur l'épaule.

C'est Colpin.

Lui n'a guère changé. Sa barbe grisonne, mais ses épaules ne s'affaissent pas et son torse d'athlète est toujours d'aplomb sur ses longues jambes. Comme je le félicite sur sa bonne mine, il se rengorge, tandis que Benoît ricane :

— Il devient tous les jours plus fou : il est maintenant socialiste !

Colpin fronce les sourcils :

— Toi, on connaît ta couleur!

— Je suis sûr, continue-t-il, en haussant les épaules, qu'il a un chapelet dans sa poche.

— Certainement que j'en ai un, répond Benoît.

Et il en montre la croix avec quelques grains :

— Il a été béni à Rome par le Saint Père. C'est le curé qui me l'a donné.

— Le curé lui donne aussi du bouillon, dit Colpin.

Puis il le traite de pleutre, de vendu, de faux frère, de petit homme, et déclare que tous, pauvres et riches, doivent s'aimer.

Benoît hoche la tête :

— Nous n'avons pas eu besoin de tout cela, nous autres, pour nous aimer.

— Et je vous aime toujours, ajoute-t-il, en me tendant la main.

Ses doigts s'accrochent aux miens comme des griffes.

Dès que l'étreinte est finie, Colpin me dit :

— Ouvrez votre main.

J'ouvre la main.

Colpin lève la sienne aussi haut qu'il peut, en pinçant avec les dents sa lèvre inférieure; immobile et large, elle domine un instant sa tête, puis elle tombe dans la mienne avec le bruit d'un marteau frappant une enclume :

— Moi aussi, je vous aime toujours. Vous le sentez !

— Je le sens, Colpin... Je sens battre, contre mon cœur, vos deux cœurs, qui ont le goût de notre terre et l'arôme de notre pain. Je voudrais vivre encore dans la bienfaisante chaleur de leurs effluves fraternels. Mais un temps vient où il faut se quitter. Je bénis le ciel qui a voulu que ce fût par un matin de printemps, où la nature contient plus de promesses que les bras ne peuvent en étreindre, où tout sourit, où tout rayonne, où la figure même de M^{lle} Agnès qui vient d'apparaître à la fenêtre, entre deux boccoux de caramels, semble moins revêche, comme si les violettes de son enfance reflourissaient aussi dans ses yeux... Adieu ! mes amis...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Intérieur	5
II. Les Soucis	9
III. L'Honnêteté	13
IV. Le Chien	21
V. M ^{me} Jonas	27
VI. La Jambe de bois	49
VII. L'Assiette de faïence	57
VIII. La Bataille	93
IX. Le Rouge-gorge	111
X. Le Lapin et les cerises	117
XI. Or, il advint...	125
XII. Un beau dimanche	151
XIII. Marie-Josèphe	157
XIV. Chez M. le curé	171
XV. Le Printemps	181

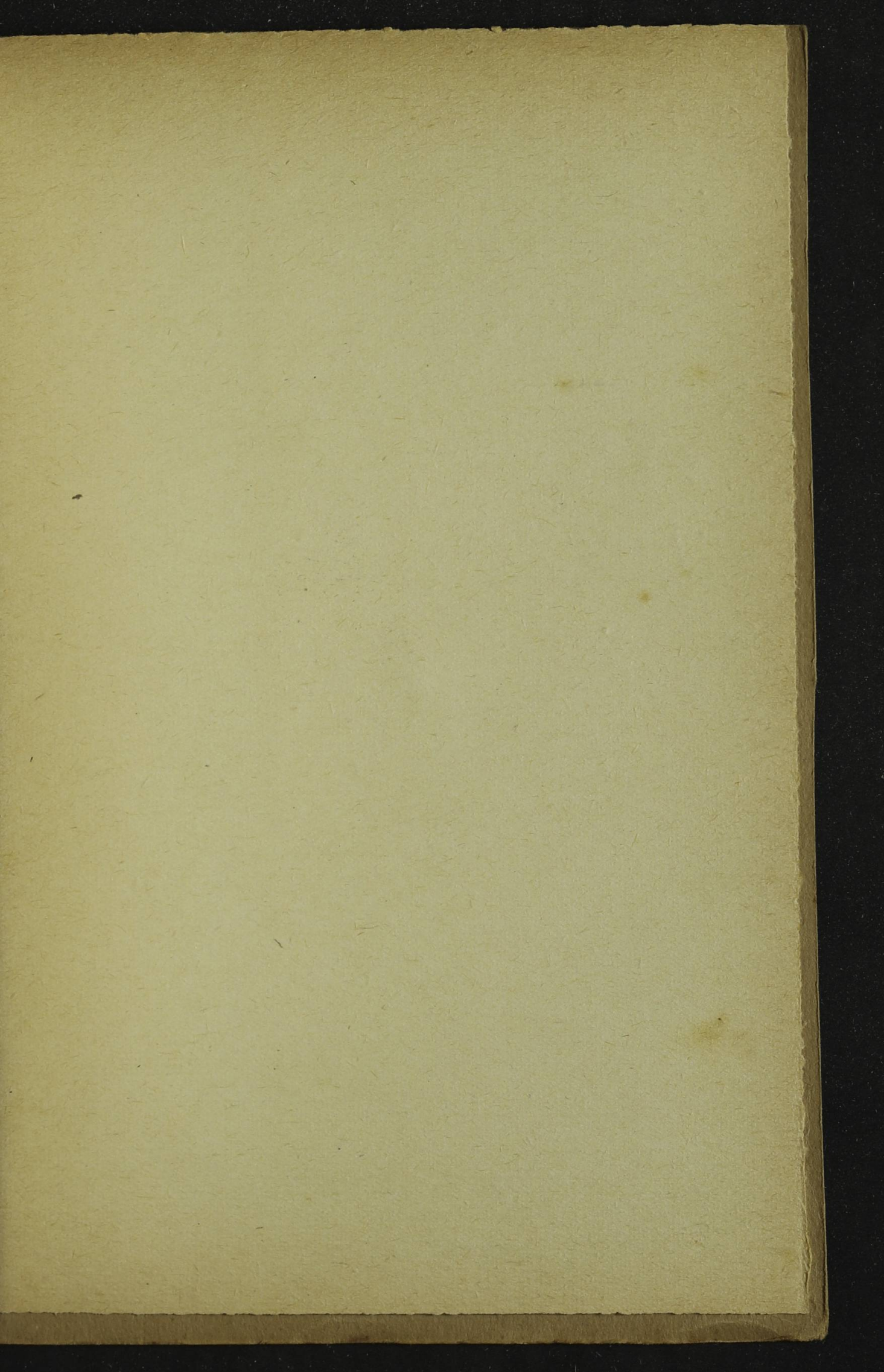


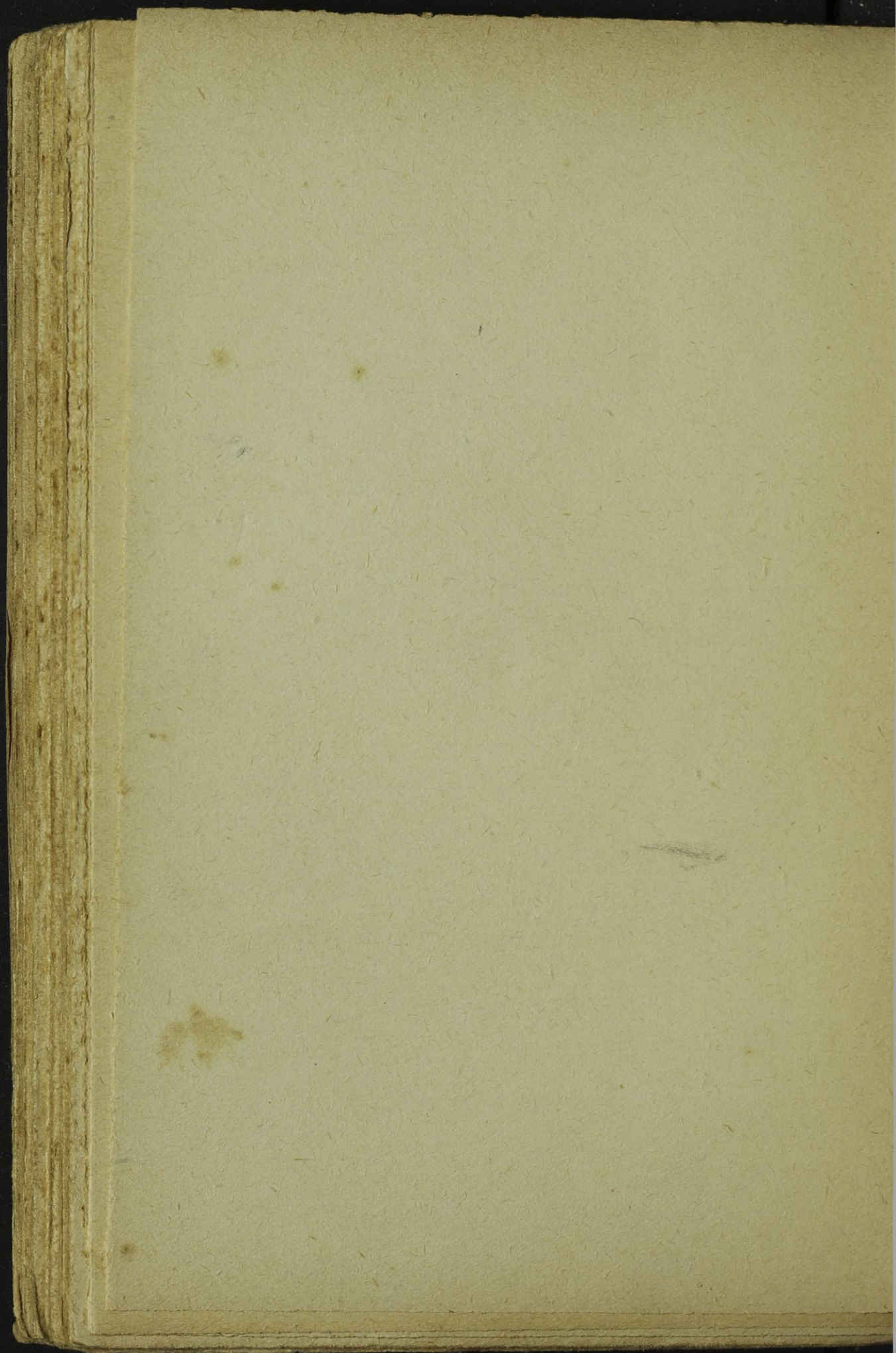
DES PRESSES
DE VROMANT & Co,

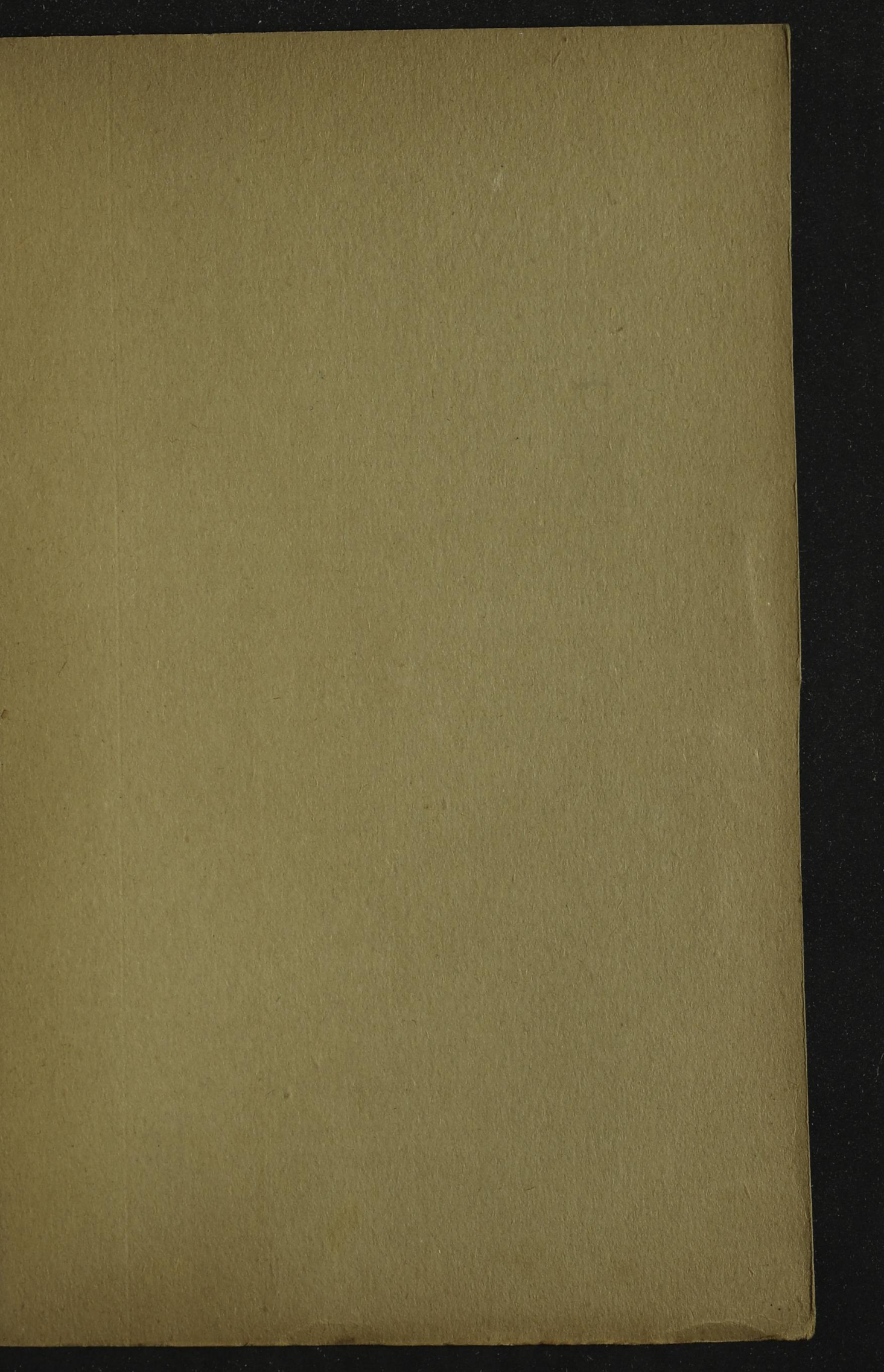


3, RUE DE LA CHAPELLE
BRUXELLES

9-21-8144.







OUVRAGES SORTANT DE PRESSE

NOS AMIS LES POÈTES

CHOIX DE POÈMES DE POÈTES BELGES

par M^{me} Jeanne Polyte, professeur de déclamation aux Écoles de St-Josse-ten-Noode et Schaerbeek.

1 beau volume in-12 de 320 pages net 7 fr. 50.

EN « composant ce recueil, à l'intention d'un enfant de 15 ans, dit l'auteur dans sa préface, j'ai voulu faire connaître à tous les enfants, grands et petits, le bien, le beau, le vrai par la voix des poètes belges ».

Madame Polyte a choisi non seulement des pages qui expriment des sentiments propres à illuminer de jeunes âmes mais encore celles qui sont classiques par leur sujet, et de nature à illustrer et à charmer leurs études. Une place importante a été réservée aux poètes régionaux et dans leurs œuvres, l'auteur a réuni les poèmes qui chantaient plus particulièrement les sites, les figures, les héros de leur pays natal. Ce livre intéresse non seulement les jeunes mais tous ceux qui veulent connaître les plus belles pages des « poètes belges ».

LA GAGEURE

COMÉDIE EN 3 ACTES EN VERS, par Aug. Vierset

Représentée pour la première fois
au Théâtre du Parc, à Bruxelles, le 4 novembre 1920.

1 volume in-12, beau papier. net 5 francs.

L'HÉRALDIQUE DES PROVINCES
BELGES

Texte de Émile Gevaert, illustrations de F. Fidèle G. 1 vol. in-8° contenant les armoiries en couleurs des provinces et de 51 villes belges. Nouvelle édition net 15 francs.

PARU pendant les derniers mois de l'occupation, ce petit livre fut rapidement épuisé. Une *nouvelle édition paraîtra sous peu*. Sauf quelques retouches indispensables, celle-ci sera la reproduction de la première édition, avec ses couleurs, son ornementation originale, qui en ont fait un des plus jolis et des plus intéressants livres parus depuis longtemps.